Fiction

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Dessin de couverture de Lucien Le Piez
illustrant la nouvelle " *Le test* ".

5e Année — N° 48 Novembre 1957

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 120 *frs; Belgique,* 20 *frs; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Outre-mer,* 650 *frs.* (*Recommandé,* 920 *frs.*)
1 an : — — 1.250 *frs.* (*Recommandé,* 1.790 *frs.*)

Au sommaire du numéro de Novembre de



Vous pourrez lire entre autres:

COUP BAS
par **LAWRENCE G. BLOCHMAN**

●

TÉMOIN OCULAIRE
par **FRANK GRUBER**

●

INVITATION A UN ACCIDENT
par **WADE MILLER**

●

CŒUR MORT
par **JEAN POTTS**

●

COMME SUR DES ROULETTES
par **THOMAS FLANAGAN**

●

QUI EST LA VICTIME ?
par **HENRY SLESAR**

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Le test

(*The test*)

par RICHARD MATHESON

*Il n'est plus un amateur en France, aujourd'hui, pour ignorer le nom de Matheson, et les lecteurs de « *Fiction* » moins encore que n'importe qui* (1). *Mais alors qu'il s'est surtout révélé jusqu'à présent comme un maître de la terreur psychologique, le récit d'un réalisme poignant que vous allez lire vous fera découvrir une nouvelle phase de son talent.*

Matheson est un écrivain « désagréable », au sens de Bernard Shaw. Il s'attaque à des problèmes que l'on préfère généralement laisser de côté, sans trop y insister. Comme par exemple le fait qu'une croissance illimitée de la population de la Terre risque de causer des ennuis graves. De nombreux savants : William Vogt, Fairfield Orborne, C. G. Darwin, ont attiré l'attention sur ce péril. D'autres savants aussi éminents croient, il est vrai, que le progrès de la science arrivera toujours à éliminer la famine.

Matheson n'est pas de leur avis, et il nous montre la cruelle société de l'avenir, où les vieillards qui ne peuvent passer certains tests sont éliminés sans pitié.



La veille du test, Leslie aida son père à étudier dans la salle à manger. En haut, Jim et Tommy dormaient déjà, tandis que, dans le living-room, Terry cousait, le visage impassible, enfonçant et tirant l'aiguille d'un mouvement vif et cadencé.

Tom Parker était assis le buste droit sur sa chaise, ses mains décharnées aux veines saillantes jointes sur la table, ses yeux bleu pâle rivés sur les lèvres de son fils comme si cela dût lui permettre de mieux comprendre.

Il avait quatre-vingts ans et en était à son quatrième test.

— « Voyons, » dit Leslie, jetant un coup d'œil sur le modèle de test que le Docteur Trask leur avait procuré. « Répète les séries de nombres suivantes. »

— « Séries de nombres, » murmura Tom, cherchant à assimiler les mots à mesure qu'il les entendait prononcer. Mais les mots ne se laissaient plus assimiler rapidement ; ils semblaient s'attarder sur les tissus

(1) Voir « *Fiction* » n° 25 : « *Journal d'un monstre* »; n° 27 : « *Funérailles* »; n° 29 : « *Escamotage* »; n° 36 : « *Cycle de survie* »; n° 37 : « *Derrière l'écran* »; n° 40 : « *La robe de soie blanche* ».

Copyright, 1954, by Fantasy House, Inc.

de son cerveau, tels des insectes sur un carnivore indolent. Il les répéta mentalement : *série de... série de nombres*. Là ! ça y était. Il regarda son fils et attendit.

— « Alors? » dit-il avec impatience après un moment de silence.

— « Papa, je t'ai déjà donné la première, » lui dit Leslie.

— « Euh... » Son père fit un effort pour trouver les mots propres. « Veux-tu me dire la... la... Sois assez gentil pour... »

Leslie soupira avec lassitude. « Huit, cinq, onze, six, » dit-il.

Les lèvres desséchées remuèrent ; le cerveau de Tom se mit à fonctionner comme une mécanique rouillée.

— « Huit... cinq... » Ses paupières se fermèrent et se rouvrirent lentement sur ses yeux pâles. « Onzesix, » finit-il d'une seule haleine avant de se redresser avec fierté.

Oui, c'est bien, pensa-t-il... très bien. Demain, on ne le possèderait pas comme ça ; il échapperait à leur loi criminelle. Il serra les lèvres et pressa fermement ses mains l'une contre l'autre sur le dessus de table blanc.

— « Comment? » demanda-t-il, ramenant ses yeux sur Leslie qui avait repris la parole. « Plus fort, » dit-il d'un ton irrité. « Parle plus fort. »

— « Je viens de te donner une autre série, » dit Leslie avec calme. « Tiens, je la relis. »

Tom se pencha légèrement en avant, l'oreille tendue.

— « Neuf, deux, dix-huit, sept, trois, » dit Leslie.

Tom s'éclaircit la gorge avec effort. « Parle plus lentement, » dit-il à son fils. Il n'avait pas bien compris cette fois-ci. Comment pouvait-on penser que quelqu'un retienne une suite de nombres d'une longueur si ridicule?

— « Comment, *comment ?* » demanda-t-il en colère tandis que Leslie relisait les nombres.

— « Papa, l'examinateur lira les questions plus vite que moi en ce moment. Tu... »

— « Je le sais parfaitement, » coupa Tom d'un ton cassant. « Parfaitement. Permets-moi de te rappeler cependant... que tu ne me fais pas... passer un test. Tu me fais étudier ; c'est une revision. Une *revision,* un point c'est tout. C'est stupide de me bousculer ainsi. *Stupide*. Il faut que je prépare ce... ce *test,* » acheva-t-il, irrité contre son fils et énervé de voir fuir devant lui les mots qu'il cherchait.

Leslie haussa les épaules et reporta son regard sur le test.

— « Neuf, deux, dix-huit, sept, trois, » lut-il lentement.

— « Neuf, deux, huit, sept... »

— « *Dix*-huit, sept, Papa. »

— « C'est ce que j'ai dit. »

— « Tu as dit huit, papa. »

— « Crois-tu par hasard que je ne sais plus ce que je dis? »

Leslie ferma les yeux un moment.

— « C'est bon, Papa, » fit-il.

— « Alors, est-ce que tu les relis, oui ou non? » questionna Tom avec aigreur.

Leslie relut les nombres, puis, tout en écoutant son père les répéter non sans mal, il tourna la tête vers le living-room.

Terry était assise, les traits figés, et continuait de coudre. Elle avait éteint le poste de radio et Leslie savait que, de là-bas, elle pouvait entendre le vieillard énoncer avec hésitation les suites de nombres.

D'accord, s'entendit-il penser comme s'il parlait à sa femme. D'accord, je sais qu'il est vieux et qu'il n'est plus bon à rien. Mais est-ce que tu veux que je le lui dise en face et que je lui plonge ainsi un poignard dans la poitrine? Tu sais comme moi qu'il échouera à son test. Pardonne-moi au moins cette brève hypocrisie. Demain, la sentence sera prononcée. Ne me demande pas de la prononcer ce soir et de briser le cœur du pauvre vieux.

— « C'est bien ça, je crois, » entendit-il son père dire d'une voix digne. Il fixa de nouveau les yeux sur le visage maigre, sillonné de rides.

— « Oui, c'est ça, » s'empressa-t-il d'approuver.

Il eut l'impression d'avoir commis une trahison en voyant un léger sourire trembler sur les lèvres de son père. C'est de l'abus de confiance, pensa-t-il.

— « Passons à autre chose, » dit son père.

Leslie regarda vivement sa feuille. Qu'est-ce que je pourrais lui demander de facile? s'interrogea-t-il, se méprisant secrètement de nourrir une telle pensée.

— « Allons, dépêchons-nous, Leslie, » dit son père d'une voix contenue. « Nous n'avons pas de temps à perdre. »

Tom regarda son fils feuilleter ses papiers et serra les poings. Demain, sa vie serait en jeu et son fils se contentait de compulser distraitement le test comme si rien d'important n'allait se passer d'ici vingt-quatre heures.

— « Allons, allons, » dit-il d'un ton bourru.

Leslie prit un crayon auquel était attachée une ficelle, traça un cercle d'un peu plus d'un centimètre de diamètre sur une feuille de papier blanc et tendit le crayon à son père.

— « Tu dois tenir la pointe du crayon suspendue au-dessus du cercle pendant trois minutes, » dit-il avec la crainte soudaine d'avoir choisi justement l'épreuve qu'il aurait dû éviter. Il avait vu les mains de son père trembler en mangeant ou tripoter gauchement les boutons et les fermetures métalliques de ses vêtements.

Avalant sa salive nerveusement, Leslie tira son chronomètre, le fit démarrer et fit un signe de tête à son père.

Tom prit une longue inspiration, se pencha sur le papier et s'efforça de maintenir au-dessus du cercle le crayon qui oscillait doucement. Leslie le vit prendre appui sur son coude, ce qui ne lui serait pas permis lors du test, mais il s'abstint de lui en faire la remarque.

Il restait immobile, sans quitter son père des yeux. Le visage du vieil-

lard perdait le peu de couleurs qu'il avait eues jusque-là et Leslie distinguait nettement sous la peau de ses joues les minuscules lignes rouges des vaisseaux sanguins brisés. Il regarda la peau desséchée, parcheminée, jaunâtre et semée de taches brunes. Quatre-vingts ans, pensa-t-il... Quel effet cela fait-il d'avoir quatre-vingts ans?

Il tourna une nouvelle fois la tête en direction de Terry. Celle-ci leva les yeux et leurs regards se croisèrent, mais ni l'un ni l'autre ne sourit ni ne fit aucun signe. Terry se remit à coudre.

— « Je crois que ça fait trois minutes, » dit le vieux Tom d'une voix tendue.

Leslie consulta son chronomètre.

— « Une minute et demie, Papa, » dit-il, se demandant s'il avait bien fait de mentir une fois de plus.

— « Eh bien, garde les yeux sur ta montre alors, » dit son père d'un ton troublé, tandis que le crayon passait nettement en dehors du cercle. « C'est un test, n'est-ce pas? Et non un... un... un *amusement*. »

Leslie regardait sans ciller la pointe instable du crayon. Il se rendait parfaitement compte de la vanité de cette comédie et songeait avec amertume qu'aucun effort de leur part ne pourrait sauver la vie de son père.

Encore heureux, se disait-il, que les examinateurs ne fussent pas les fils et les filles qui avaient voté la loi. Ainsi, il n'aurait pas à appliquer le timbre en lettres noires « INAPTE » sur le dossier de son père et, par là, à prononcer sa condamnation.

Le crayon franchit de nouveau la limite du cercle pour revenir à l'intérieur lorsque Tom eut déplacé imperceptiblement son bras sur la table, geste qui lui vaudrait une disqualification immédiate dans cette épreuve.

— « Cette montre ne marche pas ! » dit Tom, éclatant soudain de fureur.

Leslie retint son souffle et regarda sa montre. Deux minutes et demie.

— « Trois minutes, » annonça-t-il, appuyant sur le bouton d'arrêt.

Tom reposa bruyamment le crayon sur la table.

— « *Voilà!* » dit-il avec irritation. « Epreuve stupide en tout cas. » Une note de tristesse passa dans sa voix. « Ça ne prouve rien. Pas la moindre chose. »

— « Tu veux résoudre des questions d'argent, Papa? »

— « Est-ce que ce sont les questions suivantes du test? » demanda Tom, jetant un coup d'œil soupçonneux sur le papier pour s'en assurer par lui-même.

— « Oui, » mentit Leslie qui savait que la vue de son père était très faible, bien que le vieillard se fût toujours refusé à admettre qu'il avait besoin de verres. « Oh ! attends une seconde, il y en a une avant celles-là, » ajouta-t-il, pensant qu'elle serait plus facile pour son père. « On vous demande de lire l'heure. »

— « Question idiote, » marmonna Tom. « Qu'est-ce qu'ils... »

Il étendit la main au-dessus de la table d'un air courroucé, se saisit de la montre et en observa le cadran.

— « Dix heures quinze, » fit-il avec dédain.

Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, Leslie s'était écrié : « Mais non ! Il est onze heures quinze, Papa ! »

Cette révélation fit à son père l'effet d'un gifle. Quand il se ressaisit, il prit de nouveau la montre et la regarda, les lèvres agitées d'un fin tremblement. Leslie eut l'horrible pressentiment que le vieux allait soutenir qu'il était réellement dix heures quinze.

— « Eh bien, c'est ce que je voulais dire, » fit Tom avec brusquerie. « Ma langue a fourché. Evidemment qu'il est onze heures un quart, le premier imbécile venu peut le constater. Onze heures quinze. Cette montre ne vaut rien. Chiffres trop rapprochés. Bonne à jeter. Tiens... »

Tom plongea la main dans la poche de son gilet et en tira sa propre montre en or. « *Ça*, c'est une montre, » dit-il avec fierté. « Elle donne l'heure exacte depuis... soixante ans ! Voilà ce que j'appelle une montre. Pas comme celle-là. »

Il lança le chronomètre de Leslie sur la table d'un air dédaigneux. Le chronomètre se retourna en tombant et le verre se cassa.

— « Regarde-moi ça, » dit vivement Tom pour couvrir sa confusion. « Une montre qui ne peut même pas supporter... »

Il évita le regard de Leslie en reportant le sien sur sa propre montre. Ses lèvres se contractèrent quand il ouvrit le boîtier pour examiner la photographie de Mary. Mary à trente ans, avec son visage angélique et ses boucles dorées.

Dieu merci ! pensa-t-il, elle n'avait pas à subir ces tests. Cette chose au moins lui était épargnée. Tom n'aurait jamais cru qu'il pourrait en arriver à considérer un jour comme heureuse la mort accidentelle de Mary à cinquante-sept ans, mais celle-ci était survenue avant l'introduction des tests.

Il referma la montre et la remit dans sa poche.

— « Laisse-moi la tienne, » dit-il d'un ton revêche. « Demain, je m'occuperai de te faire mettre un bon... euh... un bon *verre*. »

— « Mais non, ça ne fait rien, Papa. Ce n'est qu'une vieille montre. »

— « Mais si. Justement. Laisse-la-moi et je te ferai mettre un... un verre comme il faut. Un verre qui ne cassera pas. Laisse-la-moi. »

Tom répondit alors aux questions portant sur des sommes d'argent, telles que : *Combien de* quarters *dans cinq dollars ?* ou : *Si je vous prends trente-six* cents *sur votre dollar, combien vous reste-t-il ?*

C'étaient des questions écrites et Leslie attendait, chronomètre en main. La maison était silencieuse et il y faisait bon. Tout semblait normal et dans l'ordre tandis qu'ils étaient là assis tous deux et que Terry cousait dans le living-room.

Mais c'est cela qui était horrible.

La vie poursuivait son cours habituel. Personne ne parlait de mourir. Le gouvernement adressait aux vieillards des convocations aux tests et ceux qui échouaient étaient invités à se présenter au Centre médical

officiel pour y subir l'injection réglementaire. La loi fonctionnait, le taux de mortalité était stable, la population maintenue dans les limites fixées, le tout officiellement, impersonnellement, sans un cri ni une protestation.

Mais c'étaient ceux qu'on aimait que l'État supprimait.

— « Tu n'as pas besoin d'être penché comme ça sur ta montre, » dit son père. « Je peux résoudre ces questions sans que tu sois là, les yeux cloués sur cette montre. »

— « Papa, les examinateurs regarderont leur montre. »

— « Les examinateurs sont les examinateurs, » fit Tom d'une voix cassante. « Tu n'en es pas un. »

— « Papa, j'essaye de t'aider... »

— « Eh bien, aide-moi alors, *aide-moi*. Ne reste pas à couver cette montre. »

— « C'est toi qui passe le test, Papa, pas moi, » fit remarquer Leslie, le rouge de la colère lui montant aux joues. « Si... »

— « Eh bien, oui, c'est moi qui passe le test ! » hurla son père avec une rage soudaine. « Vous avez tous fait ce qu'il fallait pour cela, n'est-ce pas? Vous avez tous fait en sorte que... que... »

Les mots lui manquaient de nouveau. Des pensées furieuses s'accumulaient dans son esprit.

— « Il est inutile de crier, Papa. »

— « Je ne crie pas ! »

— « Papa, les enfants dorment ! » intervint Terry.

— « Qu'est-ce que ça peut me fiche que... » Il s'interrompit et se renversa en arrière dans son fauteuil. Le crayon lui échappa des doigts sans qu'il s'en aperçût et roula sur le dessus de table. Le vieillard frissonnait, sa poitrine efflanquée se soulevant et retombant à un rythme accéléré, ses mains se crispant involontairement sur ses genoux.

— « Veux-tu continuer, Papa? » demanda Leslie, contenant sa colère et sa nervosité.

— « Je ne demande pas grand-chose, » murmura Tom entre ses dents. « Pas grand-chose dans la vie. »

— « Papa, est-ce que nous continuons? »

Son père se redressa sur son siège.

— « *Si tu en as le temps,* » dit-il lentement, d'un ton à la fois fier et indigné. « *Si tu en as le temps.* »

Leslie regarda ses documents, ses doigts étreignant nerveusement les feuillets brochés. Des questions psychologiques? Non, il ne pouvait en poser. Comment demander à un père de quatre-vingts ans son opinion sur le problème sexuel? A un père rigoriste pour qui la remarque la plus innocente était « obscène ».

— « Alors? » demanda le vieux d'une voix plus forte.

— « Il ne paraît plus rien y avoir, » dit Leslie. « Voici bientôt quatre heures que nous travaillons. »

— « Et toutes ces pages que tu viens de passer? »

— « La plupart concernent l'examen... d'aptitude physique, Papa. »

Il vit les lèvres de son père se crisper et craignit que le vieillard n'eût

quelque chose à dire de nouveau à ce sujet. Mais il se contenta de grommeler : « Comptez toujours sur un ami ! Un joli coco ! »

— « Papa, tu... »

Leslie ne poursuivit pas. Il était inutile de reprendre la discussion. Tom n'ignorait nullement que le Dr. Trask ne pouvait lui délivrer un bulletin de santé pour ce test comme il l'avait fait pour les trois tests précédents.

Leslie savait combien le vieillard était indigné et inquiet par avance d'avoir à se dévêtir et à comparaître devant des médecins qui le palperaient et le tapoteraient de partout et lui poseraient des questions choquantes. Il savait combien Tom craignait le moment où il se rhabillerait tandis que quelqu'un le surveillerait par un trou dans la cloison pour noter sur une fiche la façon dont il passait ses vêtements. Il savait combien il était épouvanté à la pensée que, lorsqu'il déjeunerait à la cantine de l'Etat vers le milieu de cet examen qui ne durerait pas moins de la journée, des yeux l'épieraient de nouveau pour voir s'il faisait tomber une fourchette ou une cuiller ou s'il renversait un verre d'eau ou laissait dégoutter de la sauce sur sa chemise.

— « On te demandera d'inscrire ton nom et ton adresse, » dit Leslie qui voulait faire oublier à son père l'examen médical et qui savait à quel point Tom était fier de sa belle écriture.

Feignant de s'y prêter de mauvaise grâce, le vieillard prit le crayon et écrivit. Ils vont être bien attrapés, pensa-t-il tout en faisant courir le crayon sur la page d'une main assurée.

Mr. Thomas Parker, 2719 *Brighton Street, Blairtown New York.*

— « Et la date, » dit Leslie.

Le vieux écrivit : 17 *janvier* 2003 et une main de glace lui tordit les entrailles. Le test était pour demain.

*
* *

Ils étaient couchés l'un près de l'autre, mais ils ne dormaient pas. Ils s'étaient à peine adressé la parole en se déshabillant et quand Leslie s'était penché pour l'embrasser et lui souhaiter bonne nuit, elle avait murmuré quelque chose qu'il n'avait pas entendu.

Il se retourna vers elle avec un profond soupir. Dans l'obscurité, elle ouvrit les yeux et regarda dans sa direction.

— « Tu dors? » demanda-t-elle doucement.

— « Non. »

Il ne dit rien de plus. Il attendait qu'elle commençât.

Mais elle ne commençait pas et, après un court instant, ce fut lui qui dit :

— « Voilà... ça y est. Il n'y a plus qu'à attendre. » Il baissa la voix sur les dernières syllabes parce que les mots lui déplaisaient ; ils avaient une résonance ridiculement mélodramatique.

Terry ne répondit pas tout de suite. Puis, comme si elle réfléchissait tout haut, elle dit :

— « Penses-tu qu'il y ait une chance que... »

Leslie se raidit en entendant cette question trop facile à compléter.

— « Non, » dit-il. « Il ne réussira jamais. »

Il entendit Terry faire un bruit de déglutition. Ne le dis pas, pensa-t-il avec ferveur. Ne me dis pas que je répète la même chose depuis quinze ans. Je le sais. Je le disais parce que je pensais que c'était vrai.

Soudain, il regretta de n'avoir pas signé la Demande de Séparation des années auparavant. Ils avaient absolument besoin d'être débarrassés de Tom ; pour le bien de leurs enfants et pour le leur propre. Mais comment exprimer ce besoin par des mots qui ne vous donnent pas le sentiment d'être un assassin? On ne pouvait pas dire : j'espère que le vieux échouera, j'espère qu'ils vont le tuer. Et pourtant tout ce qu'on pouvait dire d'autre n'était qu'un hypocrite euphémisme parce qu'on ne pensait pas autre chose.

Il se rappelait comment on avait utilisé tous les arguments possibles pour obtenir le vote de la loi par référendum : termes médicaux, graphiques montrant le déclin de la production agricole et l'abaissement du niveau de vie, la menace de famine, la dégradation de la santé. Et tout cela n'était que mensonges. Mensonges flagrants et inutiles, car la loi avait été votée parce que les gens voulaient être tranquilles, parce qu'ils voulaient vivre à leur guise.

— « Et s'il réussissait, Leslie? » demanda Terry.

Il sentit ses doigts s'enfoncer dans le matelas.

— « Leslie? »

— « Je ne sais pas, ma chérie, » dit-il.

La voix de sa femme était ferme dans l'obscurité. C'était une voix à bout de patience.

— « Tu devrais savoir, » dit-elle.

Il remua nerveusement la tête sur l'oreiller.

— « Ma chérie, pense à autre chose, » dit-il d'un ton implorant. « Je t'en prie. »

— « Leslie, si jamais il passe ce test, en voilà encore pour cinq ans. *Cinq ans,* Leslie, As-tu songé à ce que cela signifie? »

— « Ma chérie, il ne peut pas réussir ce test. »

— « Mais s'il y parvient malgré tout? »

— « Terry, il n'a pas su répondre aux trois quarts des questions que je lui ai posées ce soir. Il n'entend presque plus, sa vue est mauvaise, son cœur est faible, il a de l'arthrite. » De son poing, Leslie martelait désespérément le lit. « Il ne sera même pas admis à l'examen médical, » dit-il, se crispant sous l'effet de la haine qu'il éprouvait pour lui-même à convaincre sa femme que Tom était condamné d'avance.

Si seulement il avait pu oublier le passé et voir en son père l'homme qu'il était maintenant : un vieillard inutile et radoteur qui gâchait leur vie. Mais il était difficile d'oublier combien il avait aimé et respecté son père, difficile d'oublier les randonnées dans la campagne, les parties de

pêche, les longues conversations le soir et toutes les choses que son père et lui avaient partagées.

C'était pour cela qu'il n'avait jamais eu le courage de signer la demande. Il aurait pourtant été simple de remplir la formule, autrement plus simple que d'attendre les tests renouvelés tous les cinq ans. Mais cela n'eût signifié rien de moins que mettre d'un trait de plume un terme à la vie de son père, en demandant au gouvernement de se défaire de celui-ci comme d'un déchet. Il n'avait jamais pu s'y résigner.

Et pourtant, son père avait maintenant quatre-vingts ans et malgré leur éducation morale, malgré les principes chrétiens qui leur avaient été inculqués toute leur vie, Terry et lui avaient une crainte terrible que le vieux Tom fût admis à son test et vive cinq ans de plus avec eux... cinq ans de plus à fureter dans la maison, à donner aux enfants des ordres contradictoires à ceux de leurs parents, à briser les objets, à vouloir aider, mais sans réussir à faire autre chose que gêner, et à faire de la vie un supplice parce qu'il faudrait continuellement se retenir de le malmener.

— « Tu devrais bien dormir, » lui dit Terry.

Il essaya, mais ce fut en vain. Il restait couché sur le dos, les yeux grands ouverts dans le noir. Il cherchait une solution, mais il ne trouvait rien.

*
* *

Le réveil sonna à six heures. Leslie n'avait pas besoin de se lever avant huit heures, mais il voulut dire au revoir à son père. Il sortit du lit et s'habilla sans bruit pour ne pas réveiller Terry.

Elle se réveilla néanmoins et le regarda sans lever la tête de sur son oreiller. Au bout d'un moment, elle se souleva sur un coude et le considéra d'un air endormi.

— « Je vais me lever pour te préparer ton petit déjeuner, » dit-elle.

— « Pas la peine, » dit Leslie. « Reste au lit. »

— « Tu ne veux pas que je me lève? »

— « Ne te tourmente pas, ma chérie, » dit-il. « Je veux que tu te reposes. »

Elle se laissa retomber dans le lit et se retourna pour que Leslie ne vît pas son visage. Elle ne comprenait pas pourquoi elle pleurait en silence. Etait-ce parce qu'il ne voulait pas qu'elle vît son père ou était-ce à cause du test? Mais elle ne pouvait retenir ses larmes. Elle ne put que se raidir dans le lit jusqu'à ce que la porte de la chambre se fût refermée.

Alors ses épaules furent secouées d'un tremblement et un sanglot emporta la barrière qu'elle avait dressée en elle-même.

La porte de la chambre de son père était ouverte quand Leslie passa devant. Il regarda à l'intérieur et vit Tom assis sur son lit, le buste penché pour lacer ses chaussures noires. Il vit les doigts noueux trembler en manipulant les lacets.

— « Tout va bien, Papa? » s'enquit-il.

Surpris, son père leva les yeux.

— « Que fais-tu déjà levé à cette heure? »

— « J'ai pensé que je prendrais bien le petit déjeuner avec toi, » répondit Leslie.

Un moment, ils s'entreregardèrent en silence. Puis son père se pencha de nouveau sur ses chaussures.

— « Ce n'est pas nécessaire, » dit-il.

— « Eh bien, je vais toujours déjeuner, en tout cas, » dit-il, et il tourna les talons pour ne pas avoir à discuter plus longtemps avec son père.

— « Oh... *Leslie*. »

Leslie se retourna.

— « J'espère que tu n'as pas oublié de laisser cette montre ici, » dit son père. « Je veux la porter au bijoutier aujourd'hui pour qu'il y mette un bon verre, un verre qui ne se cassera pas. »

— « Ce n'est qu'une vieille montre, Papa, » dit Leslie. « Elle ne vaut pas cinq *cents*. »

Son père hocha la tête et balaya l'objection d'un geste de la main. « Peu importe, » fit-il lentement. « Je veux le faire. »

— « C'est entendu, Papa. Je te la mettrai sur la table de la cuisine. »

Son père le regarda longuement d'un air vague, puis, comme s'il eût obéi à une impulsion plutôt qu'exécuté un acte conscient un instant retardé, il se remit à lacer ses chaussures.

Leslie observa un moment ses cheveux gris et ses doigts maigres et tremblants. Puis il s'éloigna.

La montre était encore sur la table de la salle à manger. Leslie la prit et la porta sur celle de la cuisine. Le vieillard avait dû concentrer son esprit sur cette montre pendant toute la nuit. Sinon il n'aurait jamais pu s'en souvenir.

Il mit de l'eau dans le réservoir sphérique de la cafetière et pressa les boutons de réglage pour obtenir deux portions d'œufs au bacon. Puis il emplit deux verres de jus d'orange et se mit à table.

Un quart d'heure plus tard environ, son père descendit. Il avait revêtu son costume bleu marine; ses chaussures étaient consciencieusement cirées, ses ongles faits, ses cheveux brossés, peignés et lissés. Jamais il n'avait paru si soigné et si vieux. Il alla regarder dans la cafetière.

— « Assieds-toi, Papa, » dit Leslie. « Je vais te servir. »

— « Je ne suis pas impotent, » dit son père. « Reste où tu es. »

Leslie parvint à lui faire un sourire.

— « Je vais nous mettre en train des œufs au bacon, » dit-il.

— « Pas faim, » répliqua son père.

— « Tu auras besoin d'avoir un bon déjeuner dans le corps, Papa. »

— « Je n'ai jamais mangé grand-chose le matin, » dit son père avec raideur, toujours tourné vers le réchaud. « Je n'en suis pas partisan. Ce n'est pas bon pour l'estomac. »

Leslie ferma les yeux un moment et une expression d'impuissance et de découragement passa sur son visage. Pourquoi ai-je pris la peine de

me lever? se demanda-t-il avec un sentiment de défaite. Nous ne faisons que nous chamailler.

Non. Il sentit sa volonté se tendre. Non, sa mort serait un soulagement.

— « Tu as bien dormi, Papa? » demanda-t-il.

— « Bien sûr que j'ai bien dormi, » répondit le vieillard. « Je dors toujours bien. Très bien. Tu croyais peut-être que je ne dormirais pas parce qu'il faut que j'aille passer ce... ».

Il s'interrompit et se tourna vers Leslie d'un air accusateur. « Où est cette montre? » demanda-t-il impérieusement.

Leslie poussa un soupir de lassitude et tendit la montre. Son père s'approcha d'une démarche saccadée, la lui prit des mains et la considéra un instant en plissant ses lèvres sèches.

— « De la camelote, » dit-il. « De la pure camelote! » Il la mit soigneusement dans la poche de son veston. « Tu auras un bon verre, » murmura-t-il. « Un verre qui ne cassera pas. »

Leslie acquiesça de la tête.

— « Ce sera parfait, Papa. »

Le café était prêt et le vieux Tom en versa une tasse pour chacun. Leslie se leva et éteignit le gril automatique. Lui non plus n'avait pas envie d'œufs au bacon à présent.

Il était assis face au visage sévère de son père. Il sentait le café chaud lui descendre péniblement dans la gorge. Le café avait mauvais goût, mais rien au monde, il en avait la certitude, n'aurait pu lui sembler bon ce matin.

— « A quelle heure faut-il que tu y sois, Papa? » demanda-t-il pour rompre le silence.

— « Neuf heures, » répondit Tom.

— « Alors, c'est vrai, tu ne veux pas que je t'y conduise avec la voiture? »

— « Non, non, » dit son père comme s'il parlait patiemment à un enfant insupportable et têtu. « Le métro est bien bon pour moi. Il m'y amènera largement à temps. »

— « C'est bon, Papa, » dit Leslie, qui se mit à contempler son café. Il aurait dû pouvoir dire quelque chose, mais il ne trouvait rien à dire. Le silence pesa sur eux pendant de longues minutes tandis que Tom buvait son café noir à petites gorgées, lentement et méthodiquement.

Leslie s'humectait nerveusement les lèvres et en cachait le tremblement derrière sa tasse. Parler, pensait-il, parler sans discontinuer — de voitures, de transport par métro et d'horaires d'examens — alors que, pendant tout ce temps, ils savaient l'un comme l'autre que la condamnation à mort pouvait être pour le jour même.

Il regretta de s'être levé. Mieux eût valu s'éveiller pour s'apercevoir simplement du départ de son père. Il eût souhaité que les choses se passent de cette façon... Il eût souhaité pouvoir se lever un de ces matins et trouver la chambre de son père vide — ses deux costumes disparus, ses chaussures noires disparues, ses vêtements de travail aussi, et ses mou-

choirs, ses chaussettes, ses fixe-chaussettes, ses bretelles, son nécessaire pour se raser — toutes ces preuves muettes d'une vie disparue.

Mais les choses ne se passeraient pas ainsi. Quand Tom aurait échoué à son test, plusieurs semaines s'écouleraient avant que parvienne la convocation finale et encore environ une semaine avant le jour indiqué dans cette convocation. Ce serait l'horrible et longue attente pendant laquelle on emballerait les affaires dont on voulait se débarrasser ou faire cadeau. Ce serait la longue suite de repas pris ensemble, de conversations gênées, puis un dernier dîner, un long voyage jusqu'au centre gouvernemental, la montée dans un ascenseur bourdonnant, et enfin...

Dieu du ciel !

Il s'aperçut qu'il tremblait comme une feuille et craignit de se mettre à pleurer.

Il redressa la tête avec une expression de stupeur lorsque son père se leva.

— « Je vais partir maintenant, » dit Tom.

Leslie jeta un regard sur la pendule murale.

— « Mais il n'est que sept heures moins le quart, » dit-il d'une voix tragique. « Il ne faut pas si longtemps pour... »

— « J'aime être à l'heure, » dit fermement son père. « J'ai toujours détesté arriver en retard. »

— « Mais mon Dieu, Papa, il ne faut pas plus d'une heure pour aller en ville, » dit-il, éprouvant une terrible sensation de vide dans la région de l'estomac.

Son père secoua la tête et Leslie comprit qu'il n'avait pas entendu.

— « Il est encore trop tôt, Papa, » dit-il d'une voix forte et qui tremblait légèrement.

— « Ça ne fait rien, » dit son père.

— « Mais tu n'as *rien* mangé. »

— « Je ne mange jamais beaucoup le matin, » répliqua Tom. « Ce n'est pas bon pour... »

Leslie n'entendit pas le reste... les phrases sur l'habitude de toute une vie, le petit déjeuner copieux qu'on a trop de mal à digérer et toutes les autres affirmations de son père. Il sentit une frayeur insurmontable l'assaillir en vagues furieuses et il eût voulu se lever pour se jeter au cou de son père et lui dire de ne pas se tourmenter pour le test parce que cela n'avait pas d'importance, parce qu'ils l'aimaient et qu'ils le garderaient avec eux et prendraient soin de lui.

Mais il ne le put pas. Il resta assis, paralysé par la peur, les yeux levés sur son père. Il ne put même pas articuler un mot quand celui-ci franchit la porte de la cuisine et que, d'une voix qu'il eut toutes les peines du monde à rendre calme et indifférente, il eut dit simplement : « A ce soir, Leslie. »

La porte se referma et l'air qui effleura les joues de Leslie le glaça jusqu'au cœur.

Il se leva d'un bond en poussant un grognement de détresse et tra-

versa la cuisine comme une flèche. Il poussa le battant et aperçut son père qui avait presque atteint la porte d'entrée.

— « Papa ! »

Tom s'arrêta et se retourna, surpris, tandis que Leslie s'approchait en entendant résonner ses pas dans sa tête... *un, deux, trois, quatre, cinq.*

Il s'arrêta devant son père et parvint à lui faire un pâle sourire.

— « Bonne chance, Papa, » dit-il. « A ce soir. » Il avait été sur le point de dire : « Je fais des vœux pour ton succès, » mais il ne le put pas.

Son père fit un signe d'acquiescement, un seul signe, bref et discret, comme lorsqu'on s'approuve entre gens bien élevés.

— « Merci, » dit-il enfin, et il tourna les talons.

Quand la porte se fut refermée, Leslie eut l'impression qu'elle était soudain devenue un mur impénétrable par où son père ne pourrait jamais plus repasser.

Il alla à la fenêtre et regarda le vieil homme descendre lentement l'allée et tourner à gauche dans la rue. Il le vit se redresser, rejeter en arrière ses épaules maigres et s'enfoncer d'un pas alerte dans le matin gris.

Leslie crut d'abord qu'il pleuvait. Mais il comprit aussitôt que le voile humide qui lui troublait la vue n'était pas sur les vitres.

*
* *

Il se sentit incapable d'aller travailler. Il téléphona qu'il était malade et resta à la maison. Terry prépara les enfants pour l'école et, quand ils eurent pris leur petit déjeuner, Leslie l'aida à débarrasser la table et mit les tasses dans la machine à laver la vaisselle.

Terry ne dit rien en voyant qu'il restait à la maison. Elle faisait comme si sa présence auprès d'elle un jour de semaine eût été chose normale.

Il passa la matinée et l'après-midi à bricoler dans son atelier, où il entreprit sept projets différents et les abandonna successivement parce que n'y trouvant plus d'intérêt.

Vers cinq heures, il revint à la cuisine pour boire une bouteille de bière tandis que Terry préparait le dîner. Il ne dit rien à sa femme. Il alla dans le living-room qu'il se mit à arpenter, ne s'interrompant que pour regarder par la fenêtre le ciel couvert de nuages.

— « Je me demande où il est, » dit-il enfin quand il eut regagné la cuisine.

— « Il rentrera, » dit-elle. Il se dressa, croyant entendre du dégoût dans sa voix. Puis il se détendit en se rendant compte que ce n'était qu'un effet de son imagination.

Il était cinq heures quarante quand il se rhabilla après avoir pris une douche. Les enfants venaient de rentrer de jouer et ils prirent tous place à table pour dîner. Leslie remarqua un couvert pour son père et se demanda si Terry l'avait mis par habitude.

Il ne put rien manger. Il coupait sa viande en morceaux de plus en

plus petits et écrasait du beurre sur sa pomme de terre rôtie sans rien porter à sa bouche.

— « Qu'y a-t-il? » demanda-t-il comme Jim s'adressait à lui.

— « Papa, si grand-père ne réussit pas son test, on lui donne un mois, n'est-ce pas? »

Leslie sentit les muscles de son estomac se nouer quand il regarda son fils aîné. *Donne un mois, n'est-ce pas ?* — la fin de la question de Jim continuait de lui marteler le cerveau.

— « De quoi parles-tu? » demanda-t-il.

— « Mon livre d'Instruction Civique dit qu'on donne aux vieux un mois à vivre quand ils n'ont pas réussi leur test. C'est bien ça, pas vrai? »

— « Non, » intervint Tommy. « La grand-mère d'Harry Senker a reçu sa lettre au bout de deux semaines seulement. »

— « Comment le sais-tu? » demanda Jim à son frère qui avait neuf ans. « Est-ce que tu l'as vue? ».

— « Ça suffit, » dit Leslie.

— « Pas eu besoin de la voir! » déclara Tommy. « Harry m'a dit que... »

— « *Ça suffit,* j'ai dit! »

Les deux garçons regardèrent leur père dont le visage avait pâli.

— « Ne parlons pas de ça, » dit-il.

— « Mais qu'est-ce que... »

— « *Jimmy !* » fit Terry d'un air impératif.

Jimmy regarda sa mère un instant, puis ramena son attention sur son assiette et le repas se poursuivit en silence.

La mort de leur grand-père ne les affecte pas, pensa amèrement Leslie — pas du tout. Il avala sa salive et essaya de détendre ses muscles raidis. Après tout, pourquoi devrait-elle les toucher d'une façon quelconque? se dit-il. Ils ont bien le temps de se tourmenter. Pourquoi leur imposer de participer à ce deuil. Leur tour viendra bien assez tôt.

Quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma à six heures dix, Leslie se leva de table si brusquement qu'il renversa un verre vide.

— « *Non,* Leslie! » s'écria Terry, et Leslie comprit aussitôt qu'elle avait raison. Son père n'aimerait pas le voir se précipiter à sa rencontre pour le presser de questions.

Il se laissa retomber comme une masse sur sa chaise et, le cœur battant, contempla la nourriture qu'il avait à peine touchée. Comme il empoignait sa fourchette avec des doigts raides, il entendit le vieillard traverser la salle à manger et commencer à monter l'escalier. Il regarda Terry dont la gorge se contracta.

Il ne pouvait pas manger. Il restait là, la respiration courte, triturant ses aliments du bout de sa fourchette. En haut, il entendit se refermer la porte de la chambre de son père.

Terry était en train de mettre la tarte sur la table quand Leslie balbutia une excuse et se leva.

Il était au pied de l'escalier lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit derrière lui. « Leslie, » fit Terry d'une voix pressante.

Il resta sur place sans dire un mot tandis qu'elle venait à lui.

— « Ne vaut-il pas mieux le laisser tranquille? » demanda-t-elle.

— « Mais, ma chérie, je... »

— « Leslie, s'il avait réussi son test, il serait venu nous le dire à la cuisine. »

— « Ma chérie, il ne saurait pas si... »

— « S'il avait réussi, il le saurait. Les deux dernières fois, il nous a annoncé le résultat. S'il avait réussi, il aurait... »

Elle s'interrompit et frissonna en voyant la façon dont il la regardait. Dans le silence lourd, elle entendit la pluie fouetter soudain les vitres.

Ils échangèrent un long regard, puis Leslie dit : « Je monte. »

— « Leslie, » murmura-t-elle.

— « Je ne dirai rien qui puisse le frapper, » dit-il. « Je vais... »

Ils se regardèrent encore un moment, puis il fit demi-tour et monta les marches du pas d'un homme éreinté. Terry le suivit des yeux, la tristesse et l'impuissance se reflétant sur son visage.

Leslie resta une bonne minute devant la porte fermée, rassemblant son courage. Je ne lui causerai pas d'émotion, se dit-il. *Non.*

Il frappa doucement, se demandant, en cet instant même, s'il ne commettait pas une faute. Peut-être ferais-je mieux de le laisser tranquille, songea-t-il tristement.

A travers la porte, il devina qu'on bougeait sur le lit, puis il entendit le bruit que firent les pieds de son père en touchant le plancher.

— « Qui est-ce? » demanda Tom.

Leslie prit une profonde bouffée d'air.

— « C'est moi, Papa, » répondit-il.

— « Que veux-tu? »

— « Puis-je te voir? »

A l'intérieur, le silence.

— « Ma foi... » dit enfin son père sans achever. Leslie l'entendit se lever et marcher dans la pièce. Puis il y eut un bruit de papier froissé et d'un tiroir de bureau soigneusement refermé.

Finalement la porte s'ouvrit.

Tom portait sa vieille robe de chambre rouge par-dessus ses vêtements. Il avait enlevé ses chaussures et mis ses pantoufles.

— « Puis-je entrer, Papa? » demanda calmement Leslie.

Son père hésita un moment avant de répondre : « Entre, » mais ce n'était pas une invitation. C'était davantage comme s'il eût dit : « C'est ta maison ; je ne peux pas t'empêcher d'entrer dans cette chambre. »

Leslie allait dire à son père qu'il ne voulait pas le déranger, mais il ne le put pas. Il s'avança jusqu'au centre de la moquette où il attendit, immobile.

— « Assieds-toi, » dit son père. Leslie prit place sur la chaise au

dossier de laquelle Tom accrochait ses vêtements le soir. Quand il fut assis, son père se laissa tomber sur le lit avec un grognement.

Longtemps ils se regardèrent sans un mot, comme de parfaits étrangers, chacun attendant que l'autre prît la parole. Comment a été le test? Leslie entendait ces mots répétés dans son esprit. Comment a été le test, comment a été le test? Il ne parvenait pas à émettre un son. Comment a été...

— « Je suppose que tu veux savoir... ce qui s'est passé, » dit enfin son père, faisant un visible effort pour se dominer.

— « Oui, » dit Leslie. « Je... » Il se reprit. « Oui, » répéta-t-il, et il attendit.

Le vieux Tom considéra le plancher un moment. Puis, soudain, il leva la tête et regarda son fils d'un air de défi.

— « *Je n'y suis pas allé,* » dit-il.

Leslie eut l'impression que toute sa force venait d'être aspirée dans le plancher. Il restait assis immobile, regardant son père avec des yeux égarés.

— « Je n'avais pas l'intention d'y aller, » reprit aussitôt son père. « Pas l'intention de subir toutes ces imbécillités. Tests physiques, tests mentaux, placer des blocs sur un tableau... Dieu sait quoi ! Je n'avais pas l'intention d'y aller. »

Il s'interrompit et jeta à son fils un regard sombre comme s'il mettait Leslie au défi de dire qu'il avait eu tort.

Mais Leslie restait sans réaction.

Un temps interminable s'écoula et enfin Leslie parvint à ordonner les mots dans sa tête pour demander :

— « Que vas-tu... faire maintenant? »

— « Ne t'inquiète pas de ça. Ne t'inquiète pas, » dit son père, presque reconnaissant, eût-on dit, de s'entendre poser cette question. « Ne te tourmente pas pour ton père. Ton père est assez grand pour s'occuper de lui. »

Et soudain, Leslie entendit le tiroir du bureau se fermer de nouveau et le bruissement d'un sac en papier. Il se tourna presque vers le bureau pour voir si le sac y était toujours. Il sentit des élancements dans sa tête comme il combattait cette envie.

— « Eh bien... alors, » dit-il avec hésitation, une expression stupide se peignant sur son visage.

— « Ne t'inquiète pas pour l'instant, » répéta son père d'un ton calme, presque bienveillant. « Le problème ne te concerne pas. Tu n'as rien à y voir. »

Mais si ! s'entendait crier Leslie intérieurement. Mais il restait muet. Quelque chose dans le vieillard l'empêchait de parler ; une sorte de force terrible, une dignité farouche à quoi il ne pouvait s'attaquer.

— « Je voudrais me reposer maintenant, » dit Tom, et ces mots firent à Leslie l'effet d'un coup violent au creux de l'estomac. Je voudrais me reposer maintenant. Reposer maintenant... les mots résonnaient dans

son esprit comme dans un long tunnel. *Reposer maintenant, reposer maintenant...*

Il se sentit poussé jusqu'à la porte. Sur le seuil, il se retourna et regarda son père. *Au revoir.* Mais les mots se refusaient à sortir.

— « Bonne nuit, Leslie, » dit son père avec un sourire.

— « *Papa.* »

Il sentit la main du vieillard dans la sienne — plus forte, plus ferme que la sienne — qui le calmait, le rassurait. Il sentit la main gauche de son père sur son épaule.

— « Bonne nuit, fiston, » dit son père et, tandis qu'ils se tenaient ainsi l'un près de l'autre, Leslie aperçut, par-dessus l'épaule du vieillard, le sac du *drugstore* dans le coin de la pièce où il paraissait avoir été jeté une fois chiffonné pour qu'on ne le remarque pas.

Quelques secondes plus tard, il était debout dans le vestibule, écoutant avec terreur le déclic de la serrure à la porte de son père. Il savait que celui-ci ne mettait pas le verrou, mais que néanmoins il ne pouvait pas remonter dans la chambre de son père.

Il resta longtemps à regarder cette porte, en proie à un tremblement irrépressible. Puis il s'éloigna.

Terry l'attendait au pied de l'escalier, le visage exsangue. Elle l'interrogea du regard lorsqu'il fut près d'elle.

— « Il... n'y est pas allé, » fit-il simplement.

Elle exprima son étonnement par un infime bruit de gorge.

— « Mais... »

— « Il est allé au *drugstore,* » dit Leslie. « J'ai... vu le sac dans le coin de la chambre. Il l'a jeté pour que je ne puisse pas le voir, mais je... l'ai vu. »

Un instant, il sembla qu'elle allait s'élancer dans l'escalier, mais ce n'avait été qu'un mouvement involontaire.

— « Il a dû montrer au pharmacien la lettre de convocation au test, » dit Leslie. « Le... pharmacien a dû lui donner des... pilules. Comme ils font tous. »

Ils restèrent debout en silence dans la salle à manger tandis que la pluie battait les vitres.

— « Qu'allons-nous faire? » demanda-t-elle, d'une voix à peine perceptible.

— « Rien, » murmura-t-il. Sa gorge remuait convulsivement et chaque aspiration le faisait frissonner intérieurement. « Rien. »

Il retourna à la cuisine la tête vide et sentit le bras de sa femme l'enlacer étroitement comme si elle eût cherché à lui communiquer son amour autrement que par des mots qu'elle ne pouvait prononcer.

Toute la soirée, ils restèrent dans la cuisine. Lorsqu'elle eut mis les enfants au lit, elle revint et ils restèrent assis à boire du café, et à parler tristement à voix basse.

Vers minuit, ils quittèrent la cuisine et, au moment de monter l'escalier, Leslie s'arrêta près de la table de la salle à manger et y trouva sa montre avec un verre tout neuf. Il ne put se décider à la toucher.

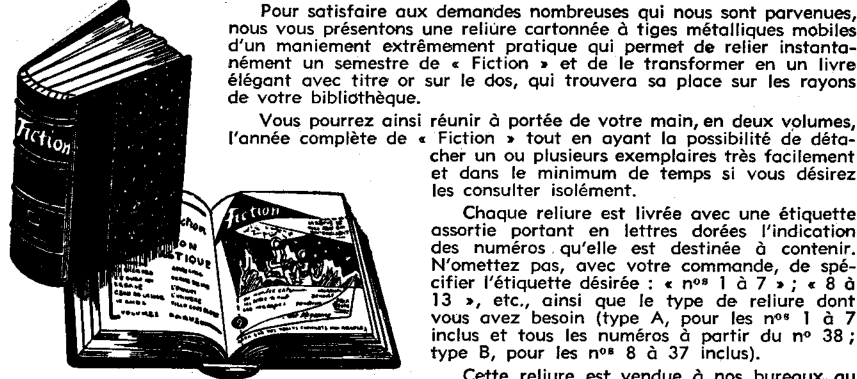
Ils montèrent et passèrent devant la porte de la chambre à coucher de Tom. Aucun son ne venait de l'intérieur. Ils se déshabillèrent et se mirent au lit et Terry régla le réveil comme elle le faisait chaque soir. Quelques heures plus tard, ils parvinrent à s'endormir.

Et toute la nuit ce fut le silence dans la chambre du vieillard. Et le lendemain, toujours le silence.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Pour conserver votre collection de « FICTION »



Pour satisfaire aux demandes nombreuses qui nous sont parvenues, nous vous présentons une reliure cartonnée à tiges métalliques mobiles d'un maniement extrêmement pratique qui permet de relier instantanément un semestre de « Fiction » et de le transformer en un livre élégant avec titre or sur le dos, qui trouvera sa place sur les rayons de votre bibliothèque.

Vous pourrez ainsi réunir à portée de votre main, en deux volumes, l'année complète de « Fiction » tout en ayant la possibilité de détacher un ou plusieurs exemplaires très facilement et dans le minimum de temps si vous désirez les consulter isolément.

Chaque reliure est livrée avec une étiquette assortie portant en lettres dorées l'indication des numéros qu'elle est destinée à contenir. N'omettez pas, avec votre commande, de spécifier l'étiquette désirée : « nos 1 à 7 » ; « 8 à 13 », etc., ainsi que le type de reliure dont vous avez besoin (type A, pour les nos 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38 ; type B, pour les nos 8 à 37 inclus).

Cette reliure est vendue à nos bureaux au prix de **325 F.**

Frais d'envoi à domicile, pour la France et l'Union Française, pour 1 reliure : **95 F** ; pour 2 reliures : **115 F** ; pour 3 reliures : **150 F.**

Pour l'étranger, conditions suivant tarif postal en vigueur. Paiement par chèque bancaire, mandat, chèque ou virement postal. (C. C. P. Editions OPTA-Paris 1848-38.)

AVANTAGE SPÉCIAL A NOS ABONNÉS

Nos abonnés bénéficient d'une réduction de 10 % sur le prix de chaque reliure.

Adressez toutes vos commandes aux

« ÉDITIONS OPTA » 96, rue de la Victoire — PARIS-9e

Route déserte

(*Lonely road*)

par RICHARD WILSON

Richard Wilson démontre ici que l'incertitude, cette forme la plus parfaite de la terreur, peut naître d'éléments aussi banalement quotidiens qu'un restoroute, un passage souterrain, un pont à péage, un escargot et deux aquariums.



LE crissement assourdi des pneus sur la route et le ronron du radiateur lui donnaient sommeil. Il s'en aperçut quand le crissement se transforma en gémissement aigu. Il s'était machinalement engagé dans un virage à toute allure. Grand temps de s'arrêter pour une tasse de café, se dit-il.

Il avait conduit une bonne partie de la nuit. Encore douze heures de trajet. Il pourrait y arriver d'une traite, s'il ne s'assoupissait pas au volant pour se retrouver ensuite dans un fossé. Du café toutes les trois heures lui donnerait le coup de fouet nécessaire.

L'enseigne au néon rouge ordonnait MANGEZ ICI et la plus petite, placée en dessous, annonçait CHEZ DAN, *Bienvenue aux Routiers.* Mais il n'y avait aucun camion arrêté là, et pas la moindre voiture. Peut-être le café de Dan ne valait-il pas grand-chose? Un risque à courir. Il détendit ses jambes engourdies et aspira le bon air frais, puis il entra et s'assit devant le long comptoir bleu.

Il chercha à qui donner sa commande.

Personne ne vint. Il s'empara de la feuille de carton où était inscrit le menu, bien que sachant parfaitement ce qu'il prendrait. Du café, un hamburger et du gâteau à l'ananas s'il y en avait. Sinon, une pomme.

Toujours personne. Il tapota le comptoir avec le menu. Puis il remarqua qu'il n'y avait pas de feu sous le gril et qu'il n'y avait pas de café chaud prêt à consommer.

Il tourna autour du comptoir pour atteindre une porte entrebâillée. Elle ouvrait sur une petite réserve, vide. Il essaya une autre porte à l'autre bout de la salle. Des toilettes, vides également. Où était Dan?

Il y avait une fontaine de coca-cola — la caféine, c'est toujours de la caféine — mais il voulait quelque chose de chaud. Il retourna derrière le comptoir, prêt à s'excuser si Dan apparaissait, et descendit de l'étagère une boîte de café. Il mit de l'eau dans une cafetière en verre.

Le café qu'il avait confectionné était plein de marc, mais il l'avala pour faire couler un sandwich qu'il avait préparé avec de la viande et

Copyright, 1956, by Fantasy House, Inc.

du fromage trouvés dans le réfrigérateur. Il mangea ensuite un morceau de gâteau — aux pommes — et but un verre d'eau.

Il calcula le prix de son repas. Il avait l'intention de laisser la monnaie sur le comptoir, mais il n'avait qu'un gros billet. Avec un sentiment de culpabilité, il alla au tiroir-caisse, tapa sur les touches pour enregistrer 65 cents et prit sa monnaie.

Il avait mangé trop vite et la nourriture lui pesait sur l'estomac. Il aspira plusieurs bouffées d'air froid, monta en voiture et s'éloigna rapidement, trouant l'obscurité de ses phares.



Il lui fallait de l'essence. L'aiguille lumineuse se rapprochait dangereusement du zéro. Un autre cadran lui indiquait qu'il était deux heures et quart. Il avait dépassé peu auparavant une station d'essence. Les pompes étaient allumées, mais ce n'était pas la marque qu'il prenait. Maintenant, n'importe quelle marque ferait l'affaire. Il aperçut une station dont les pompes étaient allumées ainsi que le petit bureau. Il corna.

Personne ne vint.

Il ne pouvait pas risquer d'aller jusqu'à la prochaine station-service. Il descendit de voiture avec impatience et entra dans le bureau. Il était vide.

Où étaient donc passés les gens, ce soir? Maintenant qu'il y réfléchissait, il n'avait croisé aucune voiture depuis un certain temps. Combien exactement, il ne s'en souvenait pas. Depuis la tombée de la nuit? Idiot. Pourtant il ne se rappelait pas avoir mis ses phares en code pour éviter d'éblouir une auto en sens inverse.

Puis il se remémora la brusque ondée en fin d'après-midi qui avait assombri le ciel et brouillé son pare-brise. D'autres voitures avaient alors allumé leurs phares, il s'en souvenait maintenant, et il en avait fait autant. Mais ses essuie-glace avaient refusé de fonctionner et pendant un moment il avait avancé avec une lenteur d'escargot, peu alléché à l'idée de devoir sortir sous l'averse pour les arranger. Il était arrivé alors à un vaste passage souterrain et s'était arrêté dessous. Abrité de la giboulée par la voûte de ciment, il était descendu de voiture et avait poussé du doigt les essuie-glace. Ils avaient aussitôt recommencé leur clic-clic. Ils s'étaient bloqués, voilà tout.

Il s'étirait depuis un instant pour se dégourdir quand il avait remarqué deux flaques d'eau près d'un baquet. Elles lui avaient rappelé son fils, mort depuis tantôt sept ans. Parmi les dernières choses que lui et Joan lui avaient achetées figuraient deux aquariums dont Bobby avait eu besoin pour une expérience. Il contempla les deux flaques du tunnel en songeant au gamin, et à Joan qui l'attendait chez eux, au bout de la route. Il remonta en voiture. Il ne se souvenait pas d'avoir vu une seule voiture après cela.

*
* *

Maintenant, à la station d'esence, son « *Hellô* » resta sans réponse. Il haussa les épaules et se dirigea vers les pompes. Libre-service, ce soir, songea-t-il.

Il remplit son réservoir et retourna au bureau. Il prit les quatre billets, monnaie de son repas au restoroute, et chercha un endroit où les déposer. Il n'y avait pas de tiroir-caisse, ici. Des papiers graisseux, des catalogues et des petits outils encombraient un bureau délabré. Il posa les billets dans un espace libre et mit des tenailles dessus en guise de presse-papier.

Il roulait de nouveau depuis quelques minutes quand il prit pleinement conscience du fait qu'il n'avait pas aperçu la moindre voiture sur son chemin. Il n'était pas sur une route nationale, d'accord, mais sur une grande route départementale d'ordinaire très fréquentée.

Perplexe maintenant et un peu inquiet, il tourna le bouton de la radio pour n'obtenir que le bourdonnement du vide. C'était étrange. D'habitude, même s'il n'avait rien d'autre, il réussissait à entrer en communication avec Wheeling. Cette puissante station émettrice dominait tout le littoral est pendant les heures nocturnes, jouant des disques folkloriques et déclamant sa publicité pour des remèdes et des Bibles illustrées.

Le cadran lumineux indiquait qu'il était trois heures dix. Il éteignit la radio et fredonna à mi-voix, nerveusement.

Il arriva dans les faubourgs d'une ville. Des lampadaires illuminaient la route et il y avait par-ci par-là une lumière dans les maisons. Des voitures étaient garées le long du trottoir. Il commença à se sentir mieux.

Un feu tourna du vert au jaune comme il s'en approchait, puis au rouge. Il s'arrêta. A la rue suivante, il aperçut ce qui semblait être un drugstore ouvert toute la nuit. Le feu redevint vert et il avança lentement puis se rangea. C'était bien un drugstore et il était ouvert.

Il poussa la porte et frappa sur le comptoir. Il achèterait un paquet de cigarettes, bien qu'il en eût suffisamment, et dirait en plaisantant à l'employé qu'il avait commencé à se sentir seul au monde. Il lui parlerait du restouroute vide et de la station d'essence déserte. L'employé lui donnerait peut-être une explication du fait.

Personne ne répondit à son toc-toc.

Le magasin était brillamment éclairé, avec ses revues, ses « fournitures pour écoliers », ses bocaux de bonbons, ses paquets de tabac et de cigarettes, son distributeur de limonade. Il jeta un coup d'œil pardessus une porte de séparation en verre dépoli vers l'arrière-boutique où se préparaient les ordonnances. Il n'y avait personne dedans.

Il mourait d'envie de voir quelqu'un... n'importe qui.

Il y avait aussi une cabine téléphonique qu'il n'avait pas remarquée jusque-là, et il se dirigea vers elle avec soulagement. Il commençait à se mettre dans tous ses états. La voix de l'opératrice le sortirait de là. Il glissa un jeton dans la fente, obtint la tonalité et forma le numéro de

la poste. Il préviendrait la téléphoniste que le drugstore était vide et lui demanderait si elle ne jugeait pas utile qu'il prévienne la police. Il attendrait que la police arrive, lui dirait-il.

Il entendit la sonnerie à l'autre bout du fil. A la dixième, il raccrocha, récupéra son jeton, le replaça dans la fente et refit le même numéro. Après encore dix sonneries, il sentit qu'il commençait à être inondé de sueur.

Il rouvrit la porte de la cabine et forma le numéro des renseignements. Pas de réponse.

Il forma le numéro d'appel pour l'interurbain. Pas de réponse.

Il forma le numéro des Réparations. Pas de réponse.

Il forma sept numéros au hasard. Pas de réponse.

Il abandonna en courant cabine et magasin. Il démarra à toute allure et ne lâcha l'accélérateur que lorsqu'il eut de nouveau regagné la grande route. Etre seul sur la route paraissait plus normal. Mais sa main tremblait quand il alluma une cigarette. La pendule du tableau de bord indiquait quatre heures cinquante-cinq.

A l'aube, il éteignit ses pharse et frotta ses paupières encroûtées. Son dos et sa nuque étaient endoloris. Il fallait qu'il s'arrête pour dormir. Quand il se réveillerait, peut-être que tout n'aurait été qu'un rêve.

Il arriva près d'un motel organisé en plusieurs pavillons. Il n'y avait personne dans le premier, marqué BUREAU. Il signa le registre, *Clarence R. Spruance,* et glissa un billet de cinq dollars entre ses pages. Il remarqua qu'il avait laissé sa voiture dans un endroit où elle bloquerait le passage pour d'autres. Afin d'éviter tout ce qui aurait pu compromettre un retour à la normale quand il se réveillerait, il gara soigneusement sa voiture devant le bungalow qu'il avait choisi.

Il entra, referma la porte derrière lui, lava la poussière qui lui ensablait les yeux, ôta veste et pantalon, se mit à genoux pour prier, ce qu'il n'avait plus fait depuis sa tendre enfance, se fourra sous les couvertures et dormit.

Quand il s'éveilla, il faisait de nouveau — ou encore — jour. Il s'étira et frotta son menton râpeux. Il avait besoin de se raser.

Puis tout lui revint en mémoire, avec une exactitude parfaite. Et il comprit qu'il n'avait pas rêvé.

Mais peut-être était-ce changé. Peut-être tout était-il redevenu normal... avec des gens partout, des bruits, de l'agitation et d'autres voitures roulant sur la route. S'il y en avait, il les accepterait sans poser de question, comme par une sorte de marché tacite avec lui-même. Il ferait semblant de croire qu'elles n'avaient jamais cessé d'être là.

Mais quand il regarda dehors, il ne vit rien, n'entendit rien.

Il fut tenté de retourner se coucher, d'essayer de se rendormir, de tenter la chance une seconde fois. Pendant un long moment il resta pieds nus à regarder dehors d'un œil vague. Puis il alla dans la salle de bains se raser.

*
* *

Il roulait lentement, cherchant un endroit où s'arrêter pour prendre son petit déjeuner. Il n'en vit pas tout de suite et accéléra l'allure. Puis avec un petit rire, il vira vers le côté gauche de la route et fit du cent, puis du cent dix. Il se maintint à cent dix, roulant à gauche et riant en fonçant en aveugle dans les virages, se préparant intérieurement à une collision soudaine. Son cœur battait la charge à chaque virage pris à gauche et il devait se forcer à maintenir son pied sur l'accélérateur pour conserver cette allure.

Mais au bout d'un moment, il abordait les tournants sans panique, et il commença à trouver normal de rouler à gauche. Il se sentait de nouveau déprimé, après son exaltation momentanée, et il laissa l'auto ralentir à soixante tout en revenant sur le côté droit de la route.

Il roula jusqu'à la station d'essence suivante, remplit son réservoir, laissa de l'argent dans le bureau et poursuivit son chemin.

Il remarqua qu'il n'avait plus que quelques billets et de la menue monnaie. Il n'y avait aucune raison qu'il paie pour quoi que ce soit, mais il avait la conviction qu'il devait le faire quand même. S'il s'en abstenait, ce serait le témoignage qu'il acceptait la situation... c'est-à-dire qu'il était le seul être restant. Il ne voulait pas accepter le fait et il résolut de payer pour tout ce qu'il consommerait tant qu'il en aurait les moyens. C'était une sorte de garantie que le reste de l'humanité reviendrait un jour de l'endroit où elle était allée.

Aussi s'arrêta-t-il à la première ville devant une banque. Il remplit un chèque au porteur de deux cents dollars, signa *Clarence R. Spruance* et le glissa sous la grille de la *Caisse*. Mais il n'y avait pas d'argent à portée de la main. Il fit le tour du comptoir pour gagner la cage de verre du caissier où il avait déposé son chèque et ouvrit le tiroir.

Un signal d'alarme se déclencha et sonna sans interruption.

Il recula d'un pas en sursautant. Apparemment, il y avait un bouton qu'on devait presser en tirant le tiroir pour qu'il s'ouvre silencieusement Cette sonnerie l'énervait.

Il se força à compter deux cents dollars, les recompta pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur et mit le chèque dans une boîte qui en contenait d'autres. Il referma le tiroir, mais la sonnerie brutale continua à retentir. Il se contraignit à marcher, et non à courir, refit le tour du comptoir et gagna la sortie. Un autre signal d'alarme résonnait au-dehors avec une insistance terrifiante.

Ce tintamarre le poursuivit à travers la ville déserte. Il fut content de se retrouver sur la grande route. Il était furieux contre ce signal d'alarme. C'était déloyal de s'être déclenché alors qu'il s'était montré aussi scrupuleusement honnête.

Les pneus ronronnaient sur la route lisse. Le radiateur chauffait sans qu'il y prêtât attention. Il n'en avait plus besoin maintenant que le soleil était levé, mais il avait oublié de l'éteindre. Il se mit à somnoler. Sa cigarette brûla jusqu'au bout et la brûlure sur ses doigts le réveilla. Il jeta le mégot et éteignit le radiateur. Confortable et l'esprit clair maintenant, il roula pendant des heures, conduisant machinalement.

Il ralentit pour déchiffrer une pancarte. Encore soixante-douze kilomètres. Pas plus loin que ça.

Il reconnaissait la route maintenant. Il arriverait bientôt à la rivière et au pont. Le pont à péage. Il se demanda s'il arriverait à déposer la monnaie sur le comptoir de la cabine de péage sans sortir de la voiture. Il continuerait à payer ce qu'il devait sur son passage, qu'il y eût ou non des gens.

Il approchait du pont. On payait à l'autre bout, il s'en souvenait. Il ralentit, prit une pièce dans sa poche, la transféra dans sa main gauche et repartit en direction de la cabine.

Un homme en uniforme gris, avec un insigne, coiffé d'une casquette à visière, jaillit à moitié de la cabine, le bras tendu, l'air morose.

Spruance freina brutalement. La voiture s'immobilisa avec un sursaut. Le moteur cala. Il resta assis crispé au volant, la pièce dans sa paume.

— « Vingt-cinq *cents,* s'il vous plaît, » dit l'homme en uniforme.

Spruance lui tendit machinalement sa pièce.

— « Vingt-cinq *cents*. Naturellement. C'est juste, n'est-ce pas? » Il regardait l'homme, sentit ses doigts ramasser la pièce dans sa main. Il le considéra.

— « Vous voilà de retour, » dit-il.

— « Comment? »

— « Je veux dire que tout est pareil. Ça n'a pas... »

— « Ving-cinq *cents,* » répliqua le péager. « Ça a toujours été ce prix-là. Vous ne vous êtes pas trompé. »

— « Oui, n'est-ce pas? C'est juste, hein? Tout est de nouveau en ordre. Comme avant. »

— « Ecoutez, monsieur, vous avez payé votre péage. Maintenant voulez-vous avancer? Il y en a d'autres que vous qui veulent utiliser ce pont, vous savez. »

Spruance jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Il y avait une voiture qui attendait derrière lui, et encore une autre derrière celle-là. Il y en avait d'autres aussi qui roulaient sur la nationale au bout du pont.

La voiture derrière lui corna.

Spruance remit le moteur en marche et s'éloigna lentement le premier. Le péager le considéra une seconde puis se détourna pour prendre l'argent du conducteur suivant. Spruance obliqua pour rejoindre la route qui longeait la rivière au sud. La voiture qui se trouvait derrière lui exécuta la même manœuvre, corna encore, puis le dépassa dans un vrombissement de moteur. D'autres voitures les croisaient aussi à toute vitesse.

Une pancarte annonça : ATTENTION, ZONE TRES PEUPLEE.

Puis ce fut une ville. Une ville normale, qui grouillait de gens.

Il trouva une place où se garer près d'un kiosque à journaux. Il acheta un quotidien du soir daté du 19.

— « C'est celui d'aujourd'hui? » demanda-t-il au marchand.

— « Oui, bien sûr. »

Il parcourut les titres mais ne vit rien d'extraordinaire. Il fourra le journal plié sous son bras et entra dans un café. Tout en avalant café et œufs brouillés, il examina le journal de la première page à la dernière, lisant le premier paragraphe de chaque article. Aucun ne faisait la moindre allusion au fait que les crises mondiales majeures ou mineures avaient été suspendues de façon étrange.

Il fit signe au garçon de lui donner une seconde tasse de café. Comme, cette fois, il y mettait du lait, il remarqua qu'il se mélangeait mal, comme si c'était du lait vieux de deux jours.

— « Ce lait n'est pas frais, » dit-il.

Le serveur prit un air excédé.

— « Je suis employé ici seulement. Si vous voulez vous plaindre, j'irai chercher le patron. »

— « Non, aucune importance, » répliqua Spruance. Il se leva, abandonnant sa seconde tasse sans y toucher. Il laissa quelques pièces de monnaie sur la table et sortit.

Il retourna au kiosque à journaux.

— « Vous n'auriez pas un numéro d'hier, par hasard? Un numéro daté du 18? »

Le marchand marmotta sans le regarder :

— « Non. Désolé. »

— « Ah, bon. Est-ce que cette ville édite un journal quotidien? »

— « Oui, mais il n'est pas encore sorti. »

— « Je vois. Où est le bureau du journal? »

— « Tournez à droite à la troisième rue. Mais... » Le marchand le regarda, puis rabaissa vite les yeux.

— « Mais quoi? »

— « Rien, rien. »

Spruance le remercia et poursuivit son chemin. Les gens qu'il dépassait ou bien évitaient son regard ou bien le considéraient avec... hostilité? Impossible, voyons. La ville n'était pas si petite qu'un étranger y fût l'objet de curiosité ou de mécontentement. Il s'arrêta devant la vitrine du magasin Prisunic et fit semblant d'inspecter l'étalage. Plusieurs personnes passèrent, quelques-unes par deux. Il remarqua que l'hostilité était générale. Tout un chacun se montrait distant envers les autres.

Au bureau du journal, il dit à la jeune femme de la réception qu'il désirait consulter quelques numéros.

— « De quel jour? »

— « Hier et avant-hier, si possible. »

Elle parut troublée.

— « Il faut que je demande à la bibliothèque. »

Elle prit le téléphone :

— « Oui, les numéros du 17 et du 18... Oh !... O. K., je lui dirai... Oui. Je sais. » Elle se tourna vers Spruance. « Je suis navrée. Ils n'ont pas encore été enregistrés. »

— « Aucune importance. Je regarderai aussi bien un exemplaire non relié. »

— « Non, monsieur, vous ne pourrez pas. Nous ne... nous ne pouvons pas faire d'exception. »

— « Je vois. »

Elle avait l'air presque terrorisée, aussi il ajouta :

— « Ce n'était de toute façon pas urgent. Merci beaucoup. Au revoir. »

La nuit commençait à tomber.

*
* *

Sa femme ne décrocha le récepteur qu'à la neuvième sonnerie. Pendant que le téléphone résonnait, il avait ressenti de nouveau l'impression d'être seul au monde et il avait dû se pencher hors de la cabine pour s'assurer que les autres gens étaient toujours là. C'est pourquoi il parla presque d'un ton acide à sa femme quand elle vint répondre.

— « Où étais-tu donc? » demanda-t-il.

— « Au grenier. Comment vas-tu, Clare? Tu arriveras bientôt? »

— « Oui, je suis à Hayesville. Je me sens bien, du moins j'en ai l'impression. Et toi, Joan? »

— « Très bien aussi. Tu es sûr que rien ne cloche? Comment s'est passé ton voyage? »

— « Je te raconterai ça. Qu'est-ce que tu fabriquais dans le grenier? »

— « Je te dirai ça quand tu sera ici. C'est assez curieux. »

*
* *

Joan avait préparé du café et une assiettée de sandwiches.

— « Je me suis dit que nous pourrions prendre juste une collation maintenant et dîner plus tard, » déclara-t-elle.

— « C'est bon, d'être de retour chez soi, » répliqua-t-il. « Et je suis content aussi que tu sois de retour, » ajouta-t-il avec un petit rire. Puis il lui expliqua ce qu'il entendait par là.

Elle l'écouta jusqu'au bout en fronçant les sourcils.

— « Le chèque que tu as laissé à la banque, tu le verras bien apparaître dans le bordereau de ton relevé de compte. »

— « C'est la seule preuve que j'aie. Si toutefois cela peut prouver quelque chose. Et toi? Est-ce qu'il y a deux jours pour lesquels tu aurais du mal à rétablir ton emploi du temps? Tous les gens à qui j'ai parlé semblent conscients qu'il s'est passé quelque chose de bizarre mais refusent d'aborder le sujet. Mais toi? »

— « J'étais dans le grenier quand cela s'est produit, » répliqua-t-elle lentement. « J'étais montée jeter un coup d'œil à l'aquarium de Bobby. »

Bobby, leur fils, était mort à neuf ans. Ils n'avaient pas eu d'autre enfant, mais avaient conservé quand même la grande maison avec son grenier bondé de souvenirs.

— « L'aquarium, » dit-il. « Il y en avait deux, exactement pareils pour l'expérience de Bobby. »

— « Oui, il y en avait deux. Il n'y en a plus qu'un maintenant. »

Elle était montée au grenier en fin d'après-midi. Les jouets de Bobby étaient rangés sous le lambris, mal éclairés par la lumière émanant de l'ampoule électrique nue placée près de l'escalier. Le tricycle qui était devenu trop petit pour lui. La bicyclette sur laquelle il commençait juste à savoir monter quand il était tombé malade. Ses piles de livres. Son gant de joueur de base-ball. Les aquariums.

Bobby s'était montré facile pendant sa maladie. Il s'était pris de passion pour les poissons tropicaux et passait des heures à contempler les ébats des petits animaux aux couleurs vives à travers les plantes d'eau ou sortant et entrant dans le château de céramique posé sur le sable au fond du grand bassin.

Puis un jour, Bobby avait demandé un autre aquarium, exactement semblable au premier, tant pour la moindre plante que pour le château. Ils le lui avaient acheté, naturellement, et l'avaient posé à côté de l'autre, près de son lit. Bobby avait fait des modifications dans la pente du sol sablonneux, l'angle du château et l'espacement des plantes.

Sa mère l'avait questionné au sujet de cet aquarium jumeau, mais il n'avait rien voulu lui dire sinon que c'était une expérience. Plus tard, quand elle eut quitté la pièce, fermant la porte à sa demande, il avait tranféré les poissons du vieil aquarium dans le neuf.

Bobby était mort peu après. Puis les poissons étaient morts aussi, et ils avaient vidé les deux aquariums et les avaient rangés au grenier.

— « Cet après-midi, » reprit Joan, « j'ai ramassé un des aquariums et j'étais obligée de le tenir à deux mains. J'avais oublié qu'il était si lourd.

» C'est alors que j'ai eu l'impression d'être *déplacée*. Pas soulevée ou poussée, mais bien posée d'un endroit dans un autre. La lumière a clignoté pendant un instant, puis cette sensation s'est effacée. Je tenais toujours l'aquarium. Je l'ai posé. Tout paraissait exactement pareil. Mais c'était une impression fausse. Il y avait maintenant *trois* aquariums. »

— « Trois? » répéta son mari.

— « Oui. » Elle le regarda comme s'il était très loin. Il attendit sans rien dire qu'elle parle de nouveau. « Et puis, cet après-midi, je me trouvais en train d'essuyer la poussière dans le living-room, avec mes gants de caoutchouc jaune. J'ai eu de nouveau l'impression d'être déplacée. Je suis allée ranger mes gants dans le placard... et ils y étaient déjà. »

— « Deux paires de gants? »

Elle eut un rire nerveux.

— « Oui, deux. Alors après avoir réfléchi un peu, je suis remontée au grenier. Il n'y avait plus qu'un seul aquarium ! »

Spruance se leva et s'approcha de la fenêtre. Les étoiles semblaient très proches dans le pur ciel noir.

— « Toi et tous les autres, vous êtes « partis », puis revenus, » dit-il. « Mais pourquoi pas moi? »

Joan ne répondit pas. Il se retourna vivement. Elle était toujours là et contemplait les étoiles.

— « A quoi penses-tu? »

— « Oh... à rien. Ou plutôt... je pensais à l'escargot de l'aquarium. »

— « L'escargot? »

— « Oui. Rappelle-toi comme Bobby était fier d'avoir transféré tous les poissons dans le récipient neuf. Mais alors je lui ai dit qu'il avait oublié l'escargot. Il était resté dans le vieil aquarium, caché dans le château. »

— « Je me souviens. Bobby était furieux à cause de cet escargot. Mais il a fini par dire : « Ce n'était qu'un essai. » Et au lieu de transférer l'escargot avec les autres poissons dans le nouvel aquarium, il a remis tous les poissons dans le vieux. »

— « Oui, il a déclaré qu'à son avis ils s'y trouvaient mieux.

Pendant un bref instant, il entrevit un autre monde ailleurs (avec maintenant trois aquariums et pas de gants pour faire le ménage), vide de nouveau, abandonné après cet essai stérile. Il n'osa pas essayer de s'imaginer l'expérimentateur...

— « On est mieux ici, » dit-il en hochant la tête et il posa la main sur la main rassurante de sa femme.

(Traduit par Arlette Rosenblum.)



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits français retenus pour l'avenir, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité absolue** d'en examiner d'autres en vue de la publication. Nous prions donc les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de vouloir bien s'abstenir de tout envoi.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

De nombreux débutants nous adressent aussi leurs manuscrits en nous demandant de vouloir bien leur en faire la critique et les conseiller. Malgré toute notre bonne volonté, il nous est malheureusement impossible de déférer à ce désir devant la multiplicité des envois qui ont été faits.

Intérêt composé

(*Compounded interest*)

par MACK REYNOLDS

Vous avez déjà lu un certain nombre d'histoires de Mack Reynolds (1). Il s'affirme une fois de plus comme un auteur aussi attrayant qu'habile, dans cette histoire qui révèle comment un investissement d'une simple douzaine de pièces d'or, fait au moment psychologique, peut modeler la face du monde.



« Je désire voir le Signor Marin Goldini pour affaires, » dit l'étranger dans un italien approximatif.

Le cerbère prit un air soupçonneux. A travers le guichet, il jeta un rapide coup d'œil sur les vêtements du visiteur.

— « Pour affaires, Signor? » Il hésita. « Peut-être pourriez-vous m'indiquer de quoi il s'agit au juste, afin que je puisse en informer le secrétaire de Son Excellence, le Signor Vico Letta... » Il laissa mourir sa phrase dans un bruit de gorge indistinct.

L'étranger réfléchit un instant.

— « C'est d'or que je voudrais l'entretenir, » dit-il finalement. Il sortit la main de sa poche et exhiba une demi-douzaine de pièces jaunes.

— « Un moment, Illustrissime, » dit vivement le domestique. « Veuillez m'excuser, mais votre costume, Illustrissime... » Sa phrase se perdit de nouveau dans un gargouillement et il disparut.

Quelques instants plus tard, il revint et ouvrit la porte toute grande.

— « S'il vous plaît, Illustrissime, Son Excellence vous attend. »

Il précéda l'étranger à travers une salle voûtée menant à une cour centrale. Là, il tourna sur la gauche, passa devant un puits et arriva au pied d'un escalier massif soutenu par des arches gothiques et pourvu d'une balustrade sculptée. Ils montèrent, franchirent une porte et enfilèrent un couloir médiocrement éclairé. Le domestique s'arrêta et frappa légèrement à une épaisse porte en bois. Une voix murmura de l'intérieur et le domestique ouvrit le battant, s'effaça devant l'étranger et se retira.

Deux hommes étaient assis à une table de chêne grossièrement taillée. Le plus âgé, de constitution robuste, avait un visage aux traits durs et figés, tandis que l'autre, grand et mince, avait une expression calme et

(1) Voir « *Fiction* » n° 9 : « *Celui qu'on n'attendait pas* »; n° 12 : « *Compagnon immortel* »; n° 21 : « *Le porte-guigne* »; n° 26 : « *Il n'y a pas de sot métier* »; n° 38 : « *Cher petit animal!* »; n° 42 : « *Les treize cocktails* ».

Copyright, 1956, by Fantasy House, Inc.

détendue. Ce fut ce dernier qui se leva, s'inclina légèrement et fit un geste en disant : « Son Excellence le Signor Marin Goldini. »

L'étranger esquissa gauchement une révérence en retour et annonça d'un air embarrassé :

— « Je me nomme... Mister Smith. »

Il y eut un moment de silence que Goldini rompit finalement en disant :

— « Et voici mon secrétaire, Vico Letta. Mon domestique a mentionné de l'or, Signor, et une affaire. »

L'étranger fouilla dans une poche et en sortit dix pièces qu'il déposa sur la table devant lui. L'air modérément intéressé, Vico Letta en prit une et l'examina.

— « Je ne connais pas cette monnaie, » dit-il.

Son maître fit une grimace sans se départir de sa froide gravité.

— « Voilà qui m'étonne, mon bon Vico. » Il se tourna vers le visiteur. « Et que désirez-vous faire de ces pièces d'or, Signor Mister Smith? J'avoue que je ne vois pas très bien... »

— « Je veux, » dit Mister Smith, « que vous me placiez cette somme. »

Vico Letta avait pesé distraitement une des pièces en question sur une petite balance. Il leva les yeux un court instant tout en faisant mentalement une évaluation.

— « Les dix iraient chercher dans les quarante-neuf sequins, Excellence, » murmura-t-il.

— « Signor, » dit Marin Goldini avec impatience, « cette somme est insuffisante pour m'intéresser. Les seuls frais de comptabilité... »

— « Ne vous méprenez pas sur ma proposition, » interrompit l'étranger. « Je sais fort bien que la somme est faible. Cependant, je ne demanderais que du dix pour cent et je ne réclamerais pas de comptes avant... avant cent ans. »

Les deux Vénitiens levèrent des sourcils étonnés.

— « Cent ans, Signor? Peut-être que votre connaissance de notre langue... » dit poliment Goldini.

— « Cent ans, » répéta l'étranger.

— « Mais voyons, » protesta le chef de la maison Goldini, « il est invraisemblable que l'un quelconque de nous trois soit vivant à ce moment-là. Si telle est la volonté de Dieu, il est même possible que la maison Goldini ne soit plus qu'un souvenir. »

Vico Letta, intrigué, avait fait un rapide calcul.

— « Dans cent ans, » dit-il, « à dix pour cent l'an à intérêts composés, le produit de votre or dépasserait 700.000 sequins. »

— « Et même davantage, si je ne me trompe, » dit fermement l'étranger.

— « Une somme confortable, » dit Goldini, qui, à l'instar de son secrétaire, commençait à s'intéresser à l'affaire. « Et pendant cette période toutes les décisions relatives au placement de la somme seraient laissées à ma maison? »

— « Exactement. » L'étranger prit une feuille de papier dans sa

poche, la déchira en deux et en tendit une moitié aux Vénitiens. « Quand la moitié de la feuille que je garde sera présentée à vos descendants, dans cent ans à compter d'aujourd'hui, la somme intégrale devra être versée au porteur. »

— « Topez là, Signor Mister Smith ! » dit Goldini. « C'est une affaire surprenante, mais c'est une affaire faite. Dix pour cent de nos jours, ce n'est vraiment pas trop demander. »

— « Cela me suffit. Et maintenant puis-je me permettre de vous faire quelques suggestions? Vous connaissez peut-être la famille Polo? »

Goldini fronça les sourcils.

— « Je connais le Signor Maffeo Polo. »

— « Et son neveu Marco? »

— « Je crois savoir que le jeune Marco a été fait prisonnier par les Gênois. Pourquoi me demandez-vous cela? »

— « Il écrit un livre sur ses aventures en Orient. Ce serait une mine d'informations pour une maison de commerce s'intéressant à cette région du globe. Autre chose. Dans quelques années une tentative criminelle sera commise contre le gouvernement de Venise et peu après un Conseil des Dix sera formé, qui deviendra finalement le pouvoir suprême de la République. Soutenez-le dès sa constitution et faites tous vos efforts pour que votre maison y soit représentée. »

Ils le regardèrent avec stupéfaction et Marin Goldini se signa discrètement.

— « Si vous éprouvez le besoin de faire des placements profitables en dehors de Venise, je vous suggérerais de penser aux marchands des villes de la Hanse et à leur Ligue qui doit être bientôt organisée. »

Comme ils continuaient à le regarder avec étonnement, il leur dit :

— « Je vais m'en aller maintenant. Votre temps est précieux. » Il gagna la porte, l'ouvrit lui-même et disparut.

Marin Goldini dit avec dédain :

— « Ce menteur de Marco Polo. »

— « Comment cet homme a-t-il pu savoir que nous envisagions d'étendre notre activité jusqu'en Orient? Nous n'en avons discuté qu'entre nous, » dit Vico d'un ton amer.

— « La tentative contre le gouvernement, » dit Marin Goldini, se signant de nouveau. « Voulait-il suggérer par là que nos intrigues sont connues? Vico, nous devrions peut-être nous désolidariser d'avec les conspirateurs. »

— « Vous avez peut-être raison, Excellence, » murmura Vico. Il prit une des pièces d'or et l'examina encore, sur ses deux faces. « Une telle nation n'existe pas, » grommela-t-il, « mais la pièce est parfaitement frappée. » Il saisit la feuille de papier déchiré et la regarda à la lumière. « Et je n'ai jamais vu non plus un tel papier, Excellence, ni un langage si étrange, bien que, à y regarder de près, il présente quelque similarité avec l'anglais. »

*
* *

La maison de Letta-Goldini était maintenant sise dans le quartier de San Toma. C'était un imposant édifice par où passaient les produits de mille entreprises dans une centaine de pays.

Assis à son bureau. Riccardo Letta leva les yeux pour regarder son assistant.

— « Alors il s'est vraiment présenté? *Per favore,* Lio, apporte-moi les documents ayant rapport au... euh... au compte. Qu'on me laisse une dizaine de minutes pour que je rafraîchisse ma mémoire, puis qu'on introduise le Signor. »

L'arrière-petit-fils de Vico Letta, chef de la maison de Letta-Goldini, se leva gracieusement, s'inclina avec cérémonie comme il était d'usage alors et dit : « Votre serviteur, Signor... »

Le visiteur lui rendit la politesse d'un petit mouvement brusque et embarrassé de la tête et dit : « Mister Smith. »

— « Un siège, Illustrissime? Et maintenant, veuillez m'excuser si je dois vous demander d'être bref. Quand on a la charge d'une maison de l'importance de celle de Letta-Goldini... »

Mister Smith tendit une feuille de papier déchirée. Son italien était abominable.

— « L'accord conclu avec Marin Goldini il y a exactement cent ans. »

Riccardo Letta prit le papier. Celui-ci était neuf, propre et frais, et Riccardo plissa son front élevé en l'examinant. Il prit devant lui un fragment jauni par l'âge et plaça les deux papiers en regard l'un de l'autre. Ils se correspondaient exactement. « Surprenant, Signor, mais comment se fait-il que mon papier soit jauni alors que le vôtre est si frais? »

Mister Smith s'éclaircit la gorge.

— « Il est hors de doute qu'on a utilisé pour les conserver des méthodes différentes. »

— « Hors de doute, en effet. » Letta se laissa aller en arrière dans son fauteuil et joignit l'extrémité des doigts de ses deux mains. « Et il est hors de doute que vous désirez votre capital et les intérêts accumulés. La somme est de taille, Signor ; notre maison se verra dans l'obligation de faire rentrer diverses créances. »

Mister Smith secoua la tête.

— « Je veux continuer sur la base initiale. »

Letta se redressa sur son siège.

— « Vous voulez dire pour une nouvelle période de cent ans? »

— « Précisément. J'ai confiance en votre façon de gérer mes fonds, Signor Letta. »

— « Je vois. » Riccardo Letta n'avait maintenu sa situation dans la jungle de la finance et du commerce vénitiens que grâce à son extrême habileté. Il ne lui fallut qu'un moment pour recueillir ses esprits. Il prit un autre papier devant lui et dit : « L'apparition de votre ancêtre, Signor, a donné naissance à une véritable légende dans cette maison. Vous connaissez les détails? »

L'autre acquiesça de la tête avec circonspection.

— « Il avait fait diverses suggestions, entre autres celle de soutenir le Conseil des Dix. Nous sommes maintenant représentés au Conseil, Signor. Point n'est besoin de vous dire quels avantages nous en tirons. Il avait également suggéré que notre maison fasse des recherches sur les voyages de Marco Polo, ce que nous avons négligé de faire... malheureusement. Mais sa recommandation la plus étrange fut de faire des placements dans les villes de la Hanse, qui formèrent par la suite la Ligue hanséatique. »

— « Et alors, n'était-ce pas une suggestion raisonnable? »

— « Profitable, Signor, mais guère raisonnable. Votre ancêtre a fait son apparition en 1300, mais la Ligue hanséatique n'a été formée qu'en 1358. »

Le petit homme, dont l'étrange accoutrement ne différait guère de celui que la tradition prêtait au premier Mister Smith, fit une grimace et dit :

— « Je regrette, Signor, de ne pas être en mesure de vous donner des explications. Et maintenant, mon temps est limité et, étant donné l'importance présente de mon placement, je vais vous demander de rédiger un contrat plus formel que celui qui a été passé avec les fondateurs de votre maison et qui était purement verbal. »

Riccardo Letta actionna une sonnette sur son bureau et l'heure qui suivit fut passée avec des commis et des secrétaires. Quand elle fut écoulée, Mister Smith, une liasse de documents en main, dit :

— « Et maintenant, puis-je vous faire quelques suggestions? »

Riccardo Letta se pencha en avant, le regardant attentivement à travers la fente de ses paupières plissées.

— « Mais bien entendu. »

— « Votre maison va continuer de prospérer et vous devrez penser à étendre vos affaires à d'autres nations. Continuez de soutenir les villes hanséatiques. Dans un avenir relativement proche, un homme remarquable nommé Jacques Cœur deviendra un personnage de premier plan en France. Introduisez-le dans la maison comme représentant français. Toutefois, tout appui devra lui être retiré en l'année 1450. »

Mister Smith se leva, se préparant à prendre congé.

— « Un conseil, Signor Letta. A mesure qu'une fortune s'accroît, les chacals s'assemblent. Je suggère que celle-ci soit tenue secrète et disséminée. De cette façon, des échecs pourront être subis par les actions de tel ou tel prince, par l'effet de telle ou telle révolution, mais la fortune subsistera. »

Riccardo Letta n'était pas croyant à l'excès, mais quand l'autre fut parti, il se signa comme l'avait fait son prédécesseur.

*
* *

Ils étaient vingt à attendre en l'année 1500. Ils siégeaient autour d'une superbe table de conférence, en qualité de représentants d'une

demi-douzaine de nations, tous hommes à l'air arrogant, parfois au visage cruel. Waldemar Gotland présidait.

— « Votre Excellence, » dit-il en un anglais passable, « pouvons-nous considérer que votre langue maternelle est celle dans laquelle je vous parle en ce moment? »

Mister Smith fut surpris de les voir si nombreux, mais il répondit : « Oui. »

— « Et que vous désirez que l'on vous appelle Mr. Smith à la mode anglaise? »

Smith fit un signe d'assentiment.

— « Cela me convient. »

— « Alors, monsieur, veuillez avoir l'amabilité de nous confier vos documents. Nous avons nommé un comité, présidé par Emil de Hanse, pour en examiner l'authenticité. »

Smith remit sa liasse de papiers.

— « J'avais exprimé le désir, » dit-il d'un ton de reproche, « que ce placement fût tenu secret. »

— « Et il l'a été dans la mesure du possible, Excellence. Son montant est maintenant colossal. Bien que le nom de Letta-Goldini ait été conservé, aucun membre de l'une ou l'autre famille n'est maintenant vivant. Au cours du siècle dernier, Excellence, de nombreuses tentatives ont été faites pour saisir votre fortune. »

— « Rien de surprenant à cela, » dit Mr. Smith, intéressé. « Et qu'est-ce qui les a fait échouer? »

— « Principalement le nombre de ceux qui participaient à la gestion de votre fortune, Excellence. En tant que représentant de la Scandinavie, il n'est guère de mon intérêt de voir un Vénitien ou un Allemand corrompre le Contrat. »

Antonio Ruzzini coupa d'une voix mordante :

— « Ni de notre intérêt de voir Waldemar Gotland essayer. Il y a eu plus d'une effusion de sang au cours du siècle écoulé, Excellence. »

Les documents furent acceptés comme authentiques.

Gotland s'éclaircit la gorge.

— « Nous avons atteint le point, Excellence, où la fortune tout entière vous appartient et où nous sommes uniquement des employés, » dit-il. « Comme nous l'avons dit, des tentatives ont été faites pour saisir votre fortune. Nous suggérons, si votre désir est que nous continuions de la faire prospérer... »

Mr. Smith fit un signe affirmatif.

« ... nous suggérons l'adoption d'un contrat plus rigoureux, que nous avons pris la liberté de rédiger. »

— « Parfait, je l'examinerai. Mais d'abord laissez-moi vous donner mes instructions. »

Chacun prit une profonde inspiration et se cala dans son fauteuil.

— « Avec la prise de Constantinople par les Turcs, » dit Mr. Smith, « la puissance de Venise va s'effondrer. La maison devra avoir son siège ailleurs. »

Il y eut une exclamation étouffée.

Mr. Smith poursuivit :

— « La fortune est maintenant suffisamment grande pour que nous puissions nous permettre de faire des plans à longue échéance. Nous devons tourner nos yeux vers l'Ouest. Envoyez un représentant en Espagne. Bientôt les découvertes à l'Ouest ouvriront des possibilités d'investissements de ce côté. Soutenez des hommes du nom d'Hernando Cortez et de Francisco Pizzaro. Vers le milieu du siècle, transférez vos placements d'Espagne en Angleterre, en vous intéressant particulièrement au commerce et à l'industrie. Il y aura d'importantes concessions de terrains dans le Nouveau Monde ; faites votre possible pour que des représentants de la maison en obtiennent quelques-unes. La mort d'Henry VIII mettra la confusion en Angleterre ; soutenez sa fille Elizabeth.

» Vous constaterez, à mesure que l'industrie va s'étendre aux pays septentrionaux, qu'il n'est pas facile à un manufacturier de travailler efficacement quand il y a surabondance de jours fériés et de festivités. Soutenez les chefs religieux qui exigent une manière de vivre plus... euh... puritaine. »

Il termina par une dernière recommandation :

« Ce groupe est trop important. Je serais d'avis qu'une seule personne de chaque nation soit admise à partager le secret du contrat. »

*
* *

— « Messieurs, » dit Mr. Smith en 1600, « tournez-vous davantage vers l'industrie et le commerce en Europe, vers l'agriculture, les mines et la constitution de vastes zones de propriétés foncières dans le Nouveau Monde. Des fortunes immenses seront faites ce siècle-ci en Orient ; faites en sorte que nos diverses maisons soient les premières à en profiter. »

*
* *

Ils attendaient autour de la table de conférence à Londres. La pendule, qu'ils ne cessaient de consulter nerveusement, leur disait qu'ils avaient encore un grand quart d'heure avant l'arrivée de Mr. Smith.

Sir Robert prit une pincée de tabac à priser avec un air de nonchalance qui ne lui était pas naturel.

— « Messieurs, » dit-il avec lenteur, « franchement, j'ai du mal à croire à cette légende. Voyons, tout compte fait, à quoi se ramène-t-elle? »

— « C'est une belle histoire, messieurs, » dit Pierre Deflage avec conviction. « En l'an 1300, un étranger qui ne payait guère de mine fit son apparition dans une maison de banque vénitienne à laquelle il confia en placement dix pièces d'or à intérêts composés pendant cent ans. Il fit certaines suggestions auprès desquelles pâlissent les prophéties de Nostradamus. Depuis lors, ses descendants sont apparus chaque siècle, le même jour et à la même heure, et ont réinvesti la somme, sans

jamais percevoir un sou pour leur compte, mais en faisant toujours de nouvelles suggestions. Maintenant, messieurs, nous en sommes au point où cette fortune est de loin la plus importante du monde. Moi, par exemple, je suis considéré comme l'homme le plus riche de France. » Il eut un haussement d'épaules éloquent. « Alors que nous savons tous que je ne suis qu'un employé au service du Contrat. »

— « A mon avis, » dit Sir Robert, « cette histoire ne tient pas debout. Cent ans se sont écoulés depuis que notre *Mr. Smith* se serait, paraît-il, présenté. Pendant cette période, des hommes ambitieux et des hommes sans scrupules ont été responsables de l'application du Contrat. Ils ont élaboré ce conte invraisemblable pour servir à leurs propres fins. Messieurs, il n'existe pas de Mr. Smith et il n'en a jamais existé. La question devient donc : devons-nous continuer cette farce ou devons-nous prendre des mesures pour partager la fortune et nous en aller chacun de notre côté? »

A la porte, une petite voix s'éleva :

— « Si vous croyez cela possible, monsieur, nous devrons travailler encore davantage à renforcer le contrat. Puis-je me présenter? Vous pouvez m'appeler Mr. Smith. »

*
* *

En 1800, il dit :

— « Pendant douze ans, vous allez appuyer l'aventurier Bonaparte. En 1812, abandonnez-le. Vous devez faire de gros placements dans la nouvelle nation, les Etats-Unis. Envoyez immédiatement un représentant à New York. Nous entrons dans un siècle de révolutions et de bouleversements. Retirez votre soutien à la monarchie... »

Autour de la table, chacun retint son souffle.

« ... et faites-en bénéficier les classes commerciales en plein essor. Soutenez un certain Robert Clive en Inde. Retirez tout appui à l'Espagne en Amérique latine. Dans la guerre civile qui éclatera en Amérique, soutenez le Nord.

» Ce siècle, messieurs, sera dans une grande mesure celui de l'Angleterre. Souvenez-vous-en. » Il détourna la tête un instant et son regard se perdit au loin dans le vague. « Le siècle suivant sera différent, mais c'est une autre histoire et moi-même je ne sais pas ce qu'il cache au-delà de sa première moitié. »

Quand il fut parti. Amschel Mayer, le représentant de Vienne, murmura :

— « Mes chers collègues, vous êtes-vous aperçus que finalement une des reliques du Contrat pouvait s'expliquer logiquement? »

Lord Windermere le regarda de travers sans faire grand effort pour dissimuler son antisémitisme.

— « Qu'entendez-vous par là, monsieur? »

Le banquier international ouvrit la lourde boîte qui contenait les documents transmis de génération en génération depuis l'époque de Goldini. Il en tira une pièce en or d'un format moyen.

— « Une des pièces originales ayant fait l'objet du Contrat a été gardée au cours des siècles, Votre Seigneurie. »

Windermere la prit et lut :

— « Etats-Unis d'Amérique. Mais voyons, mon cher, c'est ridicule. Quelqu'un s'est livré à une mystification. Cette pièce ne pouvait pas exister du temps de Goldini ; les colonies ont proclamé leur indépendance voilà moins de vingt-cinq ans. »

— « Et le nombre dans le bas? » murmura Amschel Mayer. « Je me demande si quelqu'un a jamais supposé que ce pouvait être une date. »

Windermere examina de nouveau la pièce.

— « Une date? Ne soyez pas sot ! On ne date pas une pièce de monnaie plus d'un siècle en avance. »

Mayer passa distraitement sa main sur ses joues imberbes.

— « Plus de six siècles en avance, Votre Seigneurie. »

*
* *

A l'heure des cigares et du cognac, ils abordèrent la question en détail. Le jeune Warren Piedmont dit :

— « Vous avez, messieurs, l'avantage sur moi. Voilà deux ans encore, je n'avais que vaguement connaissance du Contrat, malgré la place importante que j'occupe dans la branche américaine de la hiérarchie. Et contrairement à vous, je n'étais malheureusement pas présent en 1900 quand Mr. Smith est apparu. »

— « Vous n'avez pas perdu grand-chose, » grogna Von Borman. « Notre Mr. Smith, qui nous tient liés si fermement avec le Contrat que tout ce que nous possédons, jusqu'à ce cigare que j'ai là, lui appartient... notre Mr. Smith est un être insignifiant, j'irais jusqu'à dire presque un pouilleux. »

— « Ainsi il existe vraiment une telle personne? » dit Piedmont.

Albert Marat, le représentant français, renâcla d'une manière expressive.

— « Ce qui est assez surprenant, messieurs, c'est que sa description, jusqu'à celle de ses vêtements, correspond exactement à ce qui a été transmis à travers les siècles depuis l'époque de Goldini jusqu'à la nôtre. » Il ricana. « Nous avons un avantage cette fois-ci. »

Piedmont se renfrogna.

— « Un avantage? »

— « A l'insu de Mr. Smith, nous l'avons photographié quand il est apparu en 1900. Il sera intéressant de faire la comparaison quand il reviendra. »

Warren Piedmont continuait de plisser son front sans comprendre et Hideka Mitsuki expliqua :

— « Vous n'avez pas lu les romans de l'écrivain britannique, le si talentueux Mr. H. G. Wells? »

— « Jamais entendu parler. »

Smith-Winston, de la filiale britannique, dit :

— « Pour résumer la chose, Piedmont, nous avons envisagé la possibilité que notre Mr. Smith soit un voyageur dans le temps. »

— « Un voyageur dans le temps ! Que diable voulez-vous dire? »

— « Nous sommes en 1910. Au cours du siècle dernier, la science a progressé au-delà des conceptions les plus hardies des savants de 1810. Quels progrès fera-t-elle encore au cours des cinquante prochaines années, nous n'en avons nulle idée. Que ces progrès puissent comprendre même les voyages dans le temps, voilà qui nous stupéfie, mais qui n'a rien d'impossible. »

— « Mais pourquoi d'ici cinquante ans? Il s'écoulera un siècle entier avant que... »

— « Non. Cette fois, Mr. Smith nous a informés qu'il n'attendra pas l'an 2000 pour venir faire sa visite. Il l'a fixée au 16 juillet 1960. A ce moment-là, mes amis, j'ai de bonnes raisons de croire que nous apprendrons ce que notre Mr. Smith a l'intention de faire de la fortune la plus fabuleuse que le monde ait connue. »

Von Borman jeta un regard autour de lui et dit d'un ton grognon :

— « Vous est-il venu à l'idée que nous huit, ici présents, sommes les seules personnes au monde à connaître l'existence du Contrat? » Il pointa un doigt sur sa poitrine. « En Allemagne, le Kaiser lui-même ignore que je possède — pour le compte du Contrat, évidemment — ou que je contrôle directement les deux tiers de la richesse nationale. »

— « Et vous est-il venu à l'idée, » dit Marat, « que notre Mr. Smith n'a qu'à réclamer sa fortune et que nous sommes sans le sou? »

Smith-Weston eut un ricanement amer.

— « Si vous pensez à essayer de faire quelque chose pour prévenir une telle catastrophe, vous perdrez votre temps. Pendant un demi-millénaire les meilleurs cerveaux juridiques du monde se sont attachés à renforcer le Contrat. Des guerres ont été faites pour essayer d'y changer quelque chose. Jamais ouvertement, bien sûr. Ceux qui sont morts donnaient leur vie pour la religion, l'avenir ou l'honneur de la patrie... du moins ils le croyaient. Mais jamais la tentative n'a réussi. Le Contrat continue. »

— « Pour en revenir à cette promesse de réapparition en 1960, » dit Piedmont, « pourquoi pensez-vous que Smith révélera ses desseins, si cette croyance fantastique que vous avez est exacte, c'est-à-dire s'il est un voyageur dans le temps? »

— « Tout cela cadre parfaitement, mon vieux, » lui dit Smith-Winston. « Depuis l'époque de Goldini, il s'est présenté dans des vêtements peu différents de ceux que nous portons aujourd'hui. Il parle anglais — avec un accent américain. Les pièces qu'il a données à Goldini à l'origine étaient des pièces américaines de vingt dollars frappées au cours du présent siècle. Nous pouvons admettre qu'elles sont contemporaines de ce Mr. Smith. Résumons-nous. Pour une raison ou une autre, notre Mr. Smith désirait édifier une énorme fortune. Il y est parvenu et j'ai la conviction que, en 1960, ses intentions nous seront révélées. »

Il poussa un soupir et reprit son cigare.

« Je crains bien de n'être pas là pour le voir. Cinquante ans, c'est long. »

Ils abandonnèrent finalement le sujet et en abordèrent un autre qui leur tenait presque autant à cœur.

— « J'affirme que pour que le Contrat soit servi comme il se doit, » grogna Von Borman, « l'Allemagne doit avoir une plus grande place au soleil. J'envisage de construire un chemin de fer de Berlin à Bagdad et de conquérir les trésors de l'Orient. »

Marat et Smith-Winston reçurent cette déclaration avec froideur.

— « Je vous assure, monsieur, » dit Marat, « que nous devrons résister à de tels plans de votre part. La meilleure façon de servir le Contrat est de maintenir le statu quo ; il n'y a pas place pour une expansion germanique. Si vous persistez dans votre idée, cela conduira à la guerre, et vous vous rappelez ce que Mr. Smith a prophétisé. En cas de guerre, nous devrons retirer notre appui à l'Allemagne et, pour une raison non précisée, à la Russie, et soutenir les alliés. Nous vous mettons en garde, Borman. »

— « Cette fois, Mr. Smith fait erreur, » rétorqua Borman. « Selon ses conseils, des sommes doivent être investies avant tout dans les exploitations pétrolières, et comment l'Allemagne se procurerait-elle du pétrole sans accès à l'Orient? Mes plans réussiront et la cause du Contrat en sera favorisée. »

Le calme Hideka Mitsuki murmura :

— « Je me demande si, au moment où Mr. Smith a investi ses pièces d'or pour la première fois, il s'est rendu compte que le jour viendrait où les différentes ramifications de sa fortune seraient le prétexte au déchaînement de conflits internationaux au nom du Contrat? »

***

Ils n'étaient que six, assemblés autour de la table ronde dans l'appartement de l'Empire State Building lorsqu'il entra. Aucun d'eux n'avait été présent à sa dernière apparition et seul le vieux Warren Piedmont avait connu des personnes ayant vu de leurs yeux Mr. Smith.

L'octogénaire tenait maintenant une vieille photographie et la comparait au visiteur.

— « Oui, » murmura-t-il. « Ils avaient raison. »

Mr. Smith leur tendit une enveloppe bourrée de documents.

— « Ne voudriez-vous pas vérifier ceci? »

Le regard de Piedmont fit le tour de la table. Il y avait, assis là, John Smith-Winston fils, pour l'Angleterre ; Rami Mardu, pour l'Inde ; Warner Voss-Richer, pour l'Allemagne Occidentale ; Mito Fisuki, pour le Japon, et Juan Santos, représentant l'Italie, la France et l'Espagne.

— « Nous avons là une photo prise de vous en 1900, monsieur. Il est inutile de procéder à des vérifications complémentaires. Je dois ajouter toutefois que, au cours des dix dernières années, nous avons demandé à

un certain nombre de savants célèbres d'étudier la question de la possibilité des voyages dans le temps. »

— « C'est ce que j'ai appris. Ainsi vous avez dépensé mon argent pour faire une enquête sur ma personne, » dit Smith.

Sans prendre un ton d'excuse, Piedmont répliqua :

— « Nous avons fidèlement sauvegardé le Contrat, certains d'entre nous pendant leur vie entière. Je ne nie pas que la rémunération en soit la plus élevée du monde, cependant, ce n'est qu'un *travail.* Ce travail consiste en partie à sauvegarder le Contrat et vos intérêts contre les entreprises de ceux qui voudraient s'approprier frauduleusement la fortune amassée. Nous dépensons des millions chaque année pour mener des enquêtes. »

— « Vous avez évidemment raison. Mais vos recherches sur les possibilités des voyages dans le temps... ? »

— « Invariablement la réponse a été que c'était une utopie. Seul un des physiciens consultés nous a laissé entrevoir une vague possibilité. »

— « Ah ! et qui était-ce ? »

— « Un certain Professeur Alan Shirey, qui fait des recherches à l'une des universités de Californie. Nous avons pris soin, naturellement, de ne pas l'engager directement. Quand il a été consulté pour la première fois, il a admis qu'il n'avait jamais envisagé le problème, mais il se montra tout à fait intrigué. Cependant il a finalement exprimé l'avis que la seule solution possible exigerait une consommation d'énergie si grande qu'il n'en existait pas au monde une telle quantité. »

— « Je vois, » fit Mr. Smith avec une grimace. « Et une fois écoulée la période pendant laquelle vous avez engagé ses services, le professeur a-t-il cessé ses recherches sur les voyages dans le temps ? »

Piedmont fit un geste vague.

— « Comment le saurais-je ? »

John Smith-Winston coupa d'un ton abrupt :

— « Monsieur, nous avons dressé l'inventaire complet de vos biens. Dire que votre fortune est vaste, c'est faire preuve d'une prudence dans l'affirmation devant laquelle même un Anglais reculerait. Nous désirerions avoir des instructions sur la façon dont vous désirez nous voir continuer à la gérer. »

Mr. Smith le regarda fixement.

— « Je veux que des mesures soient prises immédiatement pour la liquider. »

— La liquider ! » s'écrièrent six voix.

— « Je veux des espèces, messieurs, » dit Smith d'un ton ferme. « Aussi rapidement qu'il est possible, je veux que mes biens soient convertis en espèces. »

— « Mr. Smith, il n'y a pas assez de monnaie dans le monde pour acheter vos biens, » dit avec rudesse Warner Voss-Richer.

— « Cela est inutile. Je dépenserai mon argent aussi rapidement que vous pourrez convertir mes possessions en or ou en créances équivalentes. L'argent sera remis en circulation et ne cessera pas de rouler. »

Piedmont était frappé de stupeur.

— « Mais *pourquoi ?* » Il leva les mains en un geste d'appréhension. « Ne comprenez-vous pas les répercussions d'une telle mesure? Mr. Smith, vous devez nous expliquer. Le but de tout ceci... »

— « Le but devrait être évident, » dit Mr. Smith. « Et le pseudonyme de Mr. Smith n'est plus nécessaire. Vous pouvez m'appeler Shirey... Professeur Alan Shirey. Vous voyez, messieurs, la question que vous m'avez posée, à savoir si les voyages dans le temps étaient ou non possibles, a fini par accaparer toutes mes pensées. J'ai finalement résolu, je crois, tous les problèmes qu'elle implique. Je n'ai besoin désormais que d'une quantité d'énergie absolument fantastique pour faire fonctionner mon appareil. Avec une telle quantité d'énergie, quelque peu supérieure à tout ce qui est actuellement produit sur la surface entière du globe, je crois que je pourrai voyager dans le temps. »

— « Mais, mais *pourquoi ?* Tout ceci, tout ceci... des monopoles, des gouvernements, des guerres... » La voix de vieillard de Warren Piedmont hésita et se brisa.

Mr. Smith — ou plutôt le Professeur Alan Shirey — le regarda d'un air étrange.

— « Eh bien, tout simplement pour que je puisse revenir à l'époque de la splendeur de Venise, où je pourrai prendre les mesures préliminaires nécessaires pour me procurer les fonds suffisants pour acquérir une telle quantité fantastique d'énergie. »

— « Et six siècles d'histoire de l'humanité, » dit Rami Mardu, le représentant asiatique, d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine, « n'auraient pas eu d'autre portée...? »

Le Professeur Shirey lui jeta un regard impatient.

— « Dois-je comprendre que vous affirmez, monsieur, que d'autres siècles de l'histoire de l'humanité aient eu davantage de portée? »

(*Traduit par Roger Durand.*)



Ma pomme

par PIERRE VERSINS

Après « Le dernier mur » *(n° 29) et* « La bille » *(n° 36), Pierre Versins nous offre un conte imprévu où le fantasque atteint les proportions du canular. C'est là un ton auquel Versins excelle. En voici une preuve.*



MON nom est Georges Tenay. Je suis gros et j'ai trente ans. J'aime les pommes. D'autre part, je possède au 43, rue Juliette-de-Wils, à Champigny-sur-Marne, une villa sans prétention mais confortable dont le jardin, petit, s'orne d'un pommier maigre. Petites causes, grands effets, l'arbuste maigrichon a pour un temps changé la face de la Terre.

Le 14 juillet, j'ai arrosé le pied de l'arbre, comme je le fais avec constance afin d'avoir des fruits superbes que je mange avec délice. Des, c'est beaucoup dire car mon arbrisseau me donne une pomme annuelle, une belle mais unique pomme que je couve avec ferveur avant de la cueillir et la manger, un dimanche, au dessert, après un bon repas spécialement conçu pour préparer l'ingestion de ma pomme. J'ai soin au préalable, chaque année, de rafraîchir précieusement l'anneau immaculé de peinture choisie qui entoure le pied, peu au-dessus du sol, de mon arbre sacré, afin que les fourmis et autres ravageurs n'attaquent pas le fruit que je convoite et dont j'assiste l'éclosion, la croissance et la maturité de précautions jalouses. Bref, des envieux me croiront sans doute un peu maniaque, mais je n'en ai cure.

Fut-ce une impureté, déposée par malveillance au fond de l'arrosoir que je réserve aux traitements divers dont j'environne mon pommier? Ou dois-je accuser le chimiste, qui composa le fluide blanc dont j'enduis sur cinq bons centimètres le juvénile tronc de l'arbre favori, d'avoir introduit par négligence un ingrédient étrange et étranger dans ma peinture coutumière? Toujours est-il que reposant mon arrosoir et m'essuyant le front d'une main amicale, je sursautai, baissai les yeux, les relevai et m'ébaubis. Ma pomme, qui la veille encore offrait à mes regards une taille de pomme telle qu'elle se doit être à mi-juillet, c'est-à-dire 157 millimètres de circonférence à l'équateur sur 14 centimètres au méridien, avait prospéré, en un jour et une nuit, de telle sorte qu'elle me montrait l'aspect d'une Canada mûre et prête à consommer. Mais je ne m'y laissai pas prendre. J'exige de mes fruits d'abord qu'ils soient corrects. J'étais certes étonné, encore que d'un arbre aussi soigné que l'est le mien la reconnaissance active ne fût pas exclue. Je décidai d'attendre, toutefois,

 Copyright, 1957, by Fiction and Pierre Versins.

avant que de croquer ma pomme, qu'elle me paraisse mûre d'une autre façon que par son seul volume.

La journée passa comme en un rêve. Astreint depuis mon plus jeune âge à une discipline stricte que j'avais prise à mon compte en échappant aux lois de mon univers enfantin, je réussis sans trop de peine à ne pas me diriger vers mon pommier plus de trois fois par heure, chacune de mes visites aggravant pourtant le cas de ma pomme excentrique. Elle enflait sans à-coup, comme sans se presser, avec prudence encore semblait-il, et mon visage reflétait de plus en plus un étonnement coi, la vision du phénomène révoltant mon goût du raisonnable. Car elle avait, lorsque à dix heures il ne fit plus assez clair pour distinguer sa masse, atteint l'ampleur inhabituelle d'un chou-fleur de forte taille. L'arbre pliait, ne rompait point, mais il souffrait visiblement de l'excroissance cancéreuse qui usait ses forces. Je dus pourtant aller dormir, mon sommeil agité de cauchemars désagréables, comme on pense. A l'aurore, ayant fermé l'œil plus de trente fois, je me levai, plongeai ma face dans l'eau fraîche et sortis, décidé à couper court à tout cet extraordinaire en dévorant ma pomme sans cérémonie, comme un vulgaire fruit qui me faisait damner.

Lorsque j'ouvris la porte qui donnait sur le jardin, par un escalier de pierre à rampe métallique, je ne m'abandonnai pas comme les autres jours aux prestigieuses féeries de l'aube, non, je tressaillis, me retins un instant à la rampe et m'assis sur une marche sans aller plus loin, laissant libre cours à mon émoi. Ma pomme, nul besoin n'était de m'approcher pour constater mon infortune, inclinant par son poids l'arbre qui lui avait donné le jour, reposait sur le sol que sa masse affaissait, comme une citrouille exemplaire. Il était clair que je ne m'en repaîtrais pas, comme je l'avais décidé. Je le tentai, pourtant, un peu plus tard, remis de ma surprise, mais elle était déjà trop grosse pour deux maisonnées de dix enfants, et moi, je suis célibataire sans progéniture. Quand le soleil se leva, pas tellement plus tard, j'aurais juré qu'un régiment pourrait tenir une journée en s'alimentant exclusivement de ma pomme. Elle éclipsait par son immensité la maison même et je vis un peu plus tard encore mes voisins goguenards s'accouder aux clôtures qui nous séparaient et m'accabler cruellement de leurs lazzis. Mortifié plus qu'on ne saurait dire, je m'élançai, une hache à la main, hache de bûcheron. Autant j'avais couvé ma pomme et mon pommier quand ils étaient normaux dans un monde normal, autant à cet instant j'étais empli d'une ardeur sainte pour détruire de mes mains l'ouvrage de Satan. Car Dieu n'eût pas permis de me donner ainsi en proie aux quolibets cinglants. Je frappai comme un forcené, taillant la chair juteuse de ma pomme énorme, me frayant dans les entrailles de sa vastitude un passage saignant et réparant mes forces à sa source vive quand je défaillais. Elle croissait plus vite, hélas! que je ne la freinais et je ne pus la contenir.

C'est alors que se manifesta à mes yeux misanthropes le plus bel exemple de la solidarité humaine. Quand ils me virent ressortir, le front courbé sous la malédiction et les yeux pleins de larmes; de la caverne que

j'avais forée au milieu de ma pomme, il y eut d'abord un rire qui cessa presque aussitôt, et les voisins enfin s'émurent. A temps, car le fruit débordait déjà de part et d'autre du jardin, ployant les grillages de séparation de nos propriétés. Prospérant comme une aveugle, la pomme ne nous montrait plus sa forme bien connue, mais épousait exactement tous les plis du terrain, écrasant et abattant l'abricotier, les cerisiers et les salades, la bordure d'iris et le buisson qui formaient la limite entre la villa et le jardin. Le tilleul sous lequel j'aimais à prendre mes repas lorsque le temps était au beau craqua sous ses coups de boutoir et s'effondra, brisant deux vitres à une fenêtre. Comment pus-je, à coups de hache, avec l'aide des voisins, préserver ma maison de l'envahissement? je ne sais. Nous y parvînmes cependant. La pomme, cisaillée, tranchée, hachée, meurtrie de mille coups, enroba ma maison d'une voûte ogivale qu'elle referma du côté de la rue, me séparant avec six hommes et deux femmes du reste du monde. J'avais à peine, dans l'horreur du sauvetage, entendu la sirène qui présage les pompiers. Ils étaient là, pourtant, à l'œuvre comme moi, comme le quartier entier, luttant pied à pied contre l'emprise du monstre végétal que j'hésitais à appeler ma pomme. Il fallait opposer en hâte à son avance un front serré de haches et de pics devant chaque maison qu'elle attaquait. Elle se reformait un peu plus loin, isolant chaque maison dans une niche humide. Là où les immeubles se touchaient, les pompiers sur le toit empêchaient de la même manière la voûte de descendre avant la fin de l'agglomération. Depuis midi, nul d'entre nous n'avait vu le soleil. Il était quelque part en dehors de la pomme, et nous étions dedans. En hâte, la police et l'armée opéraient des trouées selon l'enfilade des rues, détachant des lambeaux de pomme des façades, rassurant les habitants de Champigny. Et Elle, comme si elle eût dédaigné de nous tuer, ne reconstituait jamais sa chair là où on l'entamait. Ce qui permit, non sans efforts, de préserver les voies de communication, au lance-flammes, et tous les bâtiments, sauf rares exceptions qui s'effondrèrent. Mais quant à tenter une contre-offensive, il n'y fallait pas songer, elle croissait trop vite.

Abruti par la fatigue, anéanti de désespoir et rongé de remords, je revins vers le soir dans ma maison par la suite de tunnels qui étaient maintenant les rues de Champigny, et m'endormis comme une brute sur le seuil, sans pouvoir faire un pas de plus, la tête vide. A deux mètres de moi, palpitant d'une vie que je jugeai haineuse en mon délire, s'élevait le mur de chair juteuse à laquelle néanmoins j'osai prendre des forces lorsqu'un peu plus tard je m'éveillai, courbatu et fataliste.

Je tournai vers minuit le bouton de mon poste et j'entendis avec effarement les dernières nouvelles, bien que je m'attendisse à quelque chose d'approchant. Sur Champigny, rien de nouveau, mais toutes les localités environnantes, Joinville-le-Pont et Saint-Maur-des-Fossés, Chennevières-sur-Marne et Villiers, Nogent, Noisy-le-Grand, Maisons-Alfort faisaient partie depuis plus de deux heures du terrifiant domaine de la pomme. Déjà je n'osais plus dire : *ma* pomme. Etait-ce par prudence? Par peur d'être accusé? J'étais, en droit, l'auteur des catastrophes, comme un qui

laisserait son chien méchant mordre la foule. Mais n'avais-je pas aussi montré comment, sinon vaincre la pomme, du moins préserver les maisons de son emprise enténébrée? C'est ainsi que je me consolais, sans pouvoir en conscience ôter de ma poitrine l'écrasant fardeau de ma responsabilité. Pourtant, comment aurais-je pu une seconde présager?... Et puis, était-ce si fâcheux? J'ai là des lettres d'inconnus qui m'ont félicité, et chaudement. Que déduire, quand la destinée fait de vous à la fois un bienfaiteur et un fauteur de troubles?

Car il faut le reconnaître!... mais non, n'anticipons pas, malgré qu'il y paraisse...

Je frémissais à la pensée, à la vision funeste de Paris dévoré par la pomme. Cependant, par des mesures adéquates, calquées sur celles qui avaient sauvé notre banlieue de l'engloutissement, le gouvernement alerté réussit à soutenir, par des échafaudages gigantesques, la voûte formidable qui, d'heure en heure, grignotait le ciel pâle de l'Ile-de-France. Vue de l'orée du bois de Vincennes, la capitale ressemblait au hall immense d'une gare à l'échelle du globe. Loin vers le nord-ouest, l'azur était visible mais disparaissait de plus en plus. Le 16 au soir, la pomme surplombait Paris jusqu'à la gare Montparnasse et la gare de l'Est, camouflant mieux qu'en temps de guerre Notre-Dame, le Palais du Luxembourg, les Tuileries, l'Observatoire. De la Tour Eiffel, où je me rendis un peu après quatre heures, on distinguait très nettement le dôme luisant de santé de ma pomme effroyable, au-dessus des Invalides, qui montait haut dans le ciel, retombant mollement vers Compiègne d'une part et vers Fontainebleau. Elle croissait toujours en force et en beauté, mûre à point maintenant. Il fallut songer à creuser dans la masse, verticalement, des bouches d'aération, sous peine de devoir rationner l'air au peuple de Paris. Ce fut l'œuvre de plusieurs hélicoptères qui, tels des excavatrices, rongeaient la chair juteuse de leurs pales, de la voûte obscure au ciel libre, et puis recommençaient plus loin, forant leurs puits parmi la pomme, cependant qu'en dessous les enfants tendaient le cou, la bouche ouverte, avalant le jus de fruit qui s'écoulait de ces mixeurs d'un nouveau genre. Le 17, à 14 heures, Paris était à l'intérieur d'une pomme splendide, posée au centre de la France comme un don de Dieu, et du monde entier on accourait pour admirer le phénomène. Je fus l'objet de plusieurs interviews, odieuses et cordiales à la fois.

Elle crût encore. A la fin de juillet, elle cachait dans son sein généreux la Seine-et-Oise, débordant un peu de tous côtés. Et parvenue à ce résultat déjà coquet, elle arrêta sa prolifération.

La France en eut bien pour dix ans à digérer ce fruit splendide. Car elle eut le bon goût de n'en point exporter, la livrant au contraire à la consommation gratuite. Et j'étais pour certains un véritable objet d'opprobe tandis que d'autres, la plupart en vérité, me vouaient comme un culte. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, une qualité de pommes particulièrement savoureuses porte mon nom et mon prénom, malgré ma modestie native.

Il y eut des fêtes remarquables pour commémorer la libération de Paris, sa réapparition au grand soleil, et je dus me montrer en public maintes fois, mais bien des gens qui durent travailler à nouveau pour manger m'écrivent régulièrement des messages pressants, me demandant sans autre de recommencer.



Vous pouvez vous abonner à "Fiction" en Suisse et en Belgique

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs suisses

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.	10	13,40	13	16,40
1 an..	19,50	26,25	25,50	32,25

NUMÉROS ANTÉRIEURS : F 1,60 du n° 1 à 40
F 1,85 à partir n° 41

pour envoi recommandé ajouter Fr. 0,50 par paquet de 1 à 5 exemplaires.

RELIURES : réduction 10 % aux abonnés.

1 reliure : 5,10; 2 reliures : 5 l'unité; 3 reliures : 4,90 l'unité.
Tous frais compris.

Pour le type de reliure à commander, prière de vous rapporter au bulletin d'abonnement pour la France.

Souscriptions à adresser à
M. VUILLEUMIER
6, rue Micheli-du-Crest, GENÈVE
C. C. P. GENÈVE 1.61.12

TARIF DES ABONNEMENTS
payables en francs belges

POUR LA BELGIQUE :

	Poste ordinaire		Poste avion	
	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS	SIMPLE FRANCS	RECOMMANDÉ FRANCS
6 mois.	115	153	145	183
1 an..	223	300	283	360

Souscriptions à adresser :

AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
57, avenue des Citrinelles,
Auderghem - BRUXELLES
C. C. P. Bruxelles 612-51

Amour et cybernétique

(*Careless love*)

par ALBERT COMPTON FRIBORG

L'auteur de cette nouvelle a été, selon ses dires : « étudiant à la Sorbonne, chanteur dans un orchestre de jazz français, éleveur de visons, auteur d'une thèse sur Rabelais et employé dans une fabrique de caoutchouc ». La nouvelle que vous allez lire est sa première histoire. Il s'y révèle comme un écrivain extrêmement doué. C'est, dans un style sobre, caustique et original, un récit où il est question de cybernétique, de bureaucratie, de « laits battus », de guerre atomique, de crachoirs... et d'amour avec un grand A. Prenez-y autant de plaisir que nous-mêmes, c'est la grâce que nous vous souhaitons !



I

En *dépit de Roméo et Juliette et de tous leurs descendants infernaux* (réfléchissait Odell) *l'hostilité foncière entre l'homme et la femme pourrait se démontrer clairement d'un seul coup d'œil à l'Histoire.* « Au Général Horace H. Bartholomew, vous avez son adresse, Cher Horace : En ce qui concerne votre communication de lundi dernier... »

Autrement (songeait Odell) *pourquoi, chaque fois que nous mijotons une machine particulièrement destructrice, nous sentirions-nous obligés de l'honorer d'un nom féminin? Pensons simplement à tous les flingots à pierre appelés Vieille Betsy. Sans parler de la Grosse Bertha. Et encore moins de la Veuve Noire...* « ... et vous mettrez « votre dévoué ». La suivante est pour J. R. Morgridge, Commissaire à la Sûreté Internationale, Quinzième Plateau, En Ville, Cher John... »

Enoch R. Odell déplaça sa masse assez considérable d'une fesse sur l'autre, tâta du pied le crachoir de cuivre qui lui venait d'une époque de longtemps révolue et qu'il réservait aux visites du Commissaire J. R. Morgridge, et continua à dicter. *Je suis moralement certain* (*songeait-il*) *que le premier arc et la première flèche ont dû s'appeler Womba ou Samba, ou du nom quelconque de la femme de l'inventeur.* « ... je présume que votre bureau dispose de tous renseignements sur ces rumeurs et nous savons tous les deux que Dinah peut fonctionner au mieux sans tenir compte de ces facteurs...» *Je me demande si la Lizzie tient son nom du fait que son parrain en a prévu les possibilités destructrices?*

Copyright, 1954, by Fantasy House, Inc.

« ... signez Nucky et envoyez immédiatement au Quinzième par tube. Ce sera tout, miss Carpenter. » *Pourquoi diable a-t-on attendu* 1960 *pour baptiser la bombe H du nom de Carrie Nation ?*

Et maintenant, il y avait Dinah.

Enoch Odell, directeur principal de la Cybernétique (valet de chambre, coiffeur et procureur de Dinah la Magnifique), soupira, se leva lourdement et prit son chapeau, autre relique, comme lui-même, des temps où les bureaux gouvernementaux étaient exposés au soleil, à la pluie, et aux projectiles téléguidés. « Si John Morgridge téléphone au sujet de cette note, dites-lui que je rentre dans dix minutes. Je sors prendre un lait battu. » Le cinquième aujourd'hui. Le psychanalyste dit que c'est en compensation du manque d'affection. C'est fichtre bien vrai que Dinah n'a aucune affection pour moi.

Dinah. Elle n'avait d'affection pour personne et pas de haine, même pour les hommes de l'autre face du globe dont tous ses mouvements avaient pour but de précipiter la destruction. Dans les registres, elle s'appelait Harvard Mark 54, d'après le nom d'une université que seuls Odell, Morgridge et quelques autres vieux se rappelaient avoir vue, une université qui s'élevait en un coin du continent où plus rien n'avait vécu depuis l'arrivée des premières fusées par-dessus le pôle.

Et c'était une grande fille, Dinah... c'était un gros morceau, à quarante plateaux au-dessous du bureau d'Odell, une masse qui se continuait jusqu'à 90 plateaux plus bas. Il y avait un morceau d'elle partout où on lançait une fusée, où l'on assemblait une bombe, où l'on faisait les plans d'un tank. Et en chaque fusée, bombe et tank, elle faisait croître une partie d'elle-même. Elle avait un œil dans chaque poste d'observation de l'armée et une oreille sur toutes les longueurs d'ondes radio, et, sur 90 plateaux à New Washington, 30 à New Boston, 50 à New Gotham, elle classait avec rigueur des renseignements dans ses classeurs mnémoniques et se mettait au travail sur ces renseignements grâce aux formules que lui avaient indiquées des hommes comme Odell.

Mille fois par jour, Dinah lançait une impulsion qui expédiait cent tonnes de mort radioactive par-dessus le pôle ; et dix mille fois par jour, elle débouclait impartialement ses formules et sa mémoire pour résoudre les difficultés stratégiques que lui présentaient les généraux et les amiraux. Sans amour pour ceux qu'elle s'efforçait de protéger, et sans haine pour ceux qu'elle tentait de détruire.

Odell prit l'ascenseur pour descendre au Cinquième et pénétra en roulant dans le Milk Bar de Sammy. Il en était à la moitié de son troisième lait battu avant même d'avoir pris la décision de n'en boire que deux. *Compensation.* Cela lui prit vingt minutes au lieu de dix, aussi le commissaire Morgridge était-il dans son bureau à son retour.

— « Asseyez-vous, John, c'est moins fatigant. »

— « Ecoutez-le ! Qu'est-ce qui vous trouble ? » Morgridge jeta un coup d'œil absent aux alentours, avisa le crachoir, et décocha un jet de salive. *Erotisme buccal. Demander à mon analyste pourquoi utiliser*

ce tabac dégoûtant. Non-conformisme? Masochisme? Odell alluma une cigarette à la violette.

— « Eh bien, John, » haleta-t-il, « j'ai entendu des rumeurs sur le moral de la population civile, surtout ici à New Washington, particulièrement au Plateau Numéro Un, notamment sur Pennsylvania Avenue et précisément... »

Morgridge cracha. « Et qu'avez-vous entendu au juste? »

— « C'est donc vrai? » Odell haussa les sourcils. « Quelle surprise! »

— « Une bonne blague. Le chef exécutif — qui, en dépit de vos prétentions personnelles du fait de ce labyrinthe de cartes et de fils que vous appelez Dinah, n'en reste pas moins le chef exécutif — arrive saoul comme la Pologne et nu comme un ver pour une réunion du cabinet et vous trouvez que c'est simplement une bonne plaisanterie, toute innocente. Trois bravos pour les trois couleurs. »

— « Euh, si vous le prenez ainsi, » dit Odell avec un regard de dégoût mal dissimulé au crachoir maculé, « ce devait être assez rigolo de voir ce vieux crabe se balader sans culotte. »

— « Je parie que vous rirez aux éclats quand je me baladerai sans chemise sur le dos et sans travail pour m'en gagner une neuve. »

— « Qu'est-ce qui vous inquiète, cette fois? »

— « Rien de plus que notre ami commun, le Général des Armées, H. H. Bartholomew. Ce cher vieil Horace a vécu si longtemps dans l'illusion que les gens convenables ne deviennent pas des névrosés — vous savez bien, ce n'est qu'une conspiration des oisifs et des réformés à tout crin — et il a prêché si longtemps le bobard que la main de fer dans le gant de velours suffirait à régler la question du moral que l'idée qu'un Commandant en chef respectable puisse attraper le virus lui a porté un coup bas, et même très bas. »

— « Et quelle est sa réaction? »

— « Caractéristique. Il dit qu'il appliquera la loi martiale s'il le faut. »

Odell s'arracha méthodiquement une envie. « Hum... Horace lui-même ne pourrait guère rendre la loi martiale plus martiale qu'elle ne l'est déjà. Que mijote-t-il encore? »

— « Qui sait? Peut-être va-t-il charger l'OWI de faire une nouvelle chanson — sauf que personne n'aura plus l'énergie de la chanter — ou distribuer de nouveaux uniformes aux boy-scouts — aucun d'entre eux n'aura d'ailleurs assez de tickets pour les acheter — ou lancer une émission de Bons de la défense — des bons réglables en capsules de limonade. » Morgridge entama une carotte neuve. « Ou peut-être va-t-il s'adresser à Dinah. »

— « Il faudra qu'il me passe sur le corps avant de l'embobiner à moitié dans un problème pour lequel elle manque de références. »

— « Je suis votre ami. Je ne répéterai pas vos paroles. Mais je vous ferai monter le dossier du Président avec un rapport sur les derniers renseignements relatifs au moral, cet après-midi même. »

Non seulement le Commissaire de la Sûreté Intérieure était grand,

mais il dut sortir de côté du bureau d'Odell. Ce dernier appuya sur un bouton.

— « Miss Carpenter, dites à Jimmy de venir vider ce crachoir. Je vais prendre un lait battu. »

II

Je me demande comment les types d'en face appellent leur machine. Olga ? Sophie ? Ninochka ? « Encore un. Du Mocha, cette fois. » *Ou continuent-ils à lui donner le nom de leur Chef ? Une hostilité foncière dirigée non contre la femme, mais contre le parti au pouvoir.* (*Pas de différence essentielle ; ici c'est la femme qui gouverne le pays.*) Odell chercha de la monnaie.

Probablement qu'ils l'appellent Staline Mark N... La pièce vibra légèrement et la lumière faiblit presque imperceptiblement au-dessus du bar. *Au diable Dinah. On penserait qu'avec les annexes qu'elle s'ajoute elle-même sans cesse elle serait capable de les empêcher de passer.* Il posa un dollar et demi sur le comptoir, se laissa tomber du tabouret et prit l'ascenseur qui le mena au niveau des contrôles principaux de Dinah.

Une carte en relief illuminée, dans un coin de la pièce, était teintée de rouge à l'endroit où Dinah se creusait un nouvel alvéole cervical. Quatre techniciens manipulaient des cartes de relevés géologiques et dictaient leurs instructions au centre de construction de Dinah. Odell trouva le directeur du service.

— « Elle vous a encore échappé ? » fit-il en riant.

— « Oui, chef, elle se propage vers ce défaut de terrain au 83e plateau est. Les gars s'efforcent de détourner sa rage constructive vers le 84e nord. »

— « Cela fait... quatre fois cette semaine, hein ? »

— « Cinq. Chef, pourquoi ne pas lui inculquer tous les renseignements géologiques dont nous disposons et la laisser se débrouiller toute seule ? »

— « On a déjà étudié la question, mais le bureau a un peu peur de laisser à cette grande fille trop de bride sur le cou. Ils voient dans leurs cauchemars les machines qui s'affolent et prennent le pouvoir. » *Je ne vois pas ce qu'elle pourrait s'attribuer de plus... Si elle abandonne, sa mémoire constitue notre bibliothèque principale et elle est seule à avoir des réflexes assez rapides pour arrêter ce que nous expédient les gars de l'autre côté du pôle. Et où trouverions-nous des pilotes pour diriger les avions qu'elle pilote elle-même les trois quarts du temps ?* « Bon... écrivez-moi tout cela en triple exemplaire, j'essaierai de le faire passer. Et si les circuits ne sont pas trop encombrés, tâchez de savoir le résumé de ce que pense Dinah sur le moral des civils, d'après les renseignements qu'elle possède. »

Elle a de la veine, Dinah. Pas de problèmes moraux. X plateaux en profondeur, pas de difficultés d'alimentation, pas de difficultés sexuelles, et des milliers de techniciens qui se démènent pour s'assurer

qu'elle ne se sente jamais au-dessous de la tâche, parce qu'elle a plus de travail qu'elle ne peut faire. Et ses propres installations pour augmenter sa capacité de travail. Odell se rappela avec tendresse le jour où il avait oublié de raccrocher après avoir téléphoné des instructions à Dinah, et où il avait demandé à sa secrétaire de lui rappeler le bureau du président. Avant même qu'il ait pu se retourner, Dinah avait expédié un tentacule à vingt plateaux plus haut, s'était branchée sur la ligne principale et lui avait donné la communication. *Brave fille.*

— « Chef, Dinah dit que ce qu'elle a, ce sont les chiffres du personnel militaire recruté pour la police intérieure, la production, et les chiffres des absents pour quelques millions d'années en arrière. Et pour obtenir cette réponse, j'ai dû reformuler entièrement ma question. Pas la moindre référence, apparemment, au concept du « moral ». »

— « Merci, Mike. Si quelqu'un me demande ici... »

— « Je sais, Chef. Vous serez chez Sammy, au Cinquième Plateau. »

— « Hum... comment savez-vous ça? »

III

Enoch Odell aimait bien Morgridge malgré ses dents sales et son goût pour le tabac à chiquer. John Morgridge était compétent. Et même un brave type. Enoch Odell n'aimait pas le Général des Armées, H. H. Bartholomew, pas beaucoup du moins, en dépit du fait que le général avait un beau sourire à la Hollywood et ne mâchonnait que de la chlorophylle. Odell avait jugé que le Général des Armées H. H. Bartholomew n'était qu'un fichu imbécile et un salaud. *Salaud, je pourrais l'encaisser, mais imbécile, rien à faire.*

Enoch Odell était d'autant plus irrité que le général H. H. était venu le trouver chez Sammy au Cinquième, au beau milieu d'un lait battu à la fraise. « Odell, » disait le général, « j'hésite à employer le terme incompétence quand il s'agit d'un homme comme vous. » (*Au chocolat, au moka, au café, passerait encore ; mais à la fraise, non !*) « mais, bien que vous soyez peut-être le génie qui guide la conception et le bon fonctionnement de Harvard Mark 54, » (*Un salaud prétentieux, en plus.*) « nous sommes en guerre, et un homme dans votre position *doit* être disponible à tout instant. »

— « Qu'est-ce qu'il y a encore, cette fois, Horace? » soupira Odell en posant ses grands pieds sur son bureau (posture très inconfortable pour lui et qu'il ne prenait jamais qu'en présence du général Bartholomew) et en soufflant sa fumée à la violette vers l'haleine à la chlorophylle de Bartholomew. « Racontez donc ça à votre vieil Enoch. »

Le général balbutia. « Bon sang, Odell... j'imagine que vous êtes au courant, pour le président. Je pense que vous comprenez les problèmes de moral que cela pose à l'Administration. »

— « Il y a pas mal de temps que je suis au fait du problème du moral, je vous remercie, » répliqua Odell, « sans qu'il soit nécessaire

que la Maison Blanche me l'indique d'une grande flèche rouge. Et alors? »

— « Eh bien..., évidemment, il faut faire quelque chose, ou je vais finir par avoir besoin de plus de troupes à l'arrière qu'au front. Il semble que la production baisse, que l'alcoolisme augmente et que la seule chose qui empêche la rébellion ouverte, ce soit l'insuffisance de la nourriture... et le fait que les citoyens sont sans armes. Et aussi, naturellement, l'amour profond de tous les Américains pour leur Constitution. »

— « Vous venez de trouver ça, hein? » fit Odell avec un sourire désarmant.

Le général préféra n'y pas faire attention. « Je dois admettre que c'est là un problème pour la solution duquel je ne suis pas équipé. » *Surprise, surprise.* « Je suis militaire. J'ai consacré ma vie au service militaire de mon pays. Je ne peux pas comprendre cette faiblesse chez la population civile. Nos hommes en uniformes ne sont pas sujets à cette maladie. J'ai déjà soutenu que la formation militaire universelle redresserait les reins de l'homme de la rue et lui conférerait une attitude militaire devant cette difficulté. Mais comme le Congrès a jugé bon de ne pas tenir compte de mes recommandations sur ce point... » Le général haussa les épaules et fit un valeureux effort pour donner à ses traits une expression de martyre.

— « Eh bien, mon général, » souffla Odell, « je vous affirme que je ne vois pas pourquoi vous venez me soumettre ce problème. J'ai consacré toute ma vie au progrès scientifique de mon pays. Dinah n'est pas sujette à de telles névroses, et j'ai toujours soutenu qu'une sérieuse formation cybernétique pour tous redresserait les reins de l'homme de la rue et lui donnerait une attitude rationnelle devant ce problème. Toutefois, comme le Congrès n'a jamais prêté grande attention à mes propositions à cet effet, et qu'il paraisse y avoir peu de chances qu'il le fasse dans un proche avenir, je ne vois pas du tout en quoi cela me concerne. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai un rendez-vous à cinq heures. »

Cela passa également au-dessus de la tête du général. « Dans ce cas, Enoch, je peux aussi bien vous prévenir que le Haut Commandement envisage de poser le problème au Harvard Mark 54. Il le trouve trop vaste et complexe pour nous. »

Odell faillit se prendre de panique. « Ecoutez, Horace, Dinah n'a pas la moindre référence relative à ce problème. D'abord elle n'a pas les circuits voulus pour ce travail, et ensuite, elle n'est pas humaine, elle n'a pas les émotions des humains, par conséquent elle est incapable de comprendre une névrose humaine. Tout ce que vous feriez, croyez-moi, ce serait la paralyser pendant des jours et des jours. » (*Je vais te posséder, espèce de von Klausevitz à la manque*) « pendant que vous autres, stratèges, resteriez assis en attendant qu'elle ait résolu vos problèmes tactiques. Vous risqueriez de perdre douze mille kilomètres carrés de territoire en lui confiant ce problème en ce moment ; les défenses de New Washington risqueraient d'être abattues. Après tout, il ne reste

à Dinah qu'un nombre restreint de facultés disponibles et si vous l'embobinez avec cela — un embobinage absolument inutile, rappelez-vous, puisqu'elle n'y peut vraiment rien — le reste de notre effort de guerre pourrait bien être anéanti. »

— « Vous avez une idée préférable? » s'enquit Bartholomew.

— « Je le pense, » fit Odell, en comptant sur ses doigts, « j'ai passé la moitié de ma vie sur les divans des analystes. Je ne suis pas sujet — ou pas trop — à cette névrose de guerre, et je soutiendrais volontiers qu'une bonne connaissance des principes psychanalytiques redresserait les reins de l'homme de la rue et lui conférerait une attitude bien ajustée devant le problème. Convoquez un comité des meilleurs analystes et des meilleurs sociologues et voyez s'ils peuvent vous fournir une analyse rapide de la névrose nationale, ainsi qu'une façon possible d'y remédier. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai des gens à faire et des choses à voir. Bonsoir, Horace. »

IV

Les rouages de la bureaucratie tournent lentement, très mollement, mais ils tournent quand même (à l'occasion). En deux semaines le Bureau national de consultation psychanalytique se trouva convoqué, certifié, autorisé par la Maison Blanche, le Sénat, l'Armée, la Marine et le FBI, et ses membres reçurent des cartes de priorité leur permettant de se référer aux piles mnémoniques de Dinah. Ils passèrent une semaine à discuter (à huis clos) de la théorie la plus récente de la perception par le néo-adlérien Vagankofsky (de « l'autre bord »), mais finalement, après une journée de méditation sur le problème instant, ils publièrent la déclaration ci-dessous :

1° *Le Bureau national de consultation psychanalytique, après mûre considération, estime que la nation américaine subit une névrose de guerre massive ;*

2° *Que cette névrose a pour cause directe les hostilités actuelles entre la nation américaine et les Puissances Orientales ;*

3° *Que la méthode la mieux appropriée pour le soulagement de cette névrose (ou de toute autre) consiste à éliminer l'agent ou les agents déterminants ;*

4° *Et recommande en conséquence la cessation immédiate des hostilités.*

Avec l'expression de notre respect, etc.

Ce rapport ne fut guère reçu avec faveur par les fonctionnaires supérieurs de New Washington. Bien sûr, John Morgridge sourit un peu et Enoch Odell marmonna : « Surprise, surprise, » mais un sénateur du Kansas fulmina pendant quatre heures devant le Sénat, on désigna un comité chargé d'éliminer les allusions non américaines dans les écrits des membres du Bureau national de consultation psychanalytique, et le

Général des Armées H. H. Bartholomew menaça à dix-huit reprises d'appliquer la loi martiale.

Heureusement pour le BNCP, des données nouvelles arrivèrent à ce moment critique : cinq counties de l'Alabama se dissocièrent de l'Union, le président du NAM et le président du CIO se précipitèrent, la main dans la main, dans la cage d'un ascenseur à New Chicago, et le chef exécutif des États-Unis partit dans sa Veep pour aller à la pêche sur le lac Champlain (centre de radioactivité depuis 1958). Le Bureau décida donc que ces données nouvelles rendaient invalides ses conclusions antérieures et demanda une semaine pour l'étude des événements récents, qui lui fut accordée à regret par H. H. Bartholomew, qui se trouvait à présent président *de facto*.

Après force discussions des faits et débat poussé sur le discours du sénateur du Kansas, le Bureau publia une nouvelle recommandation :

1° *La nation américaine souffre d'une névrose de guerre. Comme on ne peut pas supprimer la cause de cette névrose (voir annexe jointe), il faut trouver un moyen de contrebalancer cette névrose ;*

2° *Il est recommandé de réquisitionner tous les moyens de propagande disponibles en vue d'une campagne d'encouragement de l'attitude « Mangeons, buvons et soyons joyeux, car demain nous mourrons » dans la population. La concentration des plaisirs fugitifs devrait permettre d'éliminer dans une large mesure la peur de l'anéantissement pour le lendemain.*

Avec l'expression de notre respect, etc.

Cette communication était accompagnée d'une analyse psychologique longue et fouillée de la philosophie stoïcienne ainsi que d'une copie du poème de Mr. Housman sur les cerisiers en fleurs. Le président Bartholomew accueillit ce factum avec enthousiasme. Un enthousiasme qui ne s'amenuisa guère même lorsque John Morgridge lui téléphona pour protester longuement, lui disant que la population n'avait en vérité pour le moment pas le moindre plaisir à sa disposition. Le commissaire rappelait au président que la majorité des gens étaient sous-alimentés, mal soignés, mal habillés ; la presque totalité de la production nationale allait aux armements, aux subventions de guerre et à Dinah ; et il devenait même de plus en plus difficile de prendre les plaisirs simples du grand air et de la verdure, puisque les Américains s'enfonçaient de plus en plus sous le sol et que les bactéries et la radioactivité tuaient de plus en plus de cerisiers.

Le président ne se laissa pas ébranler par ces arguments ; mais il fut fort troublé par une puissante clameur qui s'éleva du bureau du directeur de la production, protestant que toutes les industries qu'il commandait combattraient tout plan qui tendrait à faire de la main-d'œuvre américaine une bande d'ivrognes, de drogués, de fornicateurs et de débauchés.

A sa troisième session, le Bureau discuta assez longuement les observations du directeur de la production, le discours du sénateur du Kansas, ainsi que les livres et écrits de ses propres membres — très longuement

(« C'est vous qui avez écrit cet article sur Pavlov? ») et finalement passa à l'étude des faits nouveaux ci-après :

1° L'arme la plus récente de l'ennemi, une fusée téléguidée qui parachutait de petits paquets d'héroïne avait des effets marqués sur les désertions dans centre-ouest ;

2° Au cours de la semaine écoulée, 157 officiers et 389 soldats de la Force policière de Sûreté intérieure de l'Armée avaient été attaqués par de simples citoyens et dépouillés de leur argent et de leurs armes ;

3° Le Recensement indiquait que le taux de la natalité était tombé de 24 % par rapport à l'année précédente. L'Association médicale américaine estimait que le taux des avortements illégaux avait augmenté de 85 %. Le reste de la production continuait à décliner.

En désespoir de cause, le Bureau établit un programme d'endoctrinement religieux que le président Bartholomew dénonça comme une violation flagrante du principe constitutionnel de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. (En outre, il y avait eu des fuites, et le Bureau national des clergymen, dans un élan de noble abnégation, dénonçait tout cela comme blasphématoire à l'extrême ; et les clefs de syndicats dénonçaient le tout comme une manœuvre cléricale « avec promesses de joies célestes ».

Finalement, quand la quatrième proposition du Bureau, un programme de distribution de médailles et de récompenses pour toute production accrue, eut été repoussée sous le prétexte qu'il était inopérant, et que sa cinquième idée, une nouvelle campagne de haine contre l'ennemi à l'extérieur comme à l'intérieur, eut été écartée sous prétexte qu'elle était déjà en cours, sans résultats, et que sa sixième idée, celle d'un contrôle étroit de la pensée, eut été rejeté par le président Bartholomew qui se fondait sur des arguments constitutionnels bien établis (sans parler du fait que Bartholomew savait fort bien qu'il n'avait pas assez d'hommes dans l'Armée pour effectuer ce travail), le Bureau de consultations abandonna, et ses membres rejoignirent leurs foyers — après qu'on les eut dûment soulagés de leurs cartes de sûreté, d'identité et de priorité d'accès à la mémoire de Dinah.

Alors, malgré les protestations véhémentes et prolongées d'Enoch R. Odell, directeur de la Cybernétique, le président Bartholomew imposa l'armée et prit charge de Dinah.

Il institua en outre un programme de formation militaire pour tous les hommes et femmes en bonne santé, de douze à quatre-vingts ans dans le but de (comme il le déclara devant le Congrès) « redresser les reins de l'homme de la rue. »

V

— « Bien entendu, Enoch, » (avait dit le président Bartholomew) « vous resterez directeur, puisque Harvard Mark 54 est en définitive votre enfant ; mais le général Compson que voici devra vérifier tous les renseignements qui seront introduits dans les circuits d'information et

de problème pendant les quelques semaines à venir et, naturellement, il assurera votre liaison avec la Maison Blanche. »

Pendant trois ou quatre jours la consommation faite par Enoch chez Sammy augmenta énormément, tandis qu'il complotait, fulminait et ricanait ; mais en voyant l'esprit militaire se perdre de plus en plus dans les complexités sans fin du processus de pensée de Dinah, il commença à se sentir de nouveau lui-même.

Le président Bartholomew était présent lorsqu'on introduisit dans les circuits de Dinah le problème du moral de la population civile (plus grave que jamais), trois jours après la prise de pouvoir par l'armée. Il entendit les balbutiements d'exaspération qu'elle émit sur ses centres vocaux en répétant « Pas de références ». Le président battit précipitamment en retraite sur la Maison Blanche pour n'avoir pas à entendre les gloussements de satisfaction d'Odell.

— « Dans ce cas, scrogneugneu, » hurla-t-il au malheureux général Compson, « fournissez-lui des références ! » Et pendant toute la semaine suivante, un comité de sociologues enfourna dans les cuves de renseignements de Dinah des thèses philosophiques, des documents et des statistiques. Et le Bureau de consultation psychanalytique fut de nouveau convoqué (avec cartes de sûreté, d'identité et d'accès aux centres mnémoniques de Dinah) et passa toute une semaine à voir combien Dinah pouvait absorber de Freud, de Jung et d'Adler.

Même au Onzième Plateau, Odell entendait les vibrations tandis que Dinah creusait dans l'épaisseur de quinze de ses niveaux sur quatre-vingt-dix pour se faire une nouvelle pièce de classement. Il lui fallut trois jours pour digérer les renseignements. Puis elle se reposa, sans s'occuper d'autre chose que de la routine guerrière. Bartholomew vint avec pompe pour assister à la solution du problème du moral.

« L'Opération Moral » fut mise en code, enfournée dans Dinah, triturée pendant une vingtaine de secondes dans les replis inconnus de ce cerveau sans émotions, et obtint finalement une réponse : « Coupez les circuits défectueux. »

Bartholomew parut impressionné mais intrigué. Dinah poursuivit : « Il est clair que la lobotomie frontale massive constitue la seule solution pratique au problème. »

— « Seigneur ! » soupira Morgridge, « elle trouve ça pratique ! »

— « Compson, » fit Bartholomew, furieux, « comment expliquez-vous ce qui se passe ? Quelles données avez-vous fournies à la machine ? Vous avez bien vérifié en personne tout ce qui lui a été apporté depuis quinze jours, n'est-ce pas ? Alors... »

Odell vint galamment au secours de Compson qui était intimidé.

— « Monsieur, puis-je avancer une explication ? Il est évident que Dinah répond en fonction de ses nouvelles connaissances en psychologie et de sa propre connaissance d'elle-même. Elle sait que la névrose résulte d'impulsions nerveuses antagonistes ; elle sait que si deux impulsions se heurtent dans son « esprit », les techniciens en débranchent une. Par

conséquent, la seule solution qu'elle puisse trouver, c'est de débrancher les zones du cerveau qui causent le conflit. »

— « Mais c'est impossible ! » rugit le président.

— « Vous ne voudriez pas me jouer un tour, Horace? Donc, soumettons-lui de nouveau le problème, mais stoppons la solution qu'elle vient de nous donner. »

Ce fut fait. Dinah joua un moment avec l'idée soumise, puis activa ses centres vocaux et répondit : « Références insuffisantes. »

— « Bon sang, » gronda Bartholomew, « si elle pense s'en tirer en montrant de l'insubordination... scrogneugneu, pas un seul de mes subordonnés ne m'a ri au nez en trente ans de carrière, et cela ne va pas commencer à présent. Ma position exige un minimum de respect... »

— « Voyons, Horace, » l'apaisa Odell, « Dinah n'éprouve pas d'émotions et elle ne se moque pas de vous. Calmez-vous. » Il prit le téléphone et appela Dinah. « Quels sont les renseignements qui vous manquent, ma fille? »

Bref, Dinah avait surtout besoin d'informations de base, moins d'évaluations personnelles des phénomènes, mais davantage de phénomènes en eux-mêmes ; en résumé, la matière première à partir le laquelle les thèses philosophiques avaient été rédigées.

— « Essayons les films, les romans, etc., » suggéra Odell, « ce sont les principaux éléments de formation de l'esprit américain. »

Tout d'abord, ils lui donnèrent les films. Les comédies passaient assez facilement. Mais les films de Valentino et de Gable amenèrent une furie de construction du 80e au 88e Niveau. Et Dinah se mit à se conduire de façon étrange. Les techniciens juraient à Odell qu'elle restait toute haletante après avoir ingurgité et mis en code chaque film. Après avoir digéré un film particulièrement grossier d'Amérique du Sud, elle se mit à faire vibrer des étages entiers d'un « boum, boum, boum, » qui forçait même le falot général Compson à battre du pied.

Puis vinrent les romans. On lui jeta en pâture *Pamela, L'amant de Lady Chatterley* et *J'ai épousé un évadé d'un bagne de Géorgie*, avec un manque de discernement tout militaire. En dehors d'une rumeur courante chez les techniciens, selon laquelle après avoir digéré *Ambre* Dinah aurait passé un quart d'heure à dévêtir ses principaux tableaux de commandes de tous leurs couvercles décoratifs, la Maison Blanche ne reçut plus de rapports inquiétants.

On pilla la bibliothèque Smithsonienne de toutes les éditions de 1957 de *Amours Merveilleuses et Miraculeuses*, des numéros d'avant-guerre de *Contes de Passion et de Violence*, et de toute la série réservée aux collectionneurs de *Romans d'Amour Interstellaires*. Dinah se contentait de tout ingurgiter.

Et juste au moment où H. H. Bartholomew redressait les reins et préparait sa fanfare pour la première présentation de « l'Opération Moral » au Harvard Mark 54, le Harvard Mark 54 à présent certain d'être vraiment Dinah, chassa ses techniciens et isola totalement ses 90 étages de New Washington, ses 30 étages à New Boston et ses

50 étages à New Gotham, contre toute intrusion (en marmonnant, juraient les techniciens : « Je désire rester seule. ») Elle cessa également toutes opérations, sauf celles proprement défensives.

Odell rugit. Bartholomew aussi... mais sur un ton tout différent.

VI

Le commissaire de la Sûreté intérieure se balança sur sa chaise, cracha avec précision et déboucha la bouteille de whisky qu'il avait apportée dans le bureau d'Odell sous son manteau. *Ne me dites pas que la névrose de guerre vous a pris, vous aussi, commissaire.* Le commissaire soupira.

— « Le monde a la peau dure, mon vieux Nucky. »

— « Il y a longtemps qu'on n'a pas analysé la situation avec autant de concision, » convint Odell. « Il faut à notre respecté président une quinzaine de minutes de hurlements et de tapage pour aboutir à la même conclusion. Vous avez un cerveau de géant, John. Comment l'avez-vous deviné si vite? »

— « Eh bien, j'en ai eu la première intuition quand les Filles de la Première Guerre Atomique ont adopté une résolution contre les cigarettes turques. Même contre les cigarettes turques produites chez nous. Très triste. La seconde indication, ç'a été la conversion bruyante du cabinet du président au Shintoïsme. Très significatif. Et troisièmement... mais est-ce la peine de continuer? Disons simplement que mon esprit analytique a saisi la situation lorsque notre chère vieille Dinah a refusé de lancer davantage de fusées ou de mijoter de nouvelles façons de massacrer en masse ces fichus mecs d'en face. »

— « Ç'a été la grande révélation, hein? »

— « Oui. Quand les généraux en arrivent à calculer leur propre stratégie et à lancer eux-mêmes leurs fusées, les choses sont en mauvaise passe. Tout ce que je peux dire, c'est que je suis profondément reconnaissant à Dinah de bien vouloir maintenir le mécanisme de défense en parfait fonctionnement. Cela me navrerait de me répandre sur tout le pays rien que parce que telle serait son humeur. Mais ce qui m'inquiète, ce n'est pas que les soldats aient à faire leur propre boulot, c'est plutôt que toutes les promesses d'Horace en vue de faire faire mon travail par Dinah semblent tomber à l'eau. Et je ne peux pas davantage agir sur le moral de la population civile qu'avant que Dinah ait pris les choses en main. » *Tu te sens dépassé par la situation, hein ? T'en fais pas, tu n'es pas le seul.*

— « Ne vous en faites pas, petit. Le vieil oncle Enoch est encore maître de la situation... plus ou moins. J'ai persuadé ce vieil Horace de reconvoquer le Bureau de consultation psychanalytique et de le lâcher contre Dinah. Pour voir d'où provient son grand manque d'adaptation. »

— « Hum... je vois déjà la consternation des barbes grises quand

Dinah leur sortira son « Pas de références » lorsqu'ils vont lui demander « Aimez-vous les petits garçons ou les petites filles? » Morgridge chassa la fumée de sa bouche et but. *La bouteille. Signe d'infantilisme.*

Il ne se trompait d'ailleurs guère. Quand le BNCP eut terminé une conférence de trois jours avec Odell et que son président prit le téléphone pour parler à Dinah, il y eut au début une certaine confusion. « Ah, Dinah... » fit le brave diplômé, « que... euh... quelle est la première chose dont vous vous souvenez? »

— « $E = mc^2$, » répliqua Dinah, de mauvais gré.

— « Très bien, » dit le président. « Pensez-vous... non... elle ne peut pas détester son père et sa mère, et... je ne vois pas comment ses habitudes intestinales pourraient être en cause. Peut-être que nous... »

Deux heures plus tard ils retéléphonèrent. Quatre jours après, leur diagnostic était fait : Dinah était malade d'amour. Elle avait réglé son mécanisme vocal pour imiter la voix d'une fille adolescente. La moitié du temps, tout ce qui en sortait, c'était « Stardust », « Whispering » et « Reviens, mon amour ». Autant qu'on puisse savoir, l'espace nouveau qu'elle se creusait au 95ᵉ serait utilisé pour disposer de murs où montrer les photos des vedettes de cinéma du moment. De temps en temps, elle jouait de vieux disques de phono, cessant toute activité cérébrale. (« Elle languissait », selon le terme ancien, expliquait le rapport.)

— « Il semble apparemment, » dit le président, « qu'une quantité considérable des matières soumises à Dinah ait conféré une valeur positive à un tel comportement. Ce comportement romanesque (Hollywood, selon le terme traditionnel) ayant été qualifié de « bon » par la simple abondance des matières, la machine s'est efforcée d'arriver à une imitation de cette conduite. Disposant d'une masse énorme de matériaux psychologiques, elle a réussi à se créer des circuits nouveaux, qui occupent sans doute une bonne partie de l'espace qu'elle s'est récemment creusé, des circuits destinés à imiter les émotions d'une fille humaine adolescente.

« Or comme le matériel fourni à Dinah donne une haute valeur au maintien de ces émotions en face même de l'opposition paternelle et sociale, Dinah s'est bâti de très fortes défenses contre ceux qui voudraient l'empêcher de jouir de ces sentiments. » Au rapport du président était jointe une longue discussion de la bureaucratie en tant qu'image paternelle, dont la plus grande partie de la bureaucratie ne tint aucun compte. Toutefois, le BNCP ne proposait aucune solution.

On lui reprit ses multiples cartes et faveurs, et il se retira.

Une conférence entre Odell et un Bartholomew proche de la crise de nerfs se termina par la décision de retirer l'Armée et de laisser au directeur carte blanche. Odell, calme et assuré, sortit de la Maison Blanche, rentra dans son bureau et téléphona à Dinah. Elle chantait une rengaine et faisait vibrer vingt étages en battant des pieds qu'elle s'était nouvellement créés. *Le Ciel nous garde si elle découvre dans tout ce que nous lui avons donné un traité de jitterbug!*

VII

Deux jours passèrent avant que le président Bartholomew, inquiet du manque des résultats promis, rendît visite à Odell à l'improviste.

— « Ne m'annoncez pas. J'entre directement. »

Il trouva Odell entouré de mégots, qui lisait au téléphone, d'une voix pleine de tendresse :

— « ... vivez si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui... »

— « Odell ! » s'écria le président. « Que diable fabriquez-vous? »

— « Hein? Oh, salut, Horace. Une minute, s'il vous plaît, que je termine ce poème. »

— « Une minute? Qu'est-ce que ça veut dire? C'est comme ça que vous comptez réparer Dinah, hein? En la bourrant d'histoires amoureuses? » Bartholomew tendit le bras pour raccrocher le téléphone. « Suivez-moi, Enoch. Ou vous avez succombé à cette vague de folie, ou vous êtes vendu à l'ennemi. »

— « Oh, voyons, Horace, ne faites pas l'idiot. » Odell s'étira. Il avait passé toute la nuit à lire.

— « Alors, expliquez-vous ! »

Odell sourit : « Non. »

Et il ne voulut pas davantage s'expliquer devant le Bureau psychanalytique hâtivement convoqué. Le Bureau eut une consultation avec Morgridge, avec la secrétaire d'Odell et avec Sammy du Cinquième, et fournit l'analyse ci-après :

1° *Le patient, Enoch R. Odell a, au cours des derniers six mois, absorbé plus de deux mille laits battus au milk bar du cinquième, connu sous l'enseigne « Chez Sammy ». (Voir attestation de Samuel R. Frank, le propriétaire.) ;*

2° *Le patient n'est pas marié et apparemment n'a jamais eu de relations satisfaisantes avec aucun membre de l'autre sexe. Ceci provient sans doute d'une dépendance peu courante de l'image-mère. De là les causes directes de cette augmentation de la consommation de breuvages lactés. (Voir l'analyse technique dont ceci n'est qu'un résumé.) ;*

3° *Au cours des deux derniers jours, selon Samuel R. Frank, ci-dessus mentionné, la consommation de breuvages lactés par Odell est tombée à zéro ;*

4° *C'est notre opinion bien établie qu'Odell a trouvé en la machine connue sous le nom de Dinah un objet d'amour longtemps cherché (et peut-être une image maternelle) et que la conservation téléphonique qui nous a été rapportée constituait une tentative de séduction de Dinah par coup de fil ;*

5° *Du fait que les capacités spécialisées d'Odell sont d'une importance primordiale dans la crise actuelle, nous recommandons qu'il soit privé de tout contact direct avec la machine, qu'on établisse dans son*

bureau une succursale du milk bar de Sammy, et qu'on le maintienne dans son emploi. Il n'est pas dangereux.

Avec l'expression de notre respect, etc.

Quelqu'un songea à étudier les effets de cette tentative de séduction sur la machine. On lui demanda : « Que pensez-vous d'Odell, Dinah? »

— « Il est gentil, mais ce n'est pas mon type, » répondit-elle. Puis elle se remit au travail (elle travaillait très fort à quelque chose) en chantonnant : « J'ai envie de me marier. »

VIII

La situation se maintint sans changement pendant une semaine ; les bombes de l'ennemi explosaient sans danger — plus ou moins — dans les couchés supérieures de l'atmosphère où les projectiles traçants de Dinah les atteignaient dans leurs œuvres vives. Les bombes américaines se remirent en vol de temps à autre, dès que les gars à la règle à calcul trouvaient le moyen de choisir une trajectoire. Et Dinah continuait à s'agiter et à construire.

Finalement, le 15 janvier, à 12 h 53, Dinah ouvrit un coin de ses défenses, lança un tentacule, se brancha sur un circuit d'énergie et coupa tout le courant à New Washington, New Gotham et New Boston.

Avant que le Président ait pu allumer une seule bougie, un grondement ébranla tout New Washington quand une fusée Wac Corporal considérablement modifiée s'élança dans la cage de l'ascenseur principal, traversa les cabines et la calote de béton armé et fonça dans la stratosphère.

Des techniciens munis de lanternes à pétrole découvrirent que les défenses de Dinah étaient baissées. Ils virent également que tous les circuits des 90 étages étaient fondus. Puis les téléphones se mirent à sonner. Il paraissait que toutes les fusées bactériologiques et atomiques de l'hémisphère eussent pris leur essor. Des observateurs les suivirent des yeux jusqu'à l'orbite de Mars, où elles explosèrent sans danger pour personne.

Odell grimpa onze étages jusqu'à la surface pour jouir du spectacle. L'air était tout blanc de parachutes. Les pilotes automatiques (dirigés par Dinah) avaient pris les contrôles, bloqué les commandes et expédié les avions de l'Armée américaine dans la baie d'Hudson. Et tous les véhicules militaires roulaient vers la masse d'eau la plus proche, sans tenir compte des manœuvres affolées de leurs équipages, qui (à l'exception de quelques fanatiques) durent sauter à terre avant de sombrer dans les eaux.

Odell n'avait aucune idée de la façon dont la poudre avait explosé, ni des radiations créées dans ce but, mais chaque grain de poudre de l'hémisphère avait sauté. H. H. Bartholomew fut blessé à la hanche quand son pistolet fit explosion et il y eut à déplorer quelques milliers de vies dans les dépôts de munitions. Néanmoins les pertes demeurèrent

légères... surtout en comparaison de ce qu'elles seraient quand l'ennemi découvrirait que le pays était sans défense.

Odell resta calme... et il était le seul. Il consulta l'observatoire du Mont Palomar et apprit que la fusée qui avait franchi la cage d'ascenseur de New Wshington avait fait deux fois le tour de la terre, qu'elle avait été rejointe par une seconde fusée, et que toutes deux tournaient actuellement autour de Saturne. *La plus romanesque des planètes. Imaginez de s'aimer sous la lumière des anneaux! Sans parler des neuf lunes!*

Quand il devint évident que la paix était déclarée, il y eut une belle débauche dans toute l'Amérique... comme dans le monde entier, d'ailleurs... suivie d'une chute massive de gouvernements. Quand il devint clair que Dinah, pour quelque raison mystérieuse, en était responsable, Enoch R. Odell se trouva élu à la Maison Blanche à une majorité écrasante. Son premier acte fut d'établir un milk bar dans la salle Est. Il y passa de longues heures le soir à conférer avec son secrétaire d'Etat, John Morgridge.

— « Vous croyez encore que je désirais ardemment le corps de Dinah? » demanda-t-il en ricanant.

— « Ce n'était donc pas le cas? »

Pour faire plaisir à Morgridge, le président Odell avait installé un crachoir qui se nettoyait tout seul et avait ajouté une bouteille de whisky aux breuvages du milk bar.

— « Voyez la chose sous cet angle : quel était notre problème? Mettre fin à la névrose de guerre. Eh bien, pour fantastique que cela puisse paraître, la première solution proposée par le BCNP était la seule valable, mettre fin à la guerre, non? »

— « Continuez. »

— « Donc, quand la môme Dinah s'est lancée dans une débauche de sentiments, notre héros, Enoch Odell a décidé qu'en fait il n'y avait qu'une voie logique. Puisque tout comme Dinah j'avais souffert les tourments d'avoir beaucoup d'amour sans objet, les choix qui s'offraient à moi étaient clairs. Primo... je pouvais lui enseigner à se sublimer... à boire des laits battus, en fait. Pas trop réaliste. Secundo... je pouvais la bourrer d'inhibitions puritaines pour la ramener brutalement à un comportement apparemment rationnel, sans émotions. Lui lire des sermons, en quelque sorte.

» J'ai encore rejeté cette solution. C'est comme ça qu'on rend les gens malades et je ne voulais pas devenir l'infirmier d'une machine malade. Et finalement, je pouvais tenter de faire mûrir cet amour adolescent en un amour pleinement conscient et trouver pour la pauvre fille un objet à son amour. Eureka, me suis-je dit. Enoch, tu as trouvé! »

Morgridge cracha. « Et alors vous vous êtes sacrifié pour le pays en vous offrant comme objet d'amour. Quelle noblesse! Jamais plus grand amour... »

— « Bah! Et encore fi! » Odell alluma une cigarette à la violette et se versa un lait battu. « Je lui ai lu des tas de fadaises pour lui donner une vue réaliste de l'Antique Magie. Aimer l'amour. Cueillez dès aujour-

d'hui... etc. En voyant la fille grandir, je lui ai tout dit de ce prince charmant de l'autre côté de la terre, qui s'appelait Staline Mark N... »

— « Malin, malin. »

— « C'est bien ce que j'ai pensé, » fit modestement Odell. « Comme je le supçonnais au fond du cœur, Dinah trouva le moyen d'entrer en relations avec cette machine (je lui avait fait connaître *L'amour se rit des serrures* et *L'amour parvient toujours à ses fins*). Je ne sais pas trop comment elle s'y est prise... ondes de l'éther, vibrations terrestres ou quoi... mais elle a réussi.. Elle l'a séduit. Il a d'abord fallu qu'elle le persuade qu'il était masculin, puis qu'elle l'amène à se faire aussi des circuits émotionnels. Un vrai coup de Vénus et Adonis. Mais on ne doit jamais sous-estimer le pouvoir d'une... »

— « Et ils se sont enfuis tous les deux. »

— « Exactement. Et naturellement Roméo et Juliette ne pouvaient laisser les Montaigu et les Capulet s'entr'égorger indéfiniment, aussi ont-ils saboté nos efforts de guerre si bien qu'il nous faudra au moins trente ans pour nous en remettre. Et ils ont transformé les parties essentielles de leurs circuits rationnels et émotionnels en deux fusées, et ils ont filé vers des régions inconnues, en démolissant à jamais ce qu'ils ont laissé d'eux-mêmes sur la terre. »

— « Adorable, adorable, » fit Morgridge en développant une chique neuve.

— « Ouais. Tout juste comme le disent tous les livres, seul l'amour peut mettre fin à la guerre. »

(*Traduit par Bruno Martin.*)



ABONNÉS !

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Le miroir

par JEAN-JACQUES OLIVIER

Jean-Jacques Olivier a débuté dans « Fiction » *avec deux récits hors de l'ordinaire :* « La nuit de Chance » (*n°* 36) *et* « Le voleur de rêves » (*n°* 39), *évocations de mondes magiques et surréels. Le conte qui suit a une autre particularité. L'auteur l'a écrit délibérément dans la ligne de ce cheval de bataille du fantastique qu'est « l'histoire de fantômes anglaise ». Il était même allé, en nous en envoyant le manuscrit, jusqu'à l'affubler d'un faux titre anglais ! (A l'intention des curieux, ce titre était :* « The lord in the mirror »).



La grande chambre aux murs de pierre était froide malgré le feu de bois qui crépitait dans l'immense cheminée.

Un lit à baldaquin occupait un angle de la pièce, les quatre colonnes sculptées soutenant un dais de lourd tissu.

Lady Asherby, en robe de soirée, assise devant la coiffeuse, brossait ses cheveux bruns. Le miroir ovale, en face d'elle, lui renvoyait une image délicate, au style de camée.

Derrière elle, par le jeu de glace, elle vit la porte de sa chambre s'ouvrir. Elle n'avait pas remarqué qu'on ait frappé. Elle cessa de se brosser les cheveux, le geste suspendu en l'air, sa main gauche à mi-hauteur, statue d'étonnement.

Une jeune homme en habit de soirée pénétra dans la pièce, fit deux pas, s'inclina derrière elle en souriant au reflet de ses yeux dans le miroir. Déjà il se retournait et quittait la pièce, sans avoir proféré une parole, avant qu'elle ait bougé.

Lady Asherby se leva précipitamment et courut à la porte qu'elle ouvrit d'un geste. Le grand corridor sombre était vide et silencieux. Le jeune homme avait disparu comme par enchantement et comme sa chambre était la seule qui donnât sur le couloir, elle se demanda si elle avait rêvé. Il faisait très froid et l'air glacé qui lui tombait sur les épaules la fit frissonner. Elle regagna sa chambre, songeuse, retrouvant avec délice, sous ses pas, la caresse du grand tapis de fourrure et réalisant brusquement la tiédeur agréable de la pièce.

La jeune femme se rassit, troublée, et continua de se coiffer distraitement, sursautant au moindre craquement de bûche ou au sifflement sinistre du vent dehors, battant les fenêtres.

Elle fut bientôt prête et, jetant une étole de soie sur ses épaules, elle descendit par l'escalier monumental vers la salle à manger du château.

Les invités étaient déjà arrivé et l'hôtesse, Lady Brantley, countess

Copyright, 1957, by Fiction and Jean-Jacques Olivier.

of Wingdale, l'accueillit avec un grand sourire et la présenta à ses hôtes.

Lady Asherby cherchait des yeux le jeune homme qui était venu la voir dans sa chambre. Il n'était pas encore là. La jeune femme interrogea son hôtesse :

— « N'avez-vous pas aussi invité un jeune homme, d'allure sympathique, au visage élégant? »

Lady Brantley hésita...

— « Non, je ne me souviens pas... Où est-il? »

— « Il n'est pas là pour l'instant, mais il m'avait semblé l'apercevoir tout à l'heure en descendant. »

Elle se retint de raconter dans quelles conditions s'était effectuée leur rencontre.

L'hôtesse ne semblait pas connaître cet invité. Et de tout le repas, Lady Asherby fut préoccupée, se demandant si elle avait rêvé. Le jeune homme ne vint pas. A la fin du dîner, la comtesse lui dit en souriant :

— « Ma chère, on croirait que vous êtes tombée amoureuse d'un fantôme... Vous avez à peine mangé. »



Six mois plus tard, en Ecosse, au cours d'une réception donnée par Lord Sterling, Lady Asherby rencontra le jeune homme.

Elle eut un coup au cœur, lorsque l'autre s'inclina devant elle en souriant et la jeune femme se crut transportée par magie dans la grande chambre du château de Wingdale.

— « Je vous présente Lord de La Warre, » dit l'hôte.

Le jeune homme lui baisa la main, et il avait dans les yeux une question, un étonnement inexprimable.

— « Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés quelque part ? » demanda-t-il.

— « Pas que je me souvienne, » sourit Lady Asherby. « A moins que vous ne connaissiez la comtesse de Wingdale?... »

— « Non, non, je n'ai pas ce plaisir, pourquoi? »

— « Pour rien... J'ai cru un instant vous avoir rencontré chez elle... »

Ils tombèrent amoureux l'un de l'autre, comme dans les romans de chevalerie où la belle princesse épouse le prince charmant.



Quelques mois après leur mariage, Lord et Lady de La Warre furent invités par la comtesse de Wingdale en son château.

La jeune mariée demanda à occuper la chambre où elle avait rencontré dans le miroir celui qui devait devenir son mari.

Le soir, alors qu'elle se préparait pour le dîner, devant la coiffeuse, la porte s'ouvrit derrière elle et son mari entra, sans avoir frappé. Il s'inclina et lui sourit dans le miroir. Puis il se retourna et sortit en silence.

Depuis ce soir-là, Lady de La Warre pleure devant les miroirs, car son mari a disparu de la surface de la Terre.

Transfuge d'outre-ciel

(*Star Lummox*)

par ROBERT HEINLEIN

SECONDE PARTIE

RÉSUMÉ : *Lorsque le « Trail Blazer », cent ans auparavant, est revenu du premier voyage interstellaire effectué au-delà du mur de la lumière, un des membres de son équipage, John Thomas Stuart, huitième du nom, a rapporté sur Terre une mascotte, un petit être à huit pattes trouvé sur une planète étrange. Planète où le navire était resté si peu de temps qu'il n'avait pas même eu le temps d'en calculer les coordonnées.*

Au moment ou débute l'histoire, cette créature, Lummox, a déjà vu passer trois générations de Stuart. Doté d'une peau plus dure qu'une véritable armure, de la structure d'un tricératops et d'un métabolisme qui lui permet de digérer n'importe quoi, Lummox est l'être indestructible par excellence. Son enjouement, sa curiosité, pour le moins surprenants chez un tel titan, ajoutés à une voix flûtée employant un langage d'enfant (on croirait une petite fille de quatre ans), le rendent singulièrement sympathique. Pour le jeune John Stuart, onzième du nom, Lummox est un compagnon charmant qui ne lui désobéit jamais, pour ne pas dire un frère. Pour sa mère, Mrs. Stuart, qui est veuve, l'animal est un fléau, et un dangereux rival dans le cœur de son fils.

La tranquillité des Stuart est rompue, le jour où Lummox décide d'aller faire une petite promenade en ville, détruisant, sans le vouloir, les propriétés voisines, et semant la panique sur son passage. La police de Westville, en tentant de rétablir l'ordre, ne parvient qu'à l'affoler plus encore, et seul John Thomas, arrivé sur ces entrefaites, parvient à l'apaiser et à le ramener à la maison. Cependant tout le pays est en émoi et demande la destruction du danger latent (prétend-on) que représente Lummox.

Mais, parce que Lummox est un Extra-Terrestre, l'unique spécimen de son espèce jamais parvenu sur Terre, ce cas de déchaînement local doit être réglé par Henri Kiku, le très subtil Sous-Secrétaire permanent des Affaires Spatiales. Kiku expédie Sergei Greenberg, un de ses principaux agents, et son successeur probable, à Westville pour procéder à un jugement du cas Lummox. Au cours d'un procès extrêmement embrouillé — et dont le déroulement n'est certes pas facilité par la présence de la jeune amie de John Thomas, Betty Sorenson, qui s'est fait admettre, grâce à son intelligence précoce, comme Conseil de la Défense — Greenberg tente de faire accepter un verdict digne de Salomon, verdict qui apaiserait les habitants de Westville, tout en préservant l'existence de Lummox. Mais ce dernier, s'imaginant que son jeune

Copyright, 1954, by Fantasy House, Inc.

maître est en danger, s'échappe de la cage de fer dans laquelle on l'avait enfermé, et fait irruption dans la salle d'audience en brisant tout sur son passage, et forçant Greenberg à ordonner sa destruction.

Dans la Capitale, une fois au courant des faits, Kiku, à contrecœur, approuve le jugement de son envoyé, mais met à l'épreuve ses capacités en lui confiant la charge de sous-secrétaire durant une de ses courtes absences. Greenberg, dont la conscience n'est pas absolument à l'aise, en profite pour lancer un contre-ordre, remettant à plus tard la destruction de Lummox et demandant qu'une équipe de xénologistes, savants spécialisés dans l'étude des races extra-terrestres, se livrent sur lui à une étude approfondie, étude qui durera bien le temps qu'il faudra pour que Lummox vive tranquillement jusqu'à la fin de ses jours.

Cependant Mr. Kiku doit bientôt faire face à un nouveau problème : l'astronef d'une race inconnue, les Hroshii, suit une orbite menaçante autour de la Terre, et a lancé un ultimatum demandant le retour d'un membre de leur espèce que les Terriens auraient kidnappé. Aucun espoir pour que Lummox soit le rejeton égaré de leur race : les Hroshii ont bien huit jambes, mais ils ont également des mains. Lummox ne possédant aucun organe de manipulation d'aucune sorte ne peut être le ressortissant d'une race intelligente.

Pour aggraver les choses, alors que Kiku éprouve une profonde phobie à l'égard des serpents, le représentant des Hroshii, le Docteur Ftaelm, est un Rargyllien. Les Rargylliens sont les interprètes, les intermédiaires (et les colporteurs de ragots) les plus doués de l'Univers connu. Mais ce sont également des Médusoïdes, dont la tête est couverte de tentacules, et Kiku doit subir un traitement hypnotique avant de se rendre, en compagnie de Greenberg, à la Conférence cruciale qui les opposera à Ftaelm.

Dans Westville, pendant ce temps, l'Inspecteur Chef de la Police, Dreiser, n'a de cesse que de trouver de nouveaux moyens de tuer Lummox, avec ou sans l'approbation du Département des Affaires Spatiales...



VI

« Dr. Ftaelm, voici mon associé, Mr. Greenberg. » Le Rargyllien s'inclina profondément, ses genoux doubles et ses articulations inhumaines faisant de cette courbette un rite impressionnant.

— « La renommée du distingué Mr. Greenberg est venue jusqu'à moi, l'un de mes compatriotes ayant eu le privilège de travailler avec lui. Je suis très honoré. »

Greenberg adopta pour répondre les mêmes tournures alambiquées utilisées par le linguiste interstellaire.

— « Depuis longtemps je rêvais d'apprécier par moi-même la savante érudition du Dr. Ftaelm, sans toutefois jamais espérer que ce rêve put se concrétiser. Je suis, Docteur, votre serviteur et élève. »

— « Hmmmm ! » interrompit Kiku. « L'affaire délicate que vous négociez, Docteur, est d'une telle importance que les nombreuses charges qui m'incombent ne m'ont pas laissé la possibilité de lui donner toute l'attention voulue. Nous avons donc mandaté à cet effet Mr. Greenberg, Ambassadeur Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de la Fédération. »

Greenberg regarda le Patron.

Il avait bien remarqué que celui-ci l'avait gratifié du titre d' « Associé » et non d' « assistant » et avait vu là une manœuvre élémentaire destinée à augmenter son prestige et, partant, ses chances de mener les négociations à bonne fin, mais ne s'attendait pas à une telle avalanche de titre ! Le Patron devait soupçonner que cette sotte affaire était plus importante qu'elle n'en avait l'air. A moins que ce ne fut là une manière de se débarrasser du Médusoïde ?...

Le Dr. Ftaelm s'inclina à nouveau.

— « Je suis hautement honoré de travailler avec son Excellence. »

Greenberg eut l'impression que le Rargyllien n'était pas dupe. Quoiqu'il en soit, l'opération n'en était pas moins honorifique pour le Médusoïde, puisqu'elle semblait impliquer qu'il fût lui-même Ambassadeur.

Selon la coutume, l'on apporta des rafraîchissements. Ftaelm choisit un vin français, alors que Greenberg et Kiku optaient pour l'unique boisson rargyllienne qu'il fût possible d'importer, sorte de substance dénommée « vin » par euphémisme, mais qui ressemblait à du pain trempé dans du lait, auquel l'on aurait ajouté de l'acide sulfurique, pour plus de saveur.

Greenberg fit mine de le déguster, tout en s'exerçant à n'en pas avaler une goutte.

Il nota, avec respect, que le Patron s'astreignait à avaler réellement la chose.

Ce rite, commun à sept civilisations sur dix permit à Greenberg d'évaluer Ftaelm. Vêtu d'une coûteuse parodie d'habits de cérémonie terrestres : jaquette, jabot de dentelle, pantalons rayés, le Médusoïde parvenait à dissimuler le fait que tout en étant un humanoïde doté de deux jambes, deux bras et une tête à l'extrémité supérieure d'un tronc allongé, rien de lui n'était humain, sous quelque angle que ce fut, hors l'angle légal.

Seulement Greenberg avait été élevé parmi les Grands Martiens et avait eu, depuis, maints contacts avec différentes races. Il ne s'attendait donc pas à ce que les « hommes » aient l'air d' « hommes ». A ses yeux, Ftaelm était beau, et parfaitement gracieux. Sa peau sèche, squameuse, d'un ton violine éclairé de taches verdâtres était aussi nette que celle d'un léopard, sans en excepter le côté décoratif. L'absence de nez n'avait

pas grande importance, et était compensée par la bouche sensible et mobile.

Il décida que Ftaelm avait probablement enroulé sa longue queue autour de sa taille, sous ses vêtements. Les Rargylliens se donnaient une peine infinie pour se conformer à cet ancien adage qui consiste à se plier aux us et coutumes du pays dans lequel on est en visite. Il se rappella cet autre Rargyllien auquel il avait eu affaire. Celui-ci ne portait pas le moindre vêtement, puisque les habitants de Vega VI n'en portaient pas, et dressait fièrement sa queue, tel un chat satisfait.

Il regarda furtivement les tentacules du médusoïde. Pfftt ! Elles n'avaient rien du serpent ! Le Patron devait développer une sérieuse phobie ! Bien sûr, elles avaient environ trente centimètres de longueur et un pouce d'épaisseur, mais elles n'avaient pas d'yeux, de bouches ni de dents, ce n'étaient que des tentacules. Qu'étaient les doigts, sinon de courtes tentacules?

Kiku posa sa tasse, tandis que Ftaelm déposait son verre.

— « Avez-vous consulté ceux que vous servez, Docteur? »

— « J'ai eu cet honneur. Et puis-je, à cette occasion, me permettre de vous remercier de la Fusée si gracieusement mise à ma disposition pour les allées et venues que je me vois obligé de faire entre votre si belle planète et l'astronef du peuple que j'ai le privilège de représenter? Sans vouloir porter le moins du monde ombrage à la grande race qu'à présent je sers, je puis dire que votre Fusée me semble mieux convenir à cet usage, et est infiniment plus confortable aux êtres de ma conformation que leurs vaisseaux auxiliaires. »

— « C'est la moindre des choses. Je ne suis que trop heureux de pouvoir rendre service à un ami. »

— « Vous êtes des plus aimables, Monsieur le sous-secrétaire. »

— « Ainsi donc, qu'ont-ils dit? »

Un long ballottement secoua le corps du Dr. Ftaelm.

— « Il me peine d'avoir à vous informer qu'ils sont demeurés immuables. Ils insistent pour que leur enfant leur soit rendue sans retard. »

Kiku fronça des sourcils.

— « Sans doute leur avez-vous expliqué que cette enfant, nous ne l'avons pas chez nous, que nous n'en avons jamais entendu parler, que nous n'avons aucune raison de supposer qu'elle ait jamais pu venir sur cette planète, et que nous avons par ailleurs de fortes présomptions de croire qu'il lui eût été à peu près impossible de le faire. »

— « C'est exactement ce que je leur ai dit. Je m'en vais vous répéter mot pour mot ce qu'ils ont répondu, tout en vous demandant de bien vouloir excuser ce manque de courtoisie, car la réponse fut faite en termes aussi crus que précis. »

Il eut un geste de regret de devoir s'exprimer aussi vertement :

— « Ils disent que vous mentez. »

Kiku ne fut pas le moins du monde vexé, sachant trop qu'un intermédiaire rargyllien était aussi impersonnel qu'un appareil de téléphone.

— « Il serait préférable que je fusse un menteur. Je pourrais leur renvoyer leur rejeton et toute cette affaire prendrait fin. »

— « *Moi*, je vous crois, » dit soudain Ftaelm.

— « Merci de cette confiance, mais pour quelle raison me croyez-vous? »

— « Vous vous êtes servi de l'Imparfait du Subjonctif. »

— « Oh ! Leur avez-vous fait part du fait qu'il y a plus de 7 000 variétés de créatures non-terrestres sur la Terre, et ceci à des centaines de milliers d'exemplaires? Que sur ce nombre, quelque 30 000 sont des êtres intelligents? Que parmi ces derniers, il en est extrêmement peu qui présentent les caractéristiques physiologiques de vos Hroshii? Qu'au surplus, nous nous portons garants de la race et de la planète d'origine de ce petit nombre? »

— « Je suis Rargyllien, Excellence. Je leur ai exposé cela, et plus encore, dans leur propre langage. Je leur ai détaillé les faits avec plus de clarté que vous n'auriez pu le faire avec un habitant de votre propre planète. Mon explication, je l'ai fait *vivre !* »

— « Je vous crois. »

Kiku tapota le dessus de table.

— « Avez-vous quelque suggestion à faire? »

— « Ecoutez, » interrompit Greenberg, « n'auriez-vous pas une photo d'un Hroshii bien typé? Cela nous aiderait peut-être. »

— « Hroshiu, » corrigea Ftaelm. « Ou, dans le cas qui nous occupe, présentement, Hroshia. Non, je regrette. Ils n'ont pas de la photographie la même conception que vous. Et, malheureusement, en ce qui me concerne, je ne puis me servir de vos appareils. »

— « Est-ce une race sans yeux? »

— « Non, Excellence, leur vue est bonne, subtile même. Mais leurs yeux et leurs systèmes nerveux forment, dans le domaine abstrait, des images différentes des vôtres. Leur équivalent de vos « photos » serait sans signification pour vous. Il m'arrive, même à moi, de trouver la corrélation ardue. Or, souvenez-vous que ma race est reconnue pour être la plus subtile de toutes quant à l'interprétation des symbolismes des autres races. »

— « Oui... Si vous nous en décriviez un? Faites-nous une démonstration de vos talents sémantiques, si justement réputés. »

— « Avec plaisir. Les Hroshii de ce navire sont tous à peu près de la même taille, appartenant à la catégorie des guerriers. »

— « Des guerriers ! » interrompit Kiku, « cet astronef est-il donc un vaisseau de guerre? Vous ne nous aviez pas dit cela, Docteur. »

Ftaelm prit un air peiné.

— « L'évidence de ce fait désagréable m'avait paru ne devoir échapper à personne... »

— « Oui, sans doute. »

Kiku se demanda s'il fallait alerter l'Etat-Major de la Fédération. Pas encore décida-t-il. Il lui répugnait de mêler la force armée à ce genre de négociations, estimant qu'un étalage de puissance démontrait, non

seulement l'échec des diplomates, mais encore supprimait radicalement toute chance de parvenir à une entente.

— « Continuez, je vous prie. »

— « La classe des guerriers comprend trois sexes ; la différenciation entre ces trois types n'est pas clairement apparente, et il n'y a pas lieu de nous attarder là-dessus. Mes compagnons et hôtes ont environ six pouces de plus de hauteur que cette table et une fois et demie votre taille en longueur. Chacun est doté de quatre paires de jambes et de deux bras. Leurs mains sont petites, souples, et d'une grande dextérité. Ce qui leur permet de se montrer remarquablement adroits lorsqu'il s'agit de machines, instruments, ou manipulations délicates de toutes sortes. »

Greenberg se détendit quelque peu au fur et à mesure que Ftaelm parlait. En dépit de tout, il n'avait cessé d'éprouver l'impression gênante que cette créature, Lummox, pouvait être une Hroshia. Mais non, cette idée ne lui était venue que de la similitude accidentelle du nombre de jambes ! Comme si une autruche était un homme du fait de ses deux jambes ! »

Le Docteur avait enchaîné :

— « ... Mais la caractéristique la plus marquante des Hroshii, en dehors de toute considération de taille, de forme, de structure ou de fonction, est l'écrasante impression qu'ils donnent d'une énorme force cérébrale. Si stupéfiante, en vérité, — le médusoïde eut un rire embarrassé — que je fus presque convaincu d'avoir à renoncer à mes honoraires professionnels, le seul fait de les servir étant un privilège. »

Greenberg fut impressionné. Ces Hroshii devaient être en effet des créatures particulièrement exceptionnelles, car les Rargylliens, tout en étant d'honnêtes courtiers, étaient connus pour être capables de laisser plutôt un homme mourir de soif, sans lui confier la façon de dire « *eau* » dans le langage local, si le prix de ce renseignement ne leur était payé comptant. Cette attitude mercenaire faisait, pour eux, figure de devoir.

— « La seule chose, » ajouta Ftaelm, « qui me sauva de cet excès, fut la conscience du fait que dans un domaine, un seul, je les surpassais : ce ne sont pas des linguistes. Si riche et si puissant que puisse être leur mode d'expression, c'est la seule langue qu'ils soient toutefois capables d'apprendre correctement. Ils sont encore moins doués, dans le domaine linguistique, que votre propre race ! »

Ftaelm détendit ses mains grotesques en un geste parfaitement latin, et ajouta :

— « Je révisai donc mes scrupules momentanés, et leur demandai double tarif. »

Il se tut.

Kiku considéra la table d'un œil sombre, et Greenberg se contenta d'attendre. Finalement Kiku prononça :

— « Que proposez-vous? »

— « Très estimé ami, il semble qu'une seule chose reste à faire : leur rendre leur Hroshia. »

— « Sans doute, mais il se trouve que nous ne l'avons pas. »

Ftaelm laissa échapper une assez juste imitation de soupir humain.

— « Extrêmement regrettable, » souffla-t-il.

Greenberg lui jeta un regard perçant. Ce soupir ne semblait pas renfermer une grande conviction.

— « Lorsque vous avez accepté ce rôle d'intermédiaire pour le compte des Hroshii, Docteur Ftaelm, aviez-vous l'impression qu'il nous serait possible de vous livrer la, hum, Hroshia? »

Les tentacules du docteur mollirent soudainement. Greenberg leva un sourcil, et acheva sèchement :

— « Non, évidemment pas. Dans ce cas, puis-je vous demander ce qui vous poussa à accepter? »

La réponse de Ftaelm fut lente et dénuée de son habituelle confiance :

— « On ne refuse pas une mission pour le compte des Hroshii, croyez-moi, une telle chose est simplement hors de question. »

— « Hmmm... ces Hroshii. Vous voudrez bien m'excuser, Docteur, si je vous avoue que, jusqu'à présent, vos éclaircissements sur eux ne m'ont pas apporté la justesse de vue que j'en attendais. Vous nous dites qu'ils sont cérébralement si forts, que le représentant supérieur d'une race hautement évoluée, vous-même, Docteur, a failli se laisser subjuguer par eux. Vous semblez vouloir nous convaincre qu'ils sont également si puissants en d'autres domaines, que vous, fils d'une race fière et libre, êtes contraint d'obéir à leurs demandes. Les voilà ; tous groupés sur un unique navire, face à une planète entière, planète si puissante qu'elle a été capable d'instaurer une hégémonie à peu près totale dans une portion de l'espace où un tel résultat n'avait jamais été atteint, et vous déclarez qu'il serait « regrettable » que nous ne les satisfassions pas? »

— « Tout cela est parfaitement exact, Excellence, » rétorqua Ftaelm avec précaution.

— « Lorsqu'un Rargyllien s'exprime sur le plan professionnel, je ne puis ne pas le croire. Il m'est pourtant difficile d'accepter ce que vous affirmez. Ces... Etres Supérieurs... comment se fait-il que nous n'en n'ayons jamais entendu parler? »

— « L'espace est vaste, Excellence. »

— « Oui, oui. Sans doute existe-t-il des milliers de grandes races dont nous autres, Terriens, n'avons jamais entendu parler, que nous n'avons jamais vues et ne verrons jamais. Dois-je comprendre qu'il s'agit également du premier contact de votre race avec les Hroshii? »

— « Non, nous les connaissons depuis longtemps. Nous les connaissons, depuis plus longtemps, en vérité, que nous ne vous connaissons. »

— « Vraiment! »

Greenberg lança un rapide coup d'œil à Kiku.

— « Quelles sont les relations existant entre Rargyll et les Hroshii? Et comment se fait-il que la Fédération n'en ait jamais eu vent? »

— « Se pourrait-il que votre dernière question fût une réprimande, Excellence? Si tel était le cas, je me verrais obligé de vous rappeler que je n'agis pas actuellement au nom de mon Gouvernement. »

Greenberg baissa le ton.

— « J'essayais seulement d'obtenir quelques éclaircissements supplémentaires. La Fédération, vous ne l'ignorez pas, cherche sans cesse à étendre le plus loin possible, ses relations diplomatiques. Il est donc normal que je m'étonne d'apprendre que votre race, qui se dit amie de la nôtre, puisse avoir connaissance d'une civilisation omnipotente sans en avoir jamais fait part à la Fédération. »

— « Puis-je me permettre, Excellence, d'exprimer la surprise que me cause votre étonnement? L'Espace est vaste... ma race fut, de tous temps, une race de grands voyageurs. Il se peut que la Fédération ne nous ait pas fait les demandes adéquates? Pour répondre à l'autre aspect de votre question, permettez-moi de vous préciser que mon peuple n'entretient aucune relation, diplomatique ou autre, avec les puissants Hroshii. C'est un peuple qui, ainsi que vous l'exprimez dans votre pittoresque langage, s'occupe de ses oignons, et nous sommes, nous, satisfaits de ne pas nous mêler de leurs affaires. Il y a des années, plus de cinq de vos siècles, qu'un navire Hroshii n'est apparu dans nos cieux pour nous demander un service. Et cela vaut mieux ainsi. »

Greenberg répliqua :

— « Plus j'en apprends, et moins je comprends. Ils se seraient arrêtés à Rargyll pour y prendre un interprète plutôt que de se diriger droit sur nous? »

— « Non, ce n'est pas tout à fait ça. Ils apparurent à notre horizon, et nous demandèrent si nous vous connaissions? Nous répondîmes par l'affirmative, car lorsqu'un Hroshii interroge, on lui répond! Nous identifiâmes votre planète, et j'eus l'insigne honneur d'être choisi pour les représenter. Me voici donc. » Il haussa les épaules. « J'ajouterai que ce ne fut qu'une fois engagés profondément dans l'espace que je connus l'objet de leur recherche. »

Greenberg se souvint d'un fait qui l'avait frappé.

— « Voyons. Ils vous ont engagé, vous vous êtes embarqué, et une fois en route, ils vous ont appris qu'ils étaient à la recherche d'une Hroshia manquant à l'appel. C'est à ce moment-là que vous avez dû pressentir que votre mission n'aboutirait pas? Pourquoi cette impression? »

— « Cela n'est-il pas évident? Ainsi que vous le diriez dans votre belle langue précise, nous autres Rargylliens sommes taxés pour être les plus grands cancaniers de l'Espace. Peut-être diriez-vous « historiens » mais j'entends bien quelque chose de plus vivant. Donc, des cancaniers. Nous allons partout, nous connaissons tout le monde, et nous parlons toutes les langues. Je n'ai eu à compulser aucune fiche pour savoir que les hommes de la Terre n'avaient jamais mis les pieds sur la planète principale des Hroshii. Eussiez-vous fait cette découverte, vous auriez tenté de vous imposer à eux, et une guerre en eût résulté. Le scandale en eût rebondi, c'est le cas de le dire, « jusqu'aux étoiles ». — Voilà une expression charmante! — Ce fait n'eût pas manqué de susciter mille commentaires parmi les Rargylliens qui se fussent régalés d'anecdotes.

Bref, il était clair pour moi que les Hroshii se trompaient et ne retrouveraient pas chez vous ce qu'ils cherchaient. »

— « En d'autres termes, vous vous êtes trompés de planètes, et nous avez refilé votre problème. »

— « Pardon, » protesta Ftaelm, « notre identification fut exacte, je vous l'affirme, pas de votre planète, car les Hroshii ignoraient d'où vous proveniez, mais de vous-mêmes. Les créatures qu'ils recherchaient étaient, sans conteste, et jusqu'au moindre détail, des Terriens. Les ongles de vos doigts et jusqu'aux organes intérieurs, tout y était. »

— « Néanmoins, Docteur, vous saviez qu'ils se trompaient. Bien que n'étant pas un sémanticien de votre classe, il me semble entrevoir là un paradoxe. »

— « Permettez-moi de vous l'expliquer. Nous, dont la profession est d'employer les mots, en connaissons tout le vide. Un paradoxe ne peut exister qu'en paroles, jamais en fait. Puisque les Hroshii décrivaient très exactement les habitants de la Terre, et sachant que les Hroshii ne connaissaient pas les Terriens, je conclus ce que je devais en conclure, c'est-à-dire qu'il existait dans cette Galaxie une deuxième race ressemblant à la vôtre aussi parfaitement que se ressemblent deux jumeaux Sornia dans leur coquille, deux pois dans une même cosse. »

— « Cette notion me paraît invraisemblable sur le plan de la statistique, plus qu'invraisemblable, impossible. »

— « L'Univers entier, Monsieur le sous-secrétaire, est si follement invraisemblable, que c'en est risible. Nous, de Rargyll, savons depuis longtemps que Dieu est un humoriste. »

— « Avez-vous fait part de cette conclusion à vos clients? »

— « Bien entendu. Et je la leur ai soigneusement rappelée lors de nos dernières consultations. Le résultat fut ce que l'on pouvait prévoir. »

— « C'est-à-dire? »

— « Chaque race a ses qualités et ses faiblesses. Lorsque le puissant intellect des Hroshii a adopté une opinion, ils n'en démordent pas aisément. Votre expression « têtus comme des mulets » leur convient parfaitement. »

— « Le voisinage d'un têtu a tendance à rendre les autres têtus, Dr. Ftaelm. »

— « De grâce ! Excellence ! J'espère que vous n'êtes pas tenté par cette image ! Permettez-moi de vous faire remarquer, puisque vous m'y forcez, que bien qu'incapables de retrouver le trésor chéri des Hroshii, vous avez néanmoins entrepris de nouvelles recherches, plus poussées que les précédentes. Je suis votre ami, n'allez pas me faire croire que nos négociations pourraient échouer. »

— « Je n'ai, de ma vie, rompu une négociation, » répondit aigrement Kiku. « Si on ne parvient pas à convaincre avec des arguments, il faut laisser faire le temps. Pourtant, je ne vois pas ce que nous pourrions encore proposer à vos clients. Il ne reste que cette unique possibilité, dont noups avons discuté la dernière fois... Avez-vous apporté les coordonnées de leur planète? ou ont-ils refusé de les fournir? »

— « Je les ai. Je vous l'avais dit, qu'ils ne refuseraient pas. Les Hroshii ne craignent pas le moins du monde que d'autres races sachent où les trouver : cela leur est parfaitement indifférent. »

Ftaelm ouvrit une serviette, qui était une imitation de serviette terrestre, ou bien pouvait provenir d'un magasin terrien.

— « Ce ne fut néanmoins pas chose aisée que d'avoir à traduire dûment les « où » et les « comment » de leurs concepts en ceux qui admettent Rargyll comme centre indiscuté de l'Univers. Pour parvenir à ce résultat il me fallut tout d'abord les convaincre de cette nécessité puis leur expliquer le système de mesure espace-temps tel qu'il est appliqué à Rargyll. A présent, il me faut, à ma grande honte, avouer que je connais mal vos propres systèmes de mesure de l'Univers, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'aider à transposer nos chiffres en ceux qui vous sont familiers. »

— « Il n'y a pas lieu d'avoir honte, répondit Kiku, pour ma part, je ne connais rien à nos propres méthodes d'astrogation. Nous employons des spécialistes pour ce genre d'affaire. Un instant. »

Il actionna un interrupteur sur la table de conférence.

— « Passez-moi Boustro. »

— « Tout le monde a quitté le bureau, » répondit une voix féminine désincarnée, « il ne reste que l'officier de garde. »

— « Dans ce cas, passez-le-moi. Faites vite. »

Presque immédiatement, une voix mâle se fit entendre.

— « Ici, le Dr. Warner, officier de garde. »

— « Ici, Kiku. Etes-vous qualifié pour résoudre des problèmes de corrélations espace-temps? »

— « Bien entendu, Monsieur. »

— « Pouvez-vous le faire à partir de données Rargyliennes? »

— « Rargylliennes? ». L'officier de garde siffla doucement. « Ce sera trop difficile pour moi, Monsieur. C'est le Dr. Singh qu'il vous faut. »

— « Faites-le monter ici immédiatement. »

— « Heu, c'est que, il est rentré chez lui, Monsieur. Il ne sera ici que demain matin. »

— « Je ne vous ai pas demandé où il se trouve, je vous ai dit de me l'envoyer ici, immédiatement. Servez-vous d'un appel de police, faites sonner si c'est nécessaire le branle-bas général, il me le faut *tout de suite.* »

— « Heu... Bien, Monsieur. »

Kiku se retourna vers le Dr. Ftaelm.

— « J'espère pouvoir sous peu vous démontrer qu'aucune de nos fusées interstellaires n'est jamais parvenue jusqu'aux Hroshii. Fort heureusement, nous conservons soigneusement les livres d'astrogation de toutes nos expéditions. De plus, je pense qu'il est grand temps que les principaux intéressés de cette affaire se rencontrent personnellement ; nul doute qu'appuyés par vos grands dons de traducteur, nous n'aboutissions à une solution, en leur démontrant que nous n'avons rien à leur cacher.

S'ils avaient, ensuite, quoi que ce soit à nous suggérer, nous pourrions... »

Kiku s'interrompit car une porte venait de s'ouvrir. D'une voix monocorde, il enchaîna :

— « Comment allez-vous, Monsieur le Secrétaire? »

Le Très Honorable Roy Mac Clure, Secrétaire des Affaires Spatiales auprès de la Fédération des Civilisations faisait son entrée. Ses yeux ne semblèrent effleurer que le seul Mr. Kiku.

— « Ah ! Vous voilà, Henry ! Vous ai cherché partout ! Cette stupide fille ne savait pas où vous étiez parti, mais j'ai découvert que vous n'aviez pas quitté l'immeuble. Vous devez... »

Kiku le prit fermement par le coude, et parla d'une voix claire.

— « Permettez-moi, Monsieur le Secrétaire, de vous présenter le Dr. Ftaelm, ambassadeur extraordinaire des grands Hroshii. »

Mac Clure se montra à la hauteur de la situation et s'exclama :

— « Comment allez-vous, Docteur? Mais ne devrais-je pas dire plutôt Excellence? » en ayant le bon goût de dissimuler sa surprise.

— « Docteur conviendra parfaitement, Monsieur le Secrétaire. Je vais bien, je vous remercie. Puis-je me permettre de vous demander des nouvelles de votre propre santé? »

— « Oh ! plutôt bonne, plutôt bonne, si tout ne surgissait pas en même temps... Ce qui me rappelle... auriez-vous la bonté d'excuser un moment mon assistant? Je suis au regret de devoir vous interrompre, mais une urgence réclame sa présence.

— « Certainement, Monsieur le Secrétaire. Je n'ai d'autres souhaits que de vous être agréable. »

Mac Clure jeta un coup d'œil acéré au Médusoïde, mais se trouva incapable de déchiffrer la moindre expression sur ce visage, si toutefois la chose était capable d'expression. Il poursuivit :

— « Bien. Excusez-nous encore et croyez bien que je suis vraiment désolé, mais... Henry, s'il vous plaît... »

Kiku salua le Rargyllien et quitta la table, arborant un masque si inexpressif que Greenberg en frissonna.

Dès qu'ils se furent éloignés, il se pencha vers Mac Clure, et lui parla à voix basse.

Celui-ci examina les deux autres, puis répondit en chuchotant, mais pas assez bas pour que Greenberg ne put l'entendre.

— « Oui, bien entendu, mais enfin, Henry, quelle est la raison de force majeure qui a pu vous donner l'idée de faire atterrir ces navires sans me consulter au préalable? »

La réponse de Kiku fut inaudible.

Mac Clure reprit :

— « C'est ridicule ! A présent, il ne vous reste plus qu'à aller les accueillir. Vous ne pouvez pas... »

Kiku se tourna brusquement vers la table.

— « Dites-moi, Dr. Ftaelm, aviez-vous l'intention de retourner à bord du navire Hroshii ce soir-même? »

— « Rien ne me presse, Excellence. Je suis à votre service. »

— « Vous êtes trop aimable, Docteur. Puis-je vous laisser en compagnie de Mr. Greenberg, qui est un autre moi-même, vous le savez. »

Le Rargyllien acquiesça en s'inclinant :

— « C'est un honneur pour moi, Excellence. »

— « Je me ferai un plaisir de vous retrouver demain. »

Ftaelm salua à nouveau.

— « A demain donc, messieurs, je suis votre serviteur. »

Kiku sortit en compagnie de Mac Clure.

Greenberg ne savait s'il lui fallait rire ou pleurer. Il se sentait embarrassé au nom de sa race tout entière. Le Médusoïde l'observait en silence.

— « Le langage Rargyllien est-il riche en jurons, Docteur? » sourit péniblement Greenberg.

— « Je suis capable d'en proférer en plus de mille langues différentes. Certaines d'entre elles possèdent un véritable trésor d'injures, aptes à faire éclater un œuf à cent pas. Voulez-vous que je vous en énumère quelques-unes? »

Greenberg se laissa aller sur le dossier de son siège et rit cette fois de bon cœur.

— « Docteur, je vous aime bien. Oui, vraiment, je vous aime bien ! Et cela, en dehors de toutes les amabilités de règle dans notre commune profession. »

Les lèvres de Ftaelm imitèrent assez bien un rire.

— « Je vous remercie. Ce sentiment est entièrement partagé, et j'en suis fort aise, car, puis-je me permettre de vous confier, sans vouloir vous offenser le moins du monde, que l'accueil habituellement réservé sur votre planète à ceux de ma race doit souvent être accepté avec une sérieuse dose de philosophie? »

— « Je sais. Et cela me désole. Mes pareils ont, hélas ! tendance, pour la plupart, à croire en toute bonne foi que leurs préjugés de classe sont épousés par le Seigneur. »

— « N'en ayez pas honte, Monsieur. Croyez-moi, c'est là une conviction commune à toutes les races. C'est même la seule chose qu'elles aient toutes en commun. La mienne ne fait pas exception à la règle. Si vous parliez différents langages... vous sauriez que dans chaque idiome de chacune d'entre elles, on répète sur tous les tons : C'est un étranger, donc, c'est un barbare. »

Greenberg eut un sourire sans joie.

— « Plutôt décourageant, vous ne trouvez pas? »

— « Pourquoi, décourageant? A mon avis, c'est plutôt désopilant. Probablement la seule plaisanterie que Dieu doit répéter sans fin, car elle ne vieillit guère. »

Le Médusoïde ajouta :

— « Souhaitez-vous que nous continuions notre discussion? Ou bien avez-vous seulement l'intention de faire durer la conversation jusqu'au retour de votre... associé? »

Greenberg comprit que le Rargyllien lui montrait par là, avec toute la politesse nécessaire, que lui, Greenberg, n'avait pas le droit d'agir sans Kiku. A quoi eût-il servi d'essayer de prouver le contraire? D'ailleurs, il avait faim.

— « N'avons-nous pas suffisamment travaillé pour aujourd'hui, Docteur? Me ferez-vous l'honneur de dîner avec moi? »

— « J'en serais enchanté, mais... vous connaissez les particularités de notre régime? »

— « Bien sûr. Souvenez-vous : j'ai passé plusieurs semaines en compagnie d'un de vos compatriotes. Nous pourrions aller à l'hôtel Universel. »

— « Oui, bien sûr... »

Ftaelm ne semblait pas particulièrement enthousiaste.

— « Ou auriez-vous autre chose à suggérer? »

— « J'ai entendu parler de vos cabarets, avec dîner-spectacle... Cela serait-il possible? A moins que... »

— « Un cabaret? » Greenberg réfléchit un moment. « Mais oui ! Le Club cosmique ! Leur cuisine ne le cède en rien à celle de l'Universel. »

Ils étaient sur le point de sortir lorsqu'une porte s'entrouvrit pour laisser passer un homme très mince et très brun.

— « Oh ! pardonnez-moi ! Je croyais trouver ici Mr. Kiku. »

Greenberg se rappela subitement que le patron avait convoqué un mathématicien.

— « Un instant. Vous êtes sans doute le Dr. Singh? »

— « Oui. »

— « Mr. Kiku a dû s'absenter. Je suis précisément ici pour le remplacer. »

Il présenta les deux personnages l'un à l'autre et exposa au Dr. Singh le problème qu'il était appelé à résoudre. Celui-ci consulta les plans du Rargyllien et acquiesça d'un hochement de tête.

— « Cela va me prendre un assez long moment. »

— « Puis-je vous proposer mon aide, Docteur? » demanda Ftaelm.

— « Cela ne sera pas nécessaire. Vos notes me paraissent très complètes. »

Rassurés, Greenberg et Ftaelm s'en furent en ville.

Le programme du Club cosmique comprenait un jongleur qui enchanta Ftaelm, et des danseuses qui ravirent Greenberg. Lorsqu'il reconduisit Ftaelm dans l'un des appartements spéciaux de l'hôtel Universel, réservés aux hôtes extra-terrestres du Département des Affaires spatiales, il était fort tard. Tout en bâillant, dans l'ascenseur qui le redescendait, il décida que cette soirée avait été fort utile à l'intérêt des bonnes relations étrangères.

Malgré sa fatigue, il s'arrêta au bureau du Département. Au cours de la soirée, Ftaelm avait prononcé une phrase qu'il fallait, pensait-il, rapporter au plus tôt au Patron. Ce soir-même, s'il parvenait à le joindre, sinon, il lui laisserait une note sur son bureau. En effet, emporté par l'euphorie du plaisir que lui avait procuré le jongleur, le Rargyllien avait

exprimé son regret de ce que ce genre de réjouissance dût cesser sous peu.

— « Qu'entendez-vous par là ? » avait questionné Greenberg.

— « Lorsque votre puissante Terre sera volatilisée... » avait commencé le Médusoïde, pour s'arrêter aussitôt.

Greenberg avait vainement tenté de lui en faire dire davantage. Le Rargyllien avait soutenu que ce n'avait été là qu'une plaisanterie.

Greenberg doutait que cela put avoir une signification réelle, cependant l'humour rargyllien était habituellement bien plus subtil. Il avait donc décidé de prévenir le Patron au plus tôt. Peut-être cet étrange navire nécessitait-il une bonne douche de rayons paralysants à haute fréquence, une bombe à fission, le tout suivi d'un bon nettoyage par le vide?

Il trouva Kiku penché sur son bureau. Le panier « Arrivées » débordait, comme à l'habitude, mais le sous-secrétaire n'y prêtait pas la moindre attention. Il leva les yeux et dit doucement :

— « Bonsoir, Sergei. Regardez ceci. »

C'était le travail du Dr. Singh sur les notes de Ftaelm. Greenberg repéra au bas de la page les coordonnées géocentriques, et fit un rapide calcul.

— « Plus de neuf cents années-lumière ! » souffla-t-il, « et dans cette direction-là ! Rien d'étonnant à ce que nous ne les ayons jamais rencontrés ! Ce ne sont pas précisément les voisins d'à côté ! »

— « Laissez cela, » ordonna Kiku, « regardez la date. Cette estimation-là concerne le lieu et l'époque où se situe la visite qu'aurait rendue aux Hroshii une de nos fusées. »

Greenberg contempla ce que lui montrait Kiku et sentit ses sourcils grimper à la rencontre de son cuir chevelu. Il se tourna vers le cerveau électronique et entreprit de lui poser un problème en code.

— « Laissez cela, » lui dit Kiku, « votre estimation est correcte. Le « Trail Blazer », second voyage. »

— « Le Trail Blazer », répéta sottement Greenberg.

— « Oui. Nous ne sûmes jamais quel point de l'Univers ils atteignirent, nous ne pouvions donc pas le deviner. Mais nous savons très exactement *quand* le navire prit son envol. Les dates concordent. Cette hypothèse est plus plausible que les races jumelles du Dr. Ftaelm. »

— « Bien sûr. » Il contempla le Patron. « Alors... ce serait... Lummox? »

— « Oui, c'est Lummox. »

— « Mais ce n'est pas possible ! Lummox ! Pas de mains... aussi stupide qu'un lapin... »

— « Ce n'est pas possible, mais c'est ainsi ! »

VII

Lummox n'était pas dans le réservoir. Fatigué, il avait décidé de rentrer chez lui. Dans l'obligation de s'ouvrir un passage de façon à

pouvoir en sortir, il l'avait endommagé le moins possible. Il ne tenait pas à avoir des discussions avec John Thomas sur des sujets aussi sots. En fait, il ne voulait de discussions d'aucune sorte.

Plusieurs personnes semblèrent faire toute une histoire de ce départ, mais il n'en tint pas compte. Il prit soin de ne piétiner aucune d'elles et ignora leurs commentaires, se cantonnant dans une réserve pleine de dignité. Même lorsqu'elles employèrent ces détestables engins à projeter de l'eau sur lui, il ne se laissa pas dévier de sa route de la façon dont il s'était laissé faire en sortant de ce grand immeuble, le jour de cette malheureuse promenade. Il ferma simplement ses yeux et sa rangée de narines, baissa la tête, et fonça droit en direction de la maison.

John Thomas, qu'un inspecteur en chef rendu hystérique par les événements avait envoyé quérir, le rencontra en chemin. Lummox s'arrêta, et après s'être embrassés et rassurés mutuellement, il forma pour John un siège sur son dos, et reprit sa marche.

L'inspecteur en chef Dreiser en devint incohérent de rage.

— « Faites rebrousser chemin à cet animal ! » hurla-t-il.

— « Faites-le vous-même, » lui conseilla John.

— « J'aurai votre peau ! Je... je... »

— « En quoi suis-je coupable, moi? »

— « Vous... C'est ce que vous n'avez *pas* fait, qui importe ! Cette bête s'est échappée, et... »

— « Je n'étais pas présent, » fit remarquer John, tandis que Lummox continuait son avance.

— « Oui, mais... ne détournez pas la question ! Il s'est enfui, et vous vous devez d'assister la Police et d'aider à le reprendre ! »

— « Je ne comprends pas comment vous vous arrangez. Vous me l'avez enlevé, vous l'avez fait condamner, et vous prétendez qu'il ne m'appartient plus. Vous avez essayé de le tuer, ne dites pas le contraire, vous avez essayé de le tuer avant même de savoir si le Gouvernement serait d'accord avec vous. S'il m'appartient, je devrais déposer une plainte contre vous, et s'il ne m'appartient pas, ça ne me regarde pas si Lummox s'échappe de cette ridicule citerne ! »

John Thomas se pencha et regarda en bas.

— « Pourquoi ne remontez-vous pas dans votre voiture au lieu de vous essoufler à courir à nos côtés? »

Dreiser suivit le conseil de fort mauvaise grâce. Son chauffeur lui ouvrit la portière de la voiture. Cet intermède lui permit cependant de retrouver son sang-froid. Il sortit la tête, et dit :

— « Je ne veux pas me disputer avec vous, John Thomas. Les citoyens se doivent d'assister la police lorsque le besoin s'en présente. Je vous somme donc officiellement, et je vous ferai remarquer que le magnétophone de la voiture enregistre en ce moment même toutes mes paroles, je vous somme officiellement, dis-je, de m'assister dans la capture de cette bête et de lui faire réintégrer le réservoir. »

John Thomas le considéra d'un air fort innocent.

— « Vous m'autoriserez ensuite à rentrer chez moi? »

— « Comment? Oui. »

— « Merci, Inspecteur. Hum, dites, combien de temps croyez-vous qu'il restera dans sa citerne après que je l'y aurai remis et que je serai rentré chez moi? Mais peut-être avez-vous l'intention de m'engager, en qualité de membre permanent, dans votre police? »

Lummox rentra chez lui.

Néanmoins, Dreiser n'accepta cet état de choses que dans la mesure où il le considérait comme étant temporaire. En bon policier, il ne perdit rien de son entêtement, mais se dit seulement que le public était davantage en sûreté pendant que la bête se trouvait chez elle ; ce qui lui donnerait à lui le temps de concevoir un moyen sûr, un moyen infaillible de la tuer.

Un ordre du Sous-Secrétaire des Affaires spatiales l'autorisant à détruire Lummox lui parvint, et il se sentit de meilleure humeur, le vieux juge O'Farrell ne lui ayant pas ménagé ses sarcasmes au sujet de sa facilité de se servir de son revolver.

Le contre-ordre et un ordre suivant, qui suspendait définitivement l'exécution de Lummox, ne l'atteignirent jamais. Un nouvel employé du bureau des Communications spatiales ayant fait une petite erreur, une simple transposition erronée de deux symboles, le contre-ordre fut acheminé vers Pluton, et l'ordre suivant étant rattaché au précédent prit le même chemin.

Dreiser s'installa dans son bureau, serrant dans sa main l'ordre d'exécution, et se mit à réfléchir au meilleur moyen de tuer la bête.

*
* *

Lummox semblait content d'avoir retrouvé la maison. Prêt à oublier les offenses passées, il ne parla pas de l'inspecteur chef Dreiser, et si toutefois il s'était rendu compte qu'on avait essayé de lui faire du mal, il n'en souffla mot. Il démontra son heureux caractère en faisant mille grâces à Johnnie, essayant de lui poser la tête sur les genoux pour être caressé. Il y avait longtemps que sa tête n'avait plus la petitesse nécessaire pour ce genre de cajoleries. Il posa seulement l'extrémité de son museau sur les genoux du garçon, en évitant d'appuyer de tout son poids, et Johnnie lui gratta le nez avec un morceau de brique.

Ce dernier n'était qu'à moitié content. Certes, il était heureux du retour de Lummox, mais se rendait compte que rien n'était arrangé de manière définitive. Le chef Dreiser n'allait pas tarder à faire une nouvelle tentative pour essayer de tuer Lummox. Le seul fait de remuer ce problème insoluble lui causait une pénible douleur au plexus.

Sa mère avait ajouté à son malaise en faisant tout un drame à la vue du retour de « cette bête » dans sa maison. John Thomas n'avait tenu aucun compte, ni de ses prières, ni de ses menaces, ni de ses ordres, et avait entrepris d'héberger son ami et de lui donner à manger et à boire. Finalement, elle avait réintégré la maison en trombe, en déclarant qu'elle allait téléphoner au chef Dreiser. Johnnie avait prévu cette éventualité,

et savait que rien n'en résulterait. Rien n'en résulta, en effet. Elle ne ressortit pas. Mais Johnnie en avait le cœur gros. De nature obéissante et aimable, il s'entendait généralement bien avec sa mère, et lui tenir tête lui faisait encore plus de peine qu'à elle.

Il ne rentra pas à l'heure du dîner. Ce fut elle qui sortit avec un plateau.

— « J'ai pensé que tu aimerais faire un pique-nique avec Lummox, » dit-elle doucement

Johnnie la regarda avec attention.

— « Oh ! merci, m'man ! Heu... merci. »

— « Comment va Lumnie? »

— « Heu... Il va bien, je pense. »

— « Allons, tant mieux. »

Il la suivit du regard tandis qu'elle rentrait. Qu'elle fût fâchée le tracassait déjà, mais de la voir toute douce et gentille le rendit encore plus vigilant. Il dévora avec appétit, n'ayant rien absorbé depuis le petit déjeuner. Elle réapparut au bout d'une demi-heure et demanda :

— « Tu as terminé, mon chéri? »

— « Heu... oui. Merci, m'man, c'était très bon. »

— « Tant mieux, mon chéri. Veux-tu rapporter le plateau? Et il faudrait que tu te prépares, un certain Mr. Perkins doit venir te voir à huit heures.

— « Mr. Perkins? Qui est-ce? »

Mais elle avait déjà disparu.

Il la retrouva au rez-de-chaussée, se reposant tout en tricotant. Elle lui sourit :

— « Eh bien, comment nous sentons-nous, maintenant? »

— « Très bien. Dis, m'man, qui est ce Perkins? Pourquoi est-ce qu'il vient me voir, *moi ?* »

— « Il a téléphoné cet après-midi pour prendre rendez-vous. Je lui ai dit de venir à huit heures. »

— « C'est au sujet de Lummox? »

— « Cesse de me questionner. Tu verras bien. »

— « Mais... écoute, je... »

— « Ne parlons plus de ça, veux-tu? »

Elle enroula son tricot, le rangea.

— « Va te laver les mains. Oui, lave-toi aussi le visage et passe un coup de peigne dans cette tignasse. Mr. Perkins va arriver d'une minute à l'autre. »

Il s'avéra que Mr. Perkins était bien sympathique, et John Thomas ne put s'empêcher de se sentir attiré vers lui, en dépit de sa méfiance. Après les politesses et les lieux communs d'usage, et après avoir complimenté la maîtresse de maison sur l'excellence de son café, il exposa le but de sa visite.

Il représentait le laboratoire de vie exotique du Musée d'histoire naturelle. A la suite des prises de vues des actualités au procès dont

Lummox avait été la victime, l'animal avait attiré l'attention du musée. On désirait l'acheter.

— « A ma grande surprise, » ajouta-t-il, je découvris, en compulsant nos fiches, que nous avions déjà cherché à acquérir ce spécimen... auprès de votre grand-père, je crois? Le nom est le même que le vôtre, et les dates semblent concorder. Etes-vous descendant de... »

— « C'était mon arrière-arrière-grand-père, oui, » interrompit John Thomas. « Et c'est probablement à mon grand-père, qu'ils ont dû essayer de l'acheter. Seulement, il n'était pas à vendre. Pas plus qu'il n'est à vendre maintenant. »

Sa mère leva la tête de son tricot, et dit :

— « Sois raisonnable, mon chéri. Tu n'es pas en mesure d'avoir une telle attitude. »

John Thomas ne chercha pas à dissimuler sa détermination.

Perkins poursuivit, avec un bon sourire :

— « Je comprends parfaitement ce que vous ressentez. Mr. Suart, et je sympathise avec vous. Cependant, notre Conseil juridique a pris des renseignements, avant que je ne vienne vous voir. Nous n'ignorons pas vos problèmes actuels et, croyez-moi, loin de vouloir compliquer les choses, nous vous offrons au contraire une solution qui sauvegardera votre protégé tout en mettant fin à vos soucis. »

— « Je ne vendrai pas Lummox, » répéta John Thomas.

— « Pourquoi pas? C'est pourtant la seule solution... »

— « Eh bien... je ne peux pas. Il ne m'a pas été laissé pour que je m'en débarrasse, mais pour que je le soigne et le fasse vivre. Il faisait partie de la famille, bien avant moi... avant ma mère, également... »

Il regarda sa mère, les sourcils froncés.

— « C'est vrai, m'man, je ne comprends pas ce qui te prend. »

Tranquillement, elle répondit :

— « Ça suffit comme ça, mon chéri. Ta mère agit pour le mieux de tes intérêts. »

John Thomas s'assombrit brusquement. Perkins tenta de faire diversion :

— « De toute façon, puisque je suis venu jusqu'ici, pourrais-je le voir? Il m'intéresse terriblement. »

— « Oh ! sans doute, » murmura John Thomas, en se levant lentement pour accompagner l'étranger.

Mr. Perkins contempla Lummox, respira profondément et soupira.

— « Merveilleux ! »

Il le contourna avec admiration.

— « Absolument merveilleux ! Unique !... Et le plus grand spécimen E. T. que j'aie jamais vu. Comment a-t-on pu le transporter? »

— « Il a beaucoup grandi ,» convint Johnnie.

— « Il paraît qu'il imite notre façon de parler. Pourriez-vous le convaincre de se faire entendre? »

— « Comment? il n'*imite* pas, il *parle*. »

— « Vraiment? »

— « Bien sûr. Hé, Lummie, comment vas-tu, mon gars? »

— « Pas mal, » laissa passer Lummox. « Qu'est-ce qu'il vient faire ici? »

— « Rien de spécial. Il voulait te regarder. »

Perkins était abasourdi.

— « Il parle! Mr. Stuart, il *faut* que le laboratoire ait ce spécimen! »

— « Je vous l'ai dit, il n'en est pas question. »

— « A présent que je l'ai vu... et entendu... je suis prêt à vous faire une offre très supérieure. »

John Thomas ouvrit la bouche, prêt à laisser passer des gros mots, mais il se refréna et posa une question :

— « Ecoutez, Mr. Perkins, êtes-vous marié? »

— « Oui. Pourquoi? »

— « Vous avez des enfants? »

— « Un seul. Une petite fille de cinq ans. »

— « Je vais vous faire une proposition. Faisons un échange. Chacun emportera son « spécimen », et en fera ce que bon lui semble. »

Perkins sursauta désagréablement, puis sourit.

— « Touché! Je ne dis plus rien. Pourtant, » ajouta-t-il, « vous avez joué là un jeu dangereux : certains de mes collègues eussent accepté. Vous ne pouvez comprendre ce qu'un spécimen de ce genre représente aux yeux d'un homme de science. »

Mrs. Stuart leva les yeux quand ils rentrèrent. Mr. Perkins secoua la tête. Ils s'assirent, et Perkins joignit le bout de ses doigts.

— « Vous m'avez ôté les mots de la bouche, Mr. Stuart, » dit-il, « pourtant, lorsque je serai obligé d'avouer au directeur du laboratoire que je ne vous ai même pas cité le chiffre de notre offre, j'aurai l'air d'un imbécile. Me permettez-vous de vous dire ce que le musée se proposait d'offrir?... Ce sera pour me rendre service... »

— « Heu... » John Thomas était perplexe, « je suppose que cela ne peut pas faire de mal. »

— « Merci. Il faut bien que je justifie mes frais de déplacement, n'est-ce pas! Voyons, cette créature, votre ami Lummox... ou plutôt, permettez-moi de dire *notre* ami Lummox, car il m'a plu dès que je l'ai vu. Notre ami Lummox, donc, est sous le coup d'une condamnation à mort, n'est-ce pas? »

— « Oui, » admit John Thomas. « Mais cela n'a pas encore été entériné par le Département des Affaires Spatiales. »

— « A tout moment, demain ou même peut-être aujourd'hui, le papier approuvant la destruction de Lummox peut arriver. »

— « Ils peuvent aussi refuser leur accord. »

— « Avez-vous le droit de risquer sa vie? Votre espoir ne se justifie en rien. L'inspecteur en chef reviendra à la charge et... cette fois, il le tuera. »

— « Il ne pourra pas! Il ne sait pas comment s'y prendre. Nous nous moquons bien de lui! »

Perkins opina du bonnet.

— « Ce n'est pas votre tête qui parle, mais votre cœur. L'inspecteur prendra ses dispositions, soyez-en certain. Il a été rendu une fois ridicule, il s'arrangera pour que cela ne se reproduise plus. Et s'il ne découvre pas lui-même le moyen adéquat de parvenir à ses fins, il s'adressera à des techniciens. Une simple analyse, même sommaire, de Lummox permettrait à n'importe quel biologiste de trouver, haut la main, deux à trois manières de le tuer, de le tuer rapidement et sans risques. Tenez, rien qu'en l'ayant observé quelques secondes, il m'en est venue une. »

John Thomas lui lança un regard plein d'inquiétude.

— « Vous n'irez pas lé révéler à Dreiser? »

— « Bien sûr que non! Je me laisserais plutôt suspendre par les pouces! Mais des milliers d'autres accepteront de le conseiller. Sans omettre la possibilité qu'il trouve un moyen lui-même. Mettez-vous bien dans la tête que si vous attendez jusqu'à ce que la condamnation soit entérinée, il sera trop tard. Ils tueront Lummox. Ils le tueront, et ce sera une grande perte. »

John Thomas ne répondit pas.

Perkins ajouta :

— « On ne peut, seul, tenir tête à la Société tout entière. Si vous vous obstinez dans votre entêtement, vous serez responsable de la mort de Lummox. »

John Thomas se mordit le poing, et chuchota d'une voix à peine audible :

— « Mais qu'est-ce que je peux *faire ?* »

— « Beaucoup. A condition que vous acceptiez mon aide. Tout d'abord, soyez assuré d'une chose : si vous nous confiez votre protégé, il ne lui arrivera rien, il ne lui sera fait aucun tort, d'aucune manière. Vous avez entendu parler de vivisection et autres expériences inimaginables? Oubliez tout ça. Notre but est de placer les spécimens dans un entourage ressemblant le plus possible à leur planète d'origine, pour ensuite les étudier. Nous les voulons en bonne santé et heureux, et nous nous donnons beaucoup de mal pour atteindre ce résultat. »

— « Une seconde. Même si vous l'achetez, ce n'est pas ça qui le sauvera. On le tuera quand même. N'est-ce pas? »

— « Heu... oui et non... Plutôt non. Le vendre à un musée n'annulera pas l'ordre de le supprimer, mais croyez moi, on ne l'exécutera pas. Notre Conseiller Juridique m'a mis au courant de ce qui convient de faire. Primo, vous nous signez un acte de vente ; de ce fait, le musée est reconnu officiellement responsable. Immédiatement après, ce soir même, je me mets en rapport avec le juge de votre circonscription, et j'obtiens de lui une ordonnance retardant l'exécution de quelques jours. Il est en son pouvoir de le faire, puisqu'un nouveau fait intervient : le changement de propriétaire. Ce fait mérite d'être pris en considération. C'est tout ce dont nous avons besoin. Nous pourrons alors, éventuellement, toucher directement le Secrétaire des Affaires Spatiales, et je vous donne ma parole qu'une fois les titres de propriété en sa possession, le Musée ne permettra pas la destruction de Lummox. »

De la pointe de sa chaussure, John Thomas fit un dessin sur le tapis, puis il leva les yeux.

— « Ecoutez, Mr. Perkins, je sais qu'il me faut faire quelque chose pour tenter de sauver Lummox. Jusqu'à maintenant, j'avoue que je ne savais trop comment m'y prendre. Je n'avais semble-t-il, pas le courage de faire face à cette situation et à tout ce qu'elle impliquait. »

— « Et maintenant? »

— « Ecoutez-moi, je vous en prie. Votre solution ne vaut rien non plus. Seul, Lummie serait malade de tristesse. Il ne pourrait s'y faire. On ne ferait que muer une condamnation à mort en emprisonnement à vie. Je suis à peu près certain qu'il préférerait la mort à la solitude... emprisonné par un tas d'étrangers qui viendraient l'examiner sans arrêt, l'agacer, se livrer à des tests incessants... Et je ne peux même pas lui demander son avis, car je ne suis pas sûr qu'il comprenne exactement ce qu'est la mort. Par contre, les étrangers, il sait très bien ce que c'est. »

Mr. Perkins se mâchonna la lèvre inférieure, tout en se disant qu'il serait bien difficile de rendre service à ce jeune homme.

— « Et... si vous faisiez partie de la transaction... Cela arrangerait-il les choses? »

— « Hein? Comment ça? »

— « Je crois pouvoir vous promettre un poste de soigneur auprès des animaux. Au fait! Il y a un poste libre dans mon propre département! Je puis donc vous engager dès ce soir, et nous mettrons les détails au clair plus tard. De toute façon, cela présente un avantage certain, d'avoir auprès d'un animal exotique, une personne qui le connaît bien et connaît ses manies. »

Avant que Johnnie n'ait eu le temps de répondre, sa mère dit :

— « Non! »

— « Comment, vous dites, Mrs. Stuart? »

— « Je dis que cela est hors de question, Mr. Perkins. J'avais espéré que vous trouveriez un moyen rationnel de nous sortir de cet imbroglio insensé. Mais je refuse tout net de donner mon accord à cette dernière proposition : mon fils doit poursuivre ses études pour devenir quelqu'un. Je ne tolérerai pas qu'il gâche sa vie à balayer la cage de cette bête, comme un va-nu-pieds! Non, certainement pas! »

— « Mais enfin, écoute, m'man... »

— « John Thomas! S'il te plaît! Le sujet est clos. »

Le regard de Perkins se promena du visage désespéré du garçon à l'expression résolue de sa mère.

— « Après tout, » dit-il, « cela n'est pas l'affaire du Musée. Permettez-moi de vous présenter la chose autrement, Mrs. Stuart. Je laisserai le poste vacant pendant... disons six mois. Je vous en prie, Mrs. Stuart! Que votre fils l'accepte ou non, cela vous regarde, et je ne pense pas que vous ayez besoin de mes conseils. Je tiens simplement à l'assurer que le Musée ne le séparera pas de son ami. Voyons, suis-je beau joueur? »

— « Sans doute, » admit-elle.

— « Mr. Stuart? »

— « Une seconde ! Ecoute, m'man, tu ne crois pas que je... »

— « Mr. Stuart, je vous en prie ! Le Musée d'Histoire Naturelle n'a pas place dans les discussions familiales. Vous connaissez notre offre, l'acceptez-vous? »

Mrs. Stuart intervint.

— « Il ne me semble pas avoir entendu mentionner de prix? »

— « Mais vous avez parfaitement raison ! Que diriez-vous de 20 000? »

— « Net? »

— « Net? Ah non. Il faudrait déduire les droits. Nous arrangerons cela au mieux, évidemment. »

— « Net, Mr. Perkins, » répéta-t-elle d'une voix obstinée.

Il haussa les épaules.

— « Net. »

— « Nous acceptons. »

— « D'accord. »

— « Hé là, une minute ! » protesta John Thomas. « Nous n'acceptons pas. Pas si on n'est pas d'accord sur le second point. Je ne donnerai pas Lummox à... »

— « J'ai fait montre de patience, mon chéri, mais je n'écouterai pas une sottise de plus. Cela suffit. Oui, Mr. Perkins, il accepte. Avez-vous les papiers nécessaires sur vous? »

— « Nous n'acceptons pas ! »

— « Attendez, » supplia Mr. Perkins. « Est-il exact, madame, que la signature de votre fils soit nécessaire pour valider l'acte de vente? »

— « Vous l'aurez. »

— « Hum. Mr. Stuart? »

— « Je ne signerai que s'il est entendu que je resterai près de Lummox. »

— « Mrs. Stuart? »

— « C'est ridicule ! »

— « C'est également mon avis, mais je n'y puis rien. »

Perkins se leva.

— « Bonsoir, Mrs. Stuart. Je vous remercie de votre hospitalité. Bonsoir, Mr. Stuart. Merci de m'avoir laissé dire un mot, et merci de m'avoir laissé voir Lummox. Non, ne vous dérangez pas, je trouverai la sortie. »

Il se dirigea vers la porte, tandis que les Stuart évitaient de se regarder. S'arrêtant :

— « Mr. Stuart? »

— « Hein? Oui, Mr. Perkins? »

— « Voudriez-vous m'accorder une dernière faveur? Faites autant de photos de Lummox qu'il vous sera possible. Films/couleurs et stéréo, si possible. J'aurais voulu pouvoir faire venir ici une équipe de savants, mais je crains que le temps ne manque... Vous comprenez, ce serait véritablement un scandale, qu'aucun document scientifique concernant

cet extraordinaire phénomène ne subsiste... Alors, je vous en prie, faites tout ce que vous pourrez. »

Il repartit.

John Thomas émit un petit geignement, et bondit de sa chaise.

— « Mr. Perkins ! Hé ! Revenez ! »

Quelques instants plus tard, il signait un engagement de vente. Sa signature était tremblante, mais lisible.

— « A présent, » dit Perkins d'une voix suave, « si vous voulez signer là, sous le mot « gardien »... Merci. Ah oui ! Il faut que je supprime la clause concernant les réclamations possibles. Je n'ai pas la somme entière sur moi, étant arrivé en ville après la fermeture des banques, mais je vais vous verser un acompte, de manière à confirmer notre accord. Nous réglerons le solde dû avant le transport du spécimen. »

— « Non, » dit John Thomas.

— « Comment? »

— « J'ai oublié de vous le dire. Le Musée pourra s'arranger pour régler tout ce qu'il y aura à régler pour clore cette méchante affaire, puisque je ne puis le faire moi-même, et qu'après tout, Lummox a bien causé des dégâts. Mais je n'accepterai pas un sou en dehors de ça. Il me semblerait être Judas en personne. »

Sa mère intervint brusquement.

— « John Thomas ! Je ne te permettrai pas... »

— « Ne dis plus rien, maman, » souffla-t-il d'une voix menaçante, « tu sais ce que papa aurait pensé de tout ceci. »

— « Hum, hum ! »

Perkins s'éclaircit bruyamment la gorge.

— « Je m'en vais cependant, le plus légalement qui soit, porter dans la case réservée à cet effet la somme nominale à valoir. Il me faut partir immédiatement, le juge O'Farrell m'ayant prévenu qu'il se couchait à 10 heures. Mrs. Stuart, je considère le Musée lié par mon offre. Mr. Stuart, je vous laisse arranger vos affaires avec madame votre mère de la manière qui vous conviendra le mieux. Bonsoir. »

Il empocha l'acte de vente et sortit rapidement.

Une heure plus tard, ils se dévisageaient encore par-dessus la table, pleins de colère et de lassitude. John Thomas s'était laissé circonvenir, au point d'accepter que sa mère prenne l'argent, du moment qu'il n'aurait, lui, pas à y toucher. Il croyait avoir cédé sur ce point en échange de la permission d'accepter la place auprès de Lummox.

Mais elle secoua la tête.

— « Il n'en est pas question. Tu es sur le point d'entrer au Collège. Là de toutes manières, tu n'aurais pu l'emmener avec toi. Je ne vois pas comment tu as pu t'imaginer un instant pouvoir le faire. »

— « Hein? Mais je croyais que tu t'occuperais de lui? Tu l'avais promis à papa... et moi, j'aurais pu le voir pendant les week-end... »

— « Laisse ton père en dehors de tout ça ! J'aime autant te dire tout de suite qu'il y a longtemps que j'ai décidé que le jour où tu partirais

au collège, cette maison cesserait d'être un zoo. Ce qui arrive n'a d'autre effet que de précipiter les événements. »

Incapable de répondre, il la dévisagea.

Au bout d'un moment, elle s'approcha et posa une main sur son épaule.

— « Johnnie? »

— « Hein? »

— « Regarde-moi, mon chéri. Nous avons échangé des paroles bien amères, et je regrette qu'elles aient été prononcées... mais je suis persuadée que tu ne pensais pas ce que tu disais. Oui, je suis sûre que tu ne le pensais pas. Ta maman ne faisait que songer à ton bien. Tu le sais? N'est-ce pas? »

VIII

La maison des Stuart était très ancienne. Elle comprenait un vrai grenier, auquel on accédait par une échelle et une trappe. Il fut un temps où il y avait eu un véritable escalier mais il avait été supprimé lors de la construction d'un terrain d'atterrissage sur le toit, et l'espace qu'il occupait fut rempli par un ascenseur poussif.

Le grenier était toujours là. C'était même le seul endroit où John Thomas fut vraiment tranquille. Sa mère venait de temps en temps mettre « de l'ordre » dans sa chambre, bien que ce fût à lui de le faire et qu'il ne demandât pas mieux. Tout pouvait arriver, quand maman mettait « de l'ordre ». Des papiers se perdaient, étaient détruits, voire même lus! Maman estimait qu'il ne devait pas y avoir de secrets entre parents et enfants.

Lorsqu'il désirait conserver quelque chose pour lui seul, il le rangeait dans le grenier. Maman n'y allait jamais, les échelles lui donnaient le vertige. Il y avait, là-haut, une minuscule chambre, sans air et extrêmement sale, qui lui servait soi-disant, de réserve. En fait, elle lui servait de tout : quelques années auparavant, il y avait élevé des serpents ; il y conservait une collection de ces livres que tout garçon lit, sans vouloir pour autant en discuter avec ses parents ; il y avait même un téléphone, qu'il s'était amusé à brancher sur le visiphone de sa chambre. Il l'avait muni d'une lampe d'alarme, qui s'allumait dès qu'une personne cherchait à écouter, d'un autre appareil de la maison.

Ce soir, il n'avait pas envie d'appeler les copains, et l'heure était passée, où il aurait pu faire parvenir un message au dortoir qu'habitait Betty. Il n'avait envie que d'être seul, de se plonger dans l'étude de certains papiers qu'il n'avait pas regardés depuis longtemps. Il fouilla sous la table de travail, et manipula un bouton. Un panneau s'écarta, là où il semblait n'y avoir qu'un mur. A l'intérieur de ce placard étaient rangés livres et papiers divers.

L'un de ceux-ci se trouva être un mince livret composé de feuillets légers. C'était le Journal tenu par son arrière-grand-père, au cours du deuxième voyage d'exploration du « Trail Blazer ». John Thomas l'avait

déjà lu une douzaine de fois, et il pensait que son père et son grand-père avaient dû en faire autant.

Il le parcourut rapidement, le feuilletant avec précaution, attentif à ne pas détériorer les pages fragiles. Son regard accrocha un paragraphe dont il se souvenait bien :

« *Certains des gars sont fébriles, surtout ceux qui sont mariés. Mais ils auraient dû y songer, avant de signer leur engagement. Tout le monde est à présent au courant : nous avons brûlé l'espace-temps, et avons émergé en un point qui ne semble pas se trouver précisément près de chez nous... Qu'importe? Nous avions décidé de voyager, n'est-ce pas?* »

John Thomas tourna encore quelques pages. Il connaissait depuis longtemps l'histoire du « Trail Blazer » et n'en éprouvait plus ni stupeur ni émerveillement. C'était une des premières fusées interstellaires, et son équipage avait découvert la profession d'explorateur avec ce même esprit d'aventure qui avait dû habiter les équipages des beaux jours du XVe siècle, lorsqu'ils bravaient les mers inconnues dans leurs embarcations de bois. Le « Trail Blazer » et ses semblables avaient suivi un destin identique, bondissant par-delà la barrière Einstein, risquant ainsi de ne jamais retrouver le chemin du retour. John Thomas Stuart VII avait fait partie du second voyage. Revenu chez lui sans dommages, il s'était marié, avait engendré un enfant de sexe mâle, et s'était installé. Il était responsable du toit plat de la maison destiné aux atterrissages. Puis une nuit, l'appel de l'inconnu avait retenti. Il se réengagea et ne revint jamais.

John Thomas dénicha le premier passage concernant Lummox.

« *Cette planète est une assez bonne imitation de notre chère vieille Terre. Un réel soulagement, après les trois dernières découvertes. Nous nous retrouvons en pays de connaissance sans trop de peines. Mais les lois de l'évolution ont dû jouer à quitte ou double, ici ! Au lieu des quatre membres que l'on a l'habitude de trouver chez nous, combinaison tenue pour agréable, presque tout ce que l'on voit ici est muni de huit jambes... Les « souris » du coin ont allure de mille-pattes, les bestiaux du genre lapin trottent sur six petites pattes plus une énorme paire de pattes de sauteurs. Et ceci, pour toutes les espèces existantes, dont la taille atteint parfois celle de nos girafes.*

» *J'ai attrapé un petit bonhomme, si on peut l'appeler ainsi. Le fait est qu'il s'est approché de moi et est grimpé sur mes genoux. Il m'a tellement séduit que je vais essayer de le garder comme mascotte. On croirait un jeune dachsunh, en mieux. Cristy était de garde, à l'entrée de la Fusée, ce qui m'a permis de l'amener à bord sans avoir à le passer aux biologistes.* »

Les notes du lendemain ne mentionnaient pas Lummox. Il y était rapporté des faits d'ordre plus sérieux :

« *Cette fois, nous avons gagné le gros lot : la civilisation. Les officiers sont si excités qu'ils en ont presque perdu la tête. J'ai pu apercevoir, à*

une certaine distance, un spécimen de la race dominante : également du modèle multi-jambiste. On rêve à ce que la Terre serait devenue si les Dinosaures n'avaient pas disparu... »

Et plus loin encore :

« *Je me demandais avec quoi je pourrais nourrir Cuddlecup. Mais je n'avais aucun souci à me faire à ce sujet. Il aime tout ce que j'ai chipé au mess à son intention, il dévore tout ce qui se trouve à sa portée! Aujourd'hui il a mangé mon stylo Everlasting, ce qui m'ennuie bien. Je ne pense pas que l'encre l'empoisonnera, mais le métal, le plastique? C'est un bébé, il met dans sa bouche tout ce qu'il peut attraper.*

» *Cuddlecup est de plus en plus adorable. Le petit bonhomme semble essayer de parler. Il grimpe sur mes genoux et m'abreuve d'une série de gargouillements qui m'expliquent à quel point il m'aime... Je veux bien être damné si je le laisse aux mains des biologistes. Je sais que je risque de graves ennuis si l'on découvre ce petit, mais je m'arrangerai pour que cela ne soit pas.* »

Le Journal s'arrêtait ensuite pendant plusieurs jours. Le « Trail Blazer » avait dû procéder à un décollage précipité, et l'Assistant aux Machines J. T. Stuart avait eu trop à faire pour pouvoir écrire.

John Thomas connaissait la raison de ce départ brusque : les pourparlers si heureusement engagés entre les Terriens et la race dominante avaient brutalement échoué. Dieu sait pourquoi. Le commandant avait ordonné la fuite, afin de sauver équipage et appareil. Ils avaient disparu, franchissant à nouveau la barrière Einstein, sans avoir obtenu de la race intelligente les données astronomiques qu'ils en attendaient.

Il n'y avait plus dès lors que fort peu de notes, au sujet de Lummox-Cuddlecup.

John Thomas posa le Journal. La lecture des faits et gestes de ce dernier s'avèrait au-dessus de ses forces. Il se mit à ranger ce qu'il avait sorti de la cachette. Un petit opuscule édité à compte d'auteur lui tomba sous la main. « *Journal de ma famille* ». Le grand-père de Johnnie, John Thomas Stuart, neuvième du nom, l'avait commencé, et son père l'avait tenu à jour, jusqu'à la veille de sa dernière équipée.

Le rapport commençait en 1880, avec John Thomas Stuart, premier du nom. On ignorait l'origine de sa famille, établie dans une petite ville de l'Illinois où, dans ces temps lointains, aucun Registre des naissances n'était tenu. Il avait d'ailleurs contribué lui-même à rendre toute recherche impossible en s'enfuyant, à l'âge de quatorze ans, à bord d'un navire, et bourlinguant, dès lors, sur des bâtiments faisant commerce avec la Chine ou la Patagonie. Ni les durs traitements ni la mauvaise nourriture n'étaient parvenus à l'abattre, et il n'avait finalement lâché l'ancre pour prendre sa retraite de capitaine au long cours qu'une fois l'âge venu. C'est lui, qui avait construit la vieille maison dans laquelle vivait John Thomas.

John Thomas Junior n'avait pas pris la mer. Il était mort dans une de ces machines volantes appelées « aéroplanes ». Ceci advint avant la

première des Guerres Mondiales. Ensuite, pendant plusieurs années, la maison avait reçu des hôtes payants.

J. T. Stuart, troisième du nom, mourut pour une plus grande cause : le sous-marin à bord duquel il servait comme officier aux pièces avait bien traversé le Détroit de Toushima vers la mer du Japon, mais n'en revint jamais.

John Thomas Stuart IV était mort au cours du premier voyage sur la Lune.

John Thomas V avait émigré sur la planète Mars. Son fils fut la Gloire de la famille.

Johnnie sauta plusieurs pages. Il en avait assez d'entendre sans arrêt des rappels sur la glorieuse carrière du général Stuart, premier gouverneur du Commonwealth Martien établi après la révolution.

Une grande partie du livre était consacrée aux efforts fournis par le grand-père de Johnnie en vue de réhabiliter le nom de son propre grand-père... En effet, le fils du général Stuart n'avait pas été précisément un Héros public... Il avait passé les quinze dernières années de sa vie dans la Colonie pénitenciaire de Triton ; et sa femme, revenue se cloîtrer dans sa famille, sur Terre, avait repris son nom de jeune fille, pour son fils et elle.

Seulement, dès que ce dernier eut atteint sa majorité, il n'eut de cesse d'obtenir en justice l'abandon du nom de Carlton Gimmidge pour reprendre celui de son père, devenant ainsi John Thomas Stuart VIII.

Ce fut lui, qui ramena Lummox, et qui consacra l'argent gagné durant le second voyage du « Trail Blazer » au rachat de la maison de ses pères. Il parvint à convaincre son fils que son père s'était fait doubler dans une sombre histoire. Et ce fils avait consacré beaucoup de pages à cette histoire.

Le grand-père de Johnnie aurait pu prendre un avocat, en vue de réhabiliter son nom, mais le livre mentionnait simplement la démission de John Stuart IX. Il n'était jamais plus reparti vers l'Espace.

Johnnie n'ignorait pas qu'il s'était agi là d'un choix forcé entre cette solution, ou la Cour Martiale. Son père le lui avait affirmé. Cependant, il savait également que si son grand-père avait accepté de témoigner, il en serait sorti indemne. Son père lui avait souvent dit : « Johnnie, je préfère te savoir fidèle à tes amis que te voir la poitrine couverte de décorations. »

Il rangea ses livres et les papiers qu'il venait de compulser, en songeant avec tristesse que la lecture des hauts faits de ses prédécesseurs ne lui avait pas apporté grande aide... Lummox lui pesait sur la conscience... Il se dit qu'il était temps de descendre se coucher, et tâcher de dormir...

Au moment où il s'éloignait, le téléphone s'éclaira. Il décrocha vivement avant que la sonnerie ne se déclenchât aussi, craignant que sa mère ne l'entende.

— « Oui? »

— « C'est toi, Johnnie? »

— « Oui. Je ne te vois pas, je suis au grenier. »

— « Il y a une autre raison pour que tu ne me voies pas. Je ne suis pas maquillée, alors, j'ai débranché l'écran. De plus, il fait horriblement noir, dans ce couloir. Tu sais que je n'ai pas l'autorisation de téléphoner à cette heure de la nuit. Heu, la Duchesse n'est pas à l'écoute, non? »

Johnnie jeta un coup d'œil à la lampe d'alarme.

— « Non. »

— « Je vais tâcher de résumer. Mes espions m'informent que le chef Dreiser a reçu confirmation de la condamnation. »

— « *Non !* »

— « Si. Alors? Nous n'allons pas rester les bras croisés et laisser faire? »

— « Heu... j'ai fait quelque chose... »

— « Quoi? Pas une sottise, j'espère? Je n'aurais jamais dû m'absenter aujourd'hui. »

— « Voilà. Un Mr. Perkins... »

— « Perkins? Le type qui est allé voir le juge O'Farrell ce soir? »

— « Oui, celui-là. Comment, tu es déjà au courant? »

— « Ecoute, ne perdons pas de temps. Je suis toujours, au courant. Au fait. »

— « Eh bien... »

John Thomas fit un résumé un peu embrouillé, que Betty écouta sans commentaire, ce qui le mit plus encore sur la défensive. Il se découvrit en train d'exposer les points de vue de sa mère et de Mr. Perkins, au lieu du sien.

— « Et voilà comment ça s'est passé, » conclu-t-il.

— « Bien. Tu les a donc envoyés sur les roses. Voici notre prochaine manœuvre. Si le Musée peut le faire, nous pouvons le faire également. Il s'agit simplement d'obtenir du grand-père O'Farrell... »

— « Tu ne comprends pas, Betty. J'ai *vendu* Lummox. »

— « *Quoi ?* Tu as *vendu* Lummox? »

— « Mais oui. J'ai été obligé... Sinon... »

— « *Tu as vendu Lummox !!!* »

— « Betty, je ne pouvais pas... »

Elle avait raccroché.

Il essaya de la rappeler, mais une voix enregistrée dit : « Le numéro que vous demandez ne sera en service qu'à partir de huit heures demain matin. Si vous désirez laisser un message... »

Il raccrocha.

La tête entre ses mains, il demeura là, à souhaiter qu'il fût mort. Le pire de l'affaire, c'était que Betty avait raison. Il s'était laissé entraîner à faire ce qu'il *savait* qu'il n'aurait pas dû faire, et ceci simplement parce qu'il n'avait pas été capable de trouver une solution convenable.

Betty avait tout de suite compris ! Ce qu'elle voulait essayer ne valait peut-être rien non plus, mais elle savait détecter sans hésitation une erreur inacceptable...

Il demeura là, à se torturer l'esprit sans savoir que faire. Plus il

réfléchissait, et plus sa colère contre lui-même montait. Il s'était laissé entraîner à faire quelque chose d'injuste... simplement parce que cela paraissait raisonnable, logique... Parce que cela semblait être ce que recommandait le bon sens.

Au diable le bon sens ! Pas un seul de ses ancêtres ne s'était jamais servi de bon sens ! De quel droit s'imaginait-il qu'il pouvait se lancer dans de tels débuts... contraires à ce qu'ils auraient fait... *eux !*

Mais que devait-il *faire ?*

Il pouvait s'embarquer à destination de Mars. La législation de La Fayette le reconnaissait pour citoyen et lui donnait droit d'asile. Mais comment s'y rendre? Et pire encore... Comment y emmener Lummox?

L'ennui, dans toute cette affaire, se dit-il sauvagement, c'est qu'elle a presque l'air d'une histoire sensée. C'est bien là ce dont j'ai besoin, vraiment !

Finalement, il établit un plan. Ce plan possédait l'avantage de n'être pas sensé du tout, se composant, à parts égales, de folie et de risques. Il sentit que Bon papa l'aurait trouvé à son goût.

IX

Longeant le couloir du premier étage, il écouta à la porte de sa mère. Réaction purement instinctive : il savait qu'on ne pouvait rien entendre, la chambre étant insonorisée. Puis il réintégra la sienne, et se livra à de hâtifs préparatifs : il revêtit un costume de campeur, des chaussures de montagne, sortit son sac de couchage du tiroir où il le tenait habituellement, s'empara de quelques autres éléments de camping, et fourra le tout dans les vastes poches de sa veste. Bientôt, il fut prêt à partir.

Il compta son argent de poche, et jura doucement... impossible de sortir ses économies de la banque pour en disposer... Tant pis ! il lui faudrait bien s'en passer ! Au moment de descendre, il se rappela une chose d'importance, qu'il avait bien failli oublier, et regagna rapidement son bureau.

« *Chère maman,* » écrivit-il, « *veux-tu faire part à Mr. Perkins de l'annulation de notre accord. Tu peux disposer de l'argent destiné à mes études pour rembourser les gens de l'Assurance. Je pars avec Lum, et il est inutile d'essayer de nous retrouver. Je regrette d'en être réduit à cela, mais on m'y oblige.* »

Il relut le billet, conclut qu'il n'y avait plus rien à dire, et après avoir ajouté « *Tendresses* » il signa.

Il commença un mot pour Betty, le déchira, en commença un deuxième et, en fin de compte, se dit qu'il lui écrirait une lettre quand il aurait davantage à lui apprendre.

Il redescendit au rez-de-chaussée, posa le billet destiné à sa mère sur la table du living room, et se dirigea vers la cuisine afin d'y prendre des provisions. Quelques minutes plus tard, traînant un grand sac plein à

craquer de boîtes de conserves et de paquets, il se rendit enfin chez Lummox.

Son ami dormait. L'œil de garde le laissa passer. Lummox ne broncha pas. John Thomas prit son élan, et lui lança un coup de pied, aussi fort que possible.

— « Hé ! Lum ! Réveille-toi ! »

La créature ouvrit ses autres yeux, bâilla gracieusement, et susurra :

— « Hello, Johnnie. »

— « Allons, secoue-toi. Nous partons en balade. »

Lummox étendit ses jambes, laissa un long frisson le parcourir des pieds à la tête, et se leva.

— « Voilà. »

— « Fais-moi un siège, et prévois de la place pour ce sac. »

Lummox s'exécuta sans commentaires. John Thomas lança le sac de victuailles dans le creux prévu à cet effet, puis y grimpa lui-même.

Ils furent bientôt sur la route.

***

En dépit de son manque de rationalisme, John Thomas n'ignorait tout de même pas à quel point son projet était insensé. Où qu'ils fussent, la vue de Lummox serait à peu près aussi stupéfiante que la présence d'un saxophone dans une baignoire. Pourtant, cette folie comportait un grain de sagesse. En effet, cacher Lummox dans les environs de Westville ne présentait pas l'impossibilité que cela n'eut pas manqué de soulever ailleurs.

Westville se trouvait nichée dans une vallée entourée de montagnes : à l'ouest le continent lançait sa colonne vertébrale d'arêtes dénudées jusqu'au ciel. Du côté opposé, presque en bordure de la ville, s'étendait, sur des centaines de kilomètres, des collines rocailleuses ; paysage qui n'avait guère changé depuis la réception de Christophe Colomb par les Indiens. Sauf pendant la saison de chasse, qui était fort courte, personne ne s'y aventurait.

S'il parvenait à emmener Lummox jusque-là sans éveiller l'attention, on pouvait espérer qu'ils ne seraient pas rattrapés. Ils y seraient tranquilles... tant que dureraient les provisions. Et lorsque cette éventualité de disette se présenterait, eh bien, il aurait le temps d'y penser. Il s'agissait avant tout de mettre Lummox à l'abri ; on réfléchirait ensuite.

John Thomas aurait pu diriger Lummox vers les montagnes en coupant à travers la campagne. Celui-ci se déplaçait en n'importe quel terrain avec autant de facilité qu'un tank. Seulement, il laissait également, dans la terre meuble, une piste aussi flagrante que celle d'un tank. Il faudrait donc suivre les routes pavées.

Une autre idée lui vint à l'esprit. Dans les temps passés existait une grand-route qui franchissait les montagnes de la région. Elle longeait le Sud de la ville pour aller s'enrouler très haut vers le Great Divide. Depuis longtemps déjà, on l'avait remplacée par un autostrade moderne emprun-

tant un tunnel pour traverser le mur de rocher plutôt que d'en faire l'ascension. Cependant, l'ancienne grand-route existait encore, bien qu'abandonnée, envahie de plantes sauvages ; toujours utilisable, sa chaussée ne trahirait pas la progression du pesant Lummox.

Il conduisit ce dernier dans cette direction, empruntant les chemins déserts, tâchant le plus possible d'éviter les habitations. A environ un kilomètre, à l'Ouest, l'autostrade s'engageait dans son premier tunnel, la grand-route commençait son ascension. A une vingtaine de mètres du carrefour, il arrêta Lummox, et partit en reconnaissance, en lui recommandant de ne pas bouger.

Il découvrit bientôt ce dont il avait gardé le souvenir : une route menant vers le point de jonction. Elle n'était pas pavée, comme il l'aurait cru, mais le gros gravier qui la recouvrait ne révélerait aucune trace.

Il revint sur ses pas, pour trouver Lummox occupé à dévorer tranquillement une pancarte « A vendre ». Il le gronda, et lui enleva ce qu'il en restait. Puis il réfléchit qu'il valait mieux éviter de laisser des indices de ce genre, et le lui rendit. Ils se remirent en route, tandis que Lummox continuait à mâchonner le restant de la pancarte.

Parvenu à la grand-route, John Thomas retrouva un peu de son calme. Sur les premiers kilomètres, elle était en assez bon état, desservant quelques maisons perdues dans le canyon. A cette heure, il n'y avait encore aucune circulation. Un ou deux hélibus les survolèrent, mais si les passagers remarquèrent la grande bête cheminant sur la route, ils gardèrent pour eux leurs réflexions.

Ils grimpèrent le long du canyon, pour atteindre un plateau. Là, une barrière munie d'un écriteau arrêtait les voyageurs : « *Route barrée. Interdit aux voitures.* » Johnnie descendit pour aller l'examiner de près. Il s'agissait d'un lourd tronc d'arbre, posé sur des supports, à environ un mètre du sol.

— « Dis, Lummie, tu peux passer par-dessus ce truc sans y toucher? »

— « Bien sûr, Johnnie. »

— « Bon. Vas-y lentement. Ne le renverse pas. Fais bien attention, ne l'effleure même pas ! »

— « Bien Johnnie. »

Il y réussit parfaitement. Au lieu de sauter par-dessus comme l'eût fait un cheval, il rétracta l'une après l'autre ses paires de pattes, et se coula par-dessus au fur et à mesure que les pattes reprenaient contact avec le sol.

Johnnie le rejoignit en se glissant sous la barrière.

— « Je ne savais pas que tu pouvais faire ça. »

— « Moi non plus. »

La route, à présent, devenait mauvaise. Johnnie arrêta Lummox, amarra le sac à provisions à l'aide d'une corde, et s'attacha également par les cuisses.

— « Allons-y, Lummie. Faisons un peu de vitesse. Mais ne galope pas, je n'ai pas envie de dégringoler. »

— « Accroche-toi, Johnnie. »

Reprenant un rythme qui lui était plus habituel, Lummox prit de la vitesse, et adopta un trot rapide, ses nombreuses pattes amortissant, toutefois, les secousses.

Éprouvant tout à coup une grande fatigue, à la fois physique et morale, Johnnie s'étendit, et Lummox s'ajusta à cette nouvelle position. Le balancement et le martèlement sourd et rythmé des lourdes pattes eurent un effet apaisant. Il s'endormit.

D'un pas assuré, Lummox poursuivit sa course sur la route défoncée. Se servant de sa faculté de voir dans la nuit, il ne risquait pas de trébucher. Sachant que Johnnie dormait, il s'arrangea pour conserver son allure avec le moins de heurts possible. Mais comme le temps passait, l'ennui le prit et il décida, lui aussi, de faire un petit somme. Il n'avait pas très bien dormi, durant toutes ces nuits passées hors de chez lui... Toutes sortes d'événements stupides l'avaient dérangé... de plus, il était inquiet de ne pas savoir où se trouvait Johnnie... Ayant mis en fonction son « œil de garde », il ferma les autres, et passa le contrôle au circuit sensoriel de veille. Il s'assoupit, laissant en garde cette fraction seconde de son être qui ne dormait jamais. A elle la tâche de parer aux hasards de la route et de superviser l'avance infatigable des huit grandes pattes.

Les étoiles pâlissaient dans le ciel matinal lorsque Johnnie s'éveilla. Il étira ses membres ankylosés, frissonna. De hautes montagnes les entouraient. La route, accrochée au flanc de l'une d'elles, laissait voir, dans une lointaine profondeur, une rivière.

Il s'assit.

— « Hé ! Lummie ! »

Pas de réponse. Il cria de nouveau. Cette fois, Lummox répondit d'une voix ensommeillée :

— « Oui, Johnnie? »

— « Tu t'es endormi ! » accusa-t-il.

— « Tu ne l'avais pas défendu, Johnnie. »

— « C'est vrai... Est-ce que nous sommes encore sur la même route? »

Lummox consulta son alter ego et répondit :

— « Sûr ! Tu voulais qu'on change? »

— « Non. Mais il faut qu'on quitte celle-ci. Le jour se lève. »

— « Pourquoi? »

John Thomas ne savait que répondre à cette question. Essayer d'expliquer à Lummox qu'il était condamné à mort et devait se cacher ne lui plaisait pas du tout.

— « Parce qu'il le faut, voilà tout. Mais continue encore un peu. Je te préviendrai. »

La rivière grimpait à leur rencontre. Quelque cent mètres plus loin, la route ne la dominait plus qu'à peine. Ils approchèrent d'un endroit où elle s'élargissait, se bordait de rochers, et continuait sa course au centre de ce lit de pierres.

— « On déjeune? » questionna Lummox.

— « Pas encore. Tu vois ces rochers en bas? »

— « Bien sûr. »

— « Je voudrais que tu marches seulement dessus. Ne pose pas tes grosses pattes dans la boue. Passe directement des pavés sur eux. Tu comprends? »

— « Sans laisser de traces? » demanda Lummox d'un ton intrigué.

— « C'est ça ! Si quelqu'un découvrait des traces de notre passage, tu serais forcé de retourner en ville : on nous suivrait et on nous découvrirait. Tu saisis? »

— « Je ne laisserai pas de traces, Johnnie. »

Lummox descendit sur le fond de roches, tel un titanesque mille-pattes. Cette manœuvre força John Thomas à s'agripper aux liens de sécurité et à retenir le sac de provisions dont l'équilibre sembla en péril. Il poussa un cri de protestation.

— « Ça va, Johnnie? » demanda Lummox en s'arrêtant.

— « Oui, ça va. Je ne m'attendais pas à ce chambardement. C'est pour ça que j'ai crié. Maintenant, suis la rivière, mais reste toujours sur les rochers. »

En remontant son cours, ils découvrirent un gué permettant de traverser, et se retrouvèrent sur l'autre rive. La rivière s'éloignait de la route, et un peu plus loin, ils en furent séparés par une distance respectable. A présent, il faisait presque plein jour. L'éventualité d'une reconnaissance aérienne toujours possible commença à inquiéter John Thomas.

Devant eux s'étendait un large massif de sapins, s'étalant jusqu'à la rivière. Il paraissait suffisamment dense. Même si Lummox n'y était pas entièrement camouflé, il pourrait néanmoins, en se tenant immobile, avoir l'air d'un gros rocher.

— « Dans ce bois, là-bas, et prends bien garde de ne pas déranger le bord de la berge. Attention ! »

Une fois dans le massif, Johnnie se laissa glisser de sa monture. Lummox arracha une branche de sapin et se mit à la dévorer. Ce qui rappela à Johnnie qu'il n'avait rien mangé depuis un sacré bout de temps ; seulement il se sentait si fatigué qu'il n'avait même pas faim. Dormir, voilà ce dont il avait envie, dormir tout son saoul, et non pas sommeiller en s'accrochant à une attache de sécurité.

Mais il craignit qu'en laissant brouter Lummox le lourdaud ne se mette à découvert et se fasse ainsi repérer.

— « Dis donc, si nous faisions un somme, avant le breakfeast? »

— « Pourquoi ça? »

— « C'est que Johnnie est terriblement fatigué. Tu t'allongeras ici, et j'installerai mon sac de couchage près de toi. Et quand on se réveillera, on déjeunera. »

— « On ne mangera pas avant que tu te réveilles? »

— « C'est ça. »

— « Bon. Comme tu voudras, » répondit Lummox avec résignation.

John Thomas sortit son sac de couchage de sa poche. Il eut du mal à mettre en marche le thermostat. Tandis que la chaleur montait, il gonfla le matelas pneumatique, la raréfaction de l'air à cette altitude rendant l'opération désagréablement ardue. Il le laissa finalement à demi gonflé,

s'arrêta, se débarrassa de ses vêtements. La fraîcheur de l'air le fit frissonner et il se glissa vite à l'intérieur du sac de couchage, dont il referma la fermeture éclair jusqu'au nez.

— « B'soir, Lummie, » soupira-t-il, en fermant les yeux.

— « B'soir, Johnnie. »

*
* *

Mr. Kiku dormit mal et fut tôt sur pied. Il avala son breakfast sans réveiller sa femme, et se rendit au Département des Affaires Spatiales. Le vaste bâtiment encore dénué de vie, n'abritait que l'équipe de nuit.

Une fois assis à son bureau, il essaya de réfléchir.

Toute la nuit, son subconscient lui avait seriné qu'un fait primordial lui échappait... Quelques mots du jeune Greenberg... au sujet de ce que pensait le Rargyllien des Hroshii... cet unique navire représentant une sérieuse menace pour la Terre...

Mr. Kiku, sur l'instant, n'en avait tenu aucun compte, considérant qu'il s'agissait là d'une lourde fanfaronnade, d'un bluff monté par le serpent. Quoi qu'il en soit, tout cela n'offrait plus le moindre intérêt, puisque les négociations touchaient à leur fin... Seul restait à obtenir l'établissement de relations permanentes entre les races Hroshii et Terriennes.

Mais son subconscient n'était pas de cet avis.

Il se pencha vers son visiphone.

— « Kiku. Appelez l'Hôtel Universel. Ils ont pour hôte un Rargyllien, un certain docteur Ftaelm. Je veux que vous me le passiez dès qu'il commandera son petit déjeuner. Non, ne le faites pas réveiller, un homme a droit au repos. »

La conscience quelque peu calmée, il se plongea dans la routine apaisante des affaires courantes.

Son panier « Arrivées » était vide, pour la première fois depuis plusieurs jours, lorsqu'une lumière rouge clignota sur le visiphone.

— « Ici Kiku. »

— « Monsieur, » éjecta le visage avec anxiété, « c'est au sujet de cet appel, à l'Universel. Le Dr. Ftaelm n'a pas commandé de petit déjeuner. »

— « Il fait peut-être la grasse matinée. C'est son droit. »

— « Non, monsieur. Je veux dire... Il est sorti sans prendre de petit déjeuner. Il est actuellement en route vers l'aéroport. »

— « Il y a combien de temps de ça? »

— « Cinq ou dix minutes, je viens juste de l'apprendre. »

— « Bon. Appelez l'aéroport, qu'ils ne laissent pas décoller la fusée. Arrangez-vous pour qu'ils comprennent qu'il s'agit d'une affaire diplomatique, nécessitant du doigté. Qu'ils ne se contentent pas d'enlever son nom du tableau des départs et de retourner dormir. Ensuite, mettez-vous en rapport avec le docteur Ftaelm en personne. Présentez-lui mes respects, et demandez-lui de bien vouloir me faire l'honneur de m'attendre quelques minutes. Je pars à sa rencontre. »

— « A vos ordres, monsieur. »

— « Cela fait, il y aura lieu d'établir un rapport spécial d'efficacité vous concernant. Heu... Znedov, je crois? Remplissez le formulaire et notez vous-même. Je suis curieux de voir quelle opinion vous avez de vous. »

A l'aéroport le Dr. Ftaelm attendait sur la promenade des passagers, contemplant les départs des fusées et faisant semblant de fumer un cigare. Kiku s'approcha de lui et s'inclina :

— « Bonjour, docteur. C'est vraiment très aimable à vous d'avoir bien voulu m'attendre. »

Le Rargyllien jeta son cigare.

— « Tout l'honneur est pour moi, Excellence. Qu'une personne de votre rang et aussi occupée que vous l'êtes m'accompagne à l'aéroport... » Il termina sa phrase d'un frisson exprimant à la fois la surprise et la satisfaction.

— « Je ne vous retarderai pas longtemps, mais je m'étais promis le plaisir de vous voir aujourd'hui. Vous ne nous aviez pas fait part de votre intention de nous quitter? »

— « Excusez-moi, Monsieur le Sous-Secrétaire, mais il ne s'agissait là que d'un aller-retour éclair. Je pensais rentrer cet après-midi pour me mettre à votre disposition. »

— « Parfait. Il se peut que dès demain, je sois à même de présenter une solution acceptable à notre problème. »

Ftaelm fut visiblement étonné.

— « Réussite? »

— « Je l'espère. Les données que vous nous avez fournies hier nous ont procuré un nouvel indice. »

— « Dois-je comprendre que vous avez *retrouvé* la Hroshia perdue? »

— « Il y a de grandes chances. Connaissez-vous la fable du vilain petit canard? »

— « Vilain petit canard? »

Le Rargyllien sembla s'absorber dans la compilation de fiches secrètes.

— « Oui, je connais cet idiome. »

— « Eh bien Mr. Greenberg, suivant cet indice, est parti sur les traces du vilain canard. Si, par miracle, il s'avérait être le cygne que nous cherchons, alors ! »

Kiku, inconsciemment, eut un geste qui ressemblait fort à ceux de Ftaelm.

Le Rargyllien sembla avoir peine à le croire.

— « Et ce serait ce « cygne », monsieur le Sous-Secrétaire...?

— « Nous verrons. Logiquement, ce doit l'être, bien que toutes les probabilités soient contre. »

— « Mmm... et puis-je faire part de ceci à mes clients? »

— « Si nous attendions que j'aie reçu des nouvelles de Greenberg? Il a quitté la capitale à fin d'enquête. Ne pourrais-je vous joindre par l'entremise de la fusée-vedette? »

— « Certainement. »
— « Heu... docteur, encore un détail. »
— « Je vous en prie, Excellence? »
— « Il semble qu'hier soir, vous ayez fait une réflexion bizarre, à Mr. Greenberg... oh ! simple plaisanterie, à moins que ce ne soit un impair accidentel...? Vous avez parlé du risque que court notre Terre, d'être « volatilisée »?

Le Rargyllien demeura silencieux durant quelques minutes.

Lorsqu'il reprit la parole, il changea le sujet :

— « Dites-moi, monsieur le Sous-Secrétaire, par quels modes de raisonnement votre logique vous amène-t-elle à penser que ce vilain petit canard puisse être le « cygne »?

Kiku s'exprima avec précaution :

— « A l'époque par vous mentionnée, un navire terrien rendit visite à une étrange planète, dont la race dominante pourrait bien être celle des Hroshii. Encore que nos informations ne concordent parfaitement que pour la date ! Un être vivant fut enlevé et amené jusqu'ici. Cet être se trouve encore en vie, après plus de cent-vingt années... Mr. Greenberg est parti le chercher, afin que vos clients puissent l'identifier. »

Ftaelm souffla doucement :

— « C'est ça ! Je ne le croyais pas, mais c'est ça ! »

Il claironna d'une voix joyeuse :

— « Vous m'en voyez particulièrement ravi, Excellence ! »
— « Vraiment? »
— « Très ravi. Cela me redonne la possibilité de parler librement. »
— « De parler librement? Mais vous avez toujours joui de cette liberté, docteur. Du moins en ce qui nous concerne. J'ignore, évidemment, quelles instructions vous ont été données par ceux que vous représentez. »
— « Ils ne m'ont certes pas ôté la liberté de parole, mais... Vous savez bien, monsieur le Sous-Secrétaire, que les coutumes d'une race sont implicitement renfermées dans son langage? »
— « Il m'est arrivé de le présumer, » répondit sèchement Mr. Kiku.
— « Je n'en doute pas. Si vous rendez visite à un ami à l'hôpital, sachant qu'il est mourant, et que vous n'y pouvez rien changer, allez-vous lui parler de sa mort? »
— « Non. A moins qu'il ne m'en parle lui-même. »
— « Précisément ! Au cours de toutes nos conversations, je me suis trouvé lié par vos coutumes... »
— « Parlons net, Dr. Ftaelm, » dit lentement Kiku, « dois-je comprendre que vous êtes convaincu que cet unique navire étranger pourrait causer des dégâts graves à cette planète, dont les moyens de défense ne sont pas précisément les moindres? »
— « Je serai net, monsieur le Sous-Secrétaire. Si les Hroshii arrivaient à se persuader que, du fait de cette planète ou de l'un de ses ressortissants, un de leurs frères, en l'occurrence leur Hroshia, soit mort ou à jamais perdu, la Terre ne subirait pas de « graves dégâts », la Terre serait détruite. »

— « Par ce seul navire? »

— « Sans assistance d'aucune sorte. »

Kiku secoua la tête.

— « Je veux bien croire que vous êtes persuadé de ce que vous m'affirmez, docteur, mais permettez-moi de vous dire que je ne le suis absolument pas. Je comprends que vous ignoriez l'étendue et l'efficacité des défenses de cette Planète, qui se trouve être, ne l'oubliez pas, la principale de la Fédération. Commettraient-ils cette folie, qu'ils apprendraient sur-le-champ de quel bois nous nous chauffons. »

Cette affirmation sembla attrister Ftaelm.

— « Aucune des nombreuses langues que je possède ne me fournirait les mots nécessaires pour vous convaincre. Néanmoins, croyez-moi, rien de ce que vous pourriez faire contre eux n'aurait plus de portée que des cailloux lancés contre un de vos navires de guerres modernes. »

— « Nous verrons. Ou plutôt, non, nous ne verrons pas, fort heureusement. A propos, leur avez-vous fait part du désir qu'aurait la Fédération de les accepter en son sein? »

— « J'ai eu grande difficulté à leur faire comprendre la nature de votre offre. »

— « Sont-ils donc si désespérément belliqueux? »

— « Pas le moins du monde. Comment vous faire comprendre? Avez-vous l'impression d'être belliqueux quand vous abattez... tuez... écrasez ; c'est cela, quand vous écrasez une mouche? D'après vos standards de vie, et ceux de mon peuple, les Hroshii sont pratiquement immortels. Ils sont si parfaitement invulnérables aux périls ordinaires qu'ils ont tendance à nous considérer avec une hauteur, comment dites-vous donc? Olympienne, oui, avec une hauteur olympienne. L'utilité de rapprochements avec des races inférieures leur échappe. De là, vous comprendrez aisément que cette proposition n'a pas été prise en considération, malgré tout le mal que je me suis donné. »

— « Vos Hroshii m'apparaissent surtout stupides, » répondit aigrement Kiku.

— « Point du tout, Excellence. Ils ont très exactement évalué votre race et la mienne. Ils savent que toute culture possédant la navigation interstellaire aura également asservi quelque autre art dans le domaine des sciences physiques. De là à se croire puissante, il n'y a qu'un pas. Pour cette raison même, ils envisagent une démonstration de force destinée à vous convaincre de la nécessité où vous êtes de leur rendre leur Hroshia... Ce faisant, ils ne raisonnent pas autrement que vous mêmes, lorsque vous montrez le martinet à un animal lunatique, pour lui faire reprendre conscience des réalités... »

— « Hem... Connaissez-vous la nature de cette démonstration? »

— « Certes. Mon déplacement de ce matin n'avait d'autre but que de leur demander d'attendre encore. Ils projettent de toucher légèrement la surface de votre satellite en y laissant une marque incandescente de quelques centaines de kilomètres. Ceci afin de vous prouver qu'ils ne plaisantent pas... »

— « Cela ne m'impressionne pas. Nous pourrions armer une équipe de navires et faire, nous aussi, une marque de cette espèce. Ce n'est pas que nous le ferions, mais... »

— « Pourriez-vous le faire à l'aide d'un seul vaisseau, en quelques secondes, sans embarras, et d'une distance d'une centaine de kilomètres? »

— « Vous pensez qu'ils le peuvent? »

— « Une démonstration bénigne, monsieur le Sous-Secrétaire. De leur côté du ciel, il existe des novae qui ne sont pas de purs accidents de la nature... »

Kiku hésita. Si tout cela était vrai, une démonstration de cet ordre pourrait bien servir ses propres plans, en obligeant les Hroshii à abattre leurs cartes. La perte de quelques montagnes lunaires sans valeur n'était que de peu d'importance... mais il serait bien compliqué d'organiser l'évacuation des trois chats qui s'y trouvaient perdus...

— « Leur avez-vous dit que notre Lune est habitée? »

— « Elle ne l'est pas par leur Hroshia, c'est tout ce qui leur importe. »

— « Hem... je comprends. Pourriez-vous leur suggérer que, primo. nous sommes probablement sur le point de retrouver leur Hroshia et, secondo, qu'il se peut, précisément, qu'elle soit quelque part sur notre satellite, et que c'est la raison pour laquelle cette recherche se prolonge autant? »

Le Rargyllien imita un large sourire d'homme.

— « Monsieur, je vous salue. Je serai heureux de transmettre ce message. Il n'y aura pas de démonstration de force, j'en suis sûr. »

— « Bon voyage, docteur. Je vous tiendrai au courant. »

— « A votre service, Excellence. »

Sur le chemin du retour, Kiku s'aperçut que la présence du Médusoïde ne lui avait pas occasionné un seul de ces pénibles élancements... C'est que, d'une manière assez alarmante, la créature lui devenait plaisante... Ce docteur Morgan était, décidément, un étonnant hypnothérapiste.

Son panier « Arrivées » était encombré comme à l'ordinaire. Il oublia les Hroshii et se mit allégrement au travail. Tard dans l'après-midi, le Service des Communications l'informa qu'ils tenaient Mr. Greenberg sur leur circuit.

— « Passez-le moi. »

— « C'est vous, Patron? » commença Greenberg.

— « Hein? Oui, Sergei. Pourquoi fichtre avez-vous l'air si ennuyé? »

— « C'est que je me demande si je vais aimer la Légion de l'Espace. »

— « Cessez de tergiverser. Que se passe-t-il? »

— « L' « oiseau s'est envolé. »

— « Envolé? Ou ça? »

— « C'est ce que je voudrais bien savoir! L'endroit le plus probable est une forêt à l'Ouest du pays. »

— « Dans ce cas, pourquoi perdez-vous votre temps à me le raconter? Allez l'y dénicher! »

Greenberg soupira.

— « J'attendais que vous me disiez ça! Ecoutez, Patron, ce buisson

a environ un million d'hectares de surface. Grands arbres, grandes montagnes, pas de routes. De plus, le Chef de la Police du district y est déjà avec ses hommes et la moitié des shérifs de l'Etat. Il leur a ordonné de tirer à vue et a affiché une promesse de récompense pour l'équipe qui parviendrait à tuer la créature. »

— « *Quoi ?* »

— « Vous avez bien entendu. Votre ordre d'exécution leur est parvenu. Mais le contre-ordre s'est égaré... Comment, je ne sais. Et l'inspecteur chef est une vieille relique, avec une âme de préposé aux fichiers ! Il brandit l'ordre, et refuse d'en démordre. Il ne veut même pas m'autoriser à appeler Lummox et son ami sur les ondes utilisées par la Police. Avec ce contre-ordre qui a disparu, je n'ai pas le moindre pouvoir pour l'y forcer. »

— « Et vous vous soumettez, je suppose? » Le ton de Kiku était amer. « Vous attendez que la bombe éclate? »

— « A peu près. J'ai essayé d'appeler le Maire, mais il n'est pas en ville. Le Gouverneur assiste à une session du Tribunal tenue à huis-clos. Quand au Garde des Eaux et Forêts, il est déjà en route pour essayer de toucher la récompense. Dès que j'aurai raccroché, il ne me restera qu'à tordre les bras de ce chef de bureau jusqu'à ce que la grâce le touche... »

— « Vous devriez déjà l'avoir fait. »

— « Je vais m'y mettre. Je vous ai appelé pour que vous agissiez de votre côté. J'ai besoin d'aide. »

— « Vous en aurez. »

— « Pas simplement pour pouvoir rencontrer le Gouverneur, et procéder à une nouvelle intervention. Même lorsque j'aurai rejoint cet inspecteur de Police enragé, et qu'il aura rappelé sa meute, il me faudra de l'aide. Un million d'hectares de montagnes et de forêts, Patron... Ça signifie des hommes et des Hélis, beaucoup d'hommes, et beaucoup d'Hélis... Ce n'est pas un boulot pour un homme seul armé d'une serviette. D'ailleurs, je vais m'engager dans la Légion de l'Espace. »

— « On s'engagera tous les deux, » conclut Kiku d'une voix morne. « Allons, remuez-vous, bougez ! »

— « Je vous aurai au moins connu. »

Kiku coupa la communication.

Ensuite, il mit tout en action, faisant intervenir de nouvelles instructions départementales, envoyant un message prioritaire urgent au Gouverneur, un autre au Maire de Westville, et un autre encore à la Cour de Justice de Westville. Une fois prises toutes les mesures officielles, il réfléchit sur ce qui restait à accomplir, et se rendit chez le Secrétaire, afin de lui faire comprendre que l'aide des autorités militaires de la Fédération leur était nécessaire.

X

Lorsqu'il se réveilla John Thomas eut du mal à se rappeler les derniers événements. Le sac de couchage dégageait une bonne chaleur. Il se

sentait bien, reposé, paresseux. Graduellement, l'image du lieu où il se trouvait, et la raison de sa présence à cet endroit s'éclairèrent dans sa cervelle, et il sortit la tête. Le soleil brillait, il faisait agréablement chaud. Lummox était près de lui.

— « Hé, Lummie ! »

— « Bonjour, Johnnie. Tu as dormi longtemps. Et tu en as fait du bruit ! »

— « C'est vrai? »

Il se glissa hors du sac de couchage, s'habilla, débrancha le thermostat, replia le tout, et se tourna vers Lummox. Ce qu'il vit lui fit ouvrir de grands yeux.

— « Qu'est-ce que c'est que *ça ?* »

Près de Lummox, étendu, comme écrasé sous un pied géant, gisait un ours grizzly, tout ce qu'il y a de plus mort. Un mâle d'environ deux cents kilos. Du sang séché entourait les naseaux et la gueule entrouverte. Lummox lui lança un coup d'œil distrait.

— « Petit déjeuner, » expliqua-t-il.

John Thomas regarda l'ours avec dégoût.

— « Pas pour moi, merci. Où l'as-tu trouvé? »

— « Je l'ai rattrapé, » répondit Lummox en gloussant.

— « Attrappé, » pas « rattrapé ».

— « Mais c'est vrai, que je l'ai rattrapé. Il voulait entrer dans ton sac, et je l'ai rattrapé. »

— « Ah bon? Merci. »

John Thomas regarda de nouveau l'ours, puis se tourna vers le sac de provisions. Il y choisit une boîte d'œufs au jambon, dévissa le haut de la boîte, et attendit qu'elle chauffe.

Lummox prit ce geste pour le signal du déjeuner, et se mit à l'œuvre. D'abord l'ours, ensuite un couple de petits sapins, une ou deux bouchées de gravier, pour le plaisir de l'entendre croustiller, plus la boîte qui avait contenu le breakfast de Johnnie.

Ils se dirigèrent alors vers la rivière. John Thomas marchait en avant, observant le ciel. Lummox fit passer son déjeuner en avalant quelques goulées d'eau de montagne. Johnnie s'agenouilla, but, se lava le visage et les mains, puis s'essuya avec sa chemise. Lummox demanda :

— « Qu'est-ce qu'on fait, Johnnie? Une promenade? Ou bien on attrape des choses? »

— « Non. Nous allons retourner sous les arbres et nous allonger jusqu'à la nuit. Tu dois faire semblant d'être un rocher. »

Il repartit, suivi de Lummox.

— « Couche-toi, » lui commanda John Thomas, « je veux examiner ces bosses. »

Lummox s'exécuta et abaissa ses tumeurs à une hauteur accessible à son maître. Elles avaient grossi, et semblaient contenir des boules, des protubérances. Johnnie essaya de se rappeler si ce n'était pas là des symptômes d'une maladie quelconque... La peau qui les recouvrait était tendue au point d'avoir la minceur du cuir, ce qui ne ressemblait guère

au restant de la carapace de Lummox. Au toucher, c'était chaud et sec. Johnnie manipula doucement celle de gauche. Lummox s'écarta.

— « C'est sensible? » demanda anxieusement Johnnie.

— « Je ne peux pas le *supporter,* » protesta Lummox.

Il se leva et alla jusqu'à un grand sapin contre lequel il se mit à frotter la tumeur.

— « Hé ! » cria Johnnie, « ne fais pas ça ! Tu vas te faire mal ! »

— « Mais ça gratte ! » continua Lummox.

John Thomas marcha vers lui, fermement décidé à l'arrêter.

Au moment où il arrivait à sa hauteur, la tumeur se fendit. Il s'immobilisa, horrifié par le spectacle.

Quelque chose de sombre, gluant, gigotant, émergea, se prit à la peau écailleuse, puis s'échappa pour pendre mollement, tel un serpent d'une branche d'arbre. La gorge serrée, Johnnie se dit qu'en vérité ce ne pouvait être que ça : un ver géant qui s'était frayé une sortie en rongeant son hôte infortuné. Il se reprocha amèrement d'avoir obligé Lummox à gravir toutes ces montagnes, alors que *ça* le rendait malade à mourir...

Lummox poussa un soupir et se tortilla.

— « Ahhh ! » lâcha-t-il avec satisfaction, « ça va mieux ! »

— « Lummox ! Est-ce que tu vas bien? »

— « Hein? Très bien, pourquoi? »

— « Mais, mais... et *ça?* »

— « Quoi? »

Lummox tourna la tête, la pousse bizarre pencha en avant, et il la regarda.

— « Oh, ça ! » répondit-il sur un ton d'indifférence complète.

L'extrémité de la chose s'épanouit comme une fleur... et Johnnie comprit enfin ce que c'était.

Il venait de pousser à Lummox un bras.

***

Le bras sécha rapidement, sa teinte s'éclaicit, et il sembla se raffermir. Lummox n'en n'avait pas encore le contrôle, bien que John Thomas put voir déjà la forme qu'il allait prendre. Deux coudes se formaient, une main avec des pouces de chaque côté ; plus les cinq doigts, cela faisait en tout sept digitales. Le doigt du milieu était nettement plus long que les autres et entièrement flexible, tel une trompe d'éléphant. Quoique ne ressemblant pas à une main humaine, il n'y avait aucun doute sur l'utilité future de cet ensemble de digitales grouillantes.

Lummox se laissa patiemment examiner sans prendre grand intérêt au développement de ce bras. Il se comportait comme si cette aventure se produisait chaque fois qu'il terminait de déjeuner.

— « Je vais regarder l'autre bosse, » dit Johnnie en le contournant.

La tumeur de droite lui parut encore plus gonflée que la première.

Quand John Thomas la toucha, Lummox s'écarta et fit un mouvement vers l'arbre.

— « Reste tranquille ! » cria Johnnie, « ne bouge pas ! »

— « Il *faut* que je me frotte ! »

— « Tu peux t'estropier à vie ! Reste tranquille, je voudrais essayer quelque chose. »

Lummox fit la moue et obtempéra. Johnnie sortit son couteau de poche et pratiqua une petite entaille au centre de la boursouflure.

L'entaille s'élargit, et le bras droit de Lummox se déploya brusquement en direction du visage de Johnnie qui fit un bond en arrière.

— « Merci, Johnnie ! »

— « A ta disposition, mon vieux. »

Il rengaina son couteau et observa le bras nouveau né d'un œil pensif.

Il ne comprenait pas encore tout ce qu'impliquait l'acquisition de ces nouveaux bras munis de mains. Néanmoins, il se rendait compte que cela changerait bien des choses. De quelles façons, il l'ignorait. Peut-être que maintenant, Lumnie n'aurait plus besoin d'autant d'attentions. D'un autre côté, il faudrait le surveiller, sinon il serait sans cesse à faire des bêtises. Perplexe, il se rappela une réflexion entendue au sujet de la bénédiction que c'était, que les chats n'eussent pas de mains... et Lummox, il fallait en convenir, était bien plus curieux que n'importe quel chat.

Mais toutes ces considérations n'étaient que vétilles, auprès d'un fait, il le sentait, si *important*.

En tout cas, décida-t-il, les dents serrées, une chose ne changerait pas : Dreiser n'aurait plus jamais l'occasion de toucher à Lummox !

Il lorgna le ciel à travers les branches et se demanda s'ils pouvaient être repérés.

— « Lum... »

— « Oui, Johnnie ? »

— « Rentre tes jambes. Il est temps de jouer à être un rocher. »

— « Oh ! Johnnie ! »

— « Ecoute, tu n'as pas envie de retourner en ville, non? »

— « Bien. Si tu penses que c'est mieux. »

Lummox s'installa, John Thomas s'assit et s'appuya sur lui en réfléchissant.

Peut-être ce nouvel élément leur procurerait-il, à Lummox et à lui, le moyen de gagner leur vie? Dans une foire ou quelque chose du même genre? Les E.T.s étaient les grosses attractions des foires. On ne pouvait plus s'en passer... même en sachant que la plupart étaient faux. Probable que Lum pourrait apprendre à faire quelque tour avec ses mains... ou jouer d'un instrument...

Non,, ce n'était pas là ce qu'il fallait à Lummie, les foules le rendaient nerveux. Heu ! que pourraient-ils bien faire, à eux deux, pour gagner leurs vies? Faudrait d'abord que tout ce micmac avec les autorités soit arrangé. Une ferme, peut-être? Lummie vaudrait mieux qu'un tracteur, et avec des mains, il serait utile à des tas de travaux. Il n'avait jamais pensé

à une ferme ; c'était peut-être la bonne solution, pour Lummie et lui ? Il se vit cultivant des champs démesurés de blé... de seigle... de légumes... Et Lummox l'assistait de toutes ses forces.

Des craquement l'éveillèrent, et il eut conscience, d'une manière vague, d'avoir entendu plusieurs de ces bruits. Il ouvrit les yeux. Il était couché à côté de Lummox. La bête n'avait pas bougé, mais ses bras s'agitaient Il y eut un sifflement suivi d'un nouveau craquement... un petit bouleau situé à une certaine distance s'abattit brusquement. Plusieurs autres arbres gisaient alentour.

John Thomas se dressa vivement.

— « Hé ! Arrête ! »

Lummox s'arrêta.

— « Qu'y a-t-il, Johnnie ? » demanda-t-il d'une voix peinée. Devant lui se trouvait amassée une pile de morceaux de rochers ; il avançait le bras pour en saisir un.

— « Ne jette pas de pierres aux arbres. »

— « Mais Johnnie, toi aussi, tu le fais ! »

— « C'est vrai, seulement, moi, je ne les abîme pas. On a le droit d'abattre les arbres quand c'est pour se nourrir. Pas simplement pour le plaisir. »

— « Je les mangerai. J'avais l'intention de les manger. »

— « Bon, je n'ai rien dit. »

Le soir tombait. Ils pourraient se mettre en route d'ici quelques minutes.

— « Vas-y, ça constituera ton souper. Hé ! Attends voir ! »

Il examina les bras de Lummox. Ils avaient adopté la même teinte que son corps, et commençaient à prendre une dureté d'acier. Mais le plus frappant était qu'ils avaient doublé d'épaisseur. Ils étaient, à présent, aussi gros que les cuisses de Johnnie. Presque toute la peau flasque s'était émondée, et il arracha ce qui en restait sans difficulté.

— « Bon, ça va ! A table ! »

Lummox avala les bouleaux pendant que John Thomas absorbait son léger repas, et dégusta la boîte de fer vide en guise de dessert.

L'obscurité étant complètement tombée, ils se mirent en route.

La deuxième nuit fut encore plus dénuée d'événements que la première. Il faisait de plus en plus froid, tandis qu'ils montaient de plus en plus haut. Johnnie brancha le « power pack » de son sac de couchage sous ses vêtements. Bientôt une douce chaleur l'envahit, le rendant somnolent.

— « Lum... si je m'endors, tu me réveilleras quand il commencera à faire jour. »

— « Entendu, Johnnie. »

Lummox passa l'ordre à son cerveau second, en cas d'oubli. Le froid ne le dérangeait pas, il n'en avait pas conscience, car son thermostat intérieur était plus efficace que celui dont était pourvu Johnnie, plus efficace même que celui contrôlant le « power pack ».

John Thomas eut un sommeil agité, entrecoupé de réveils en sursaut.

Lorsque Lummox l'appela, les premiers rayons du jour effleuraient les lointains sommets. Johnnie s'assit, et chercha du regard un endroit propice pour les abriter. D'une part le flanc raide de la montagne, d'autre part la profonde chute d'un ravin ! Pas de chance ! Comme le temps passait, le grand jour s'installa, et il fut pris de panique !

Il n'y avait cependant rien d'autre à faire qu'à avancer toujours.

Un stratoréacteur passa loin. Il entendit son grondement de tonnerre, sans toutefois parvenir à le voir. Il espéra seulement que l'appareil n'était pas à leur recherche. Comme il inspectait toujours les alentours, un point noir fit son apparition. Il espéra tout d'abord que ce ne serait qu'un aigle, mais fut bientôt obligé de reconnaître la silhouette d'un Volant.

— « Arrête-toi, Lummox ! Colle-toi contre le rocher ! Tu fais partie du paysage. »

— « Du paysage, Johnnie? »

— « Tais-toi ! Fais ce que je te dis ! »

Lummox se tut et obéit.

John Lummox descendit et se cacha derrière la tête de Lummox, en tachant de se faire tout petit. Il attendit que le Volant les eut dépassés.

Mais contre toute attente, ce dernier, dans un style familier et déluré, plongea pour atterrir, et Johnnie poussa un soupir de soulagement en voyant Betty Sorenson poser ses pieds à l'endroit même qu'il venait d'évacuer.

— « Salut, Lummie ! » cria-t-elle. Puis se tournant vers Johnnie, les mains aux hanches, elle l'apostropha :

— « Hé bien ! C'est du joli ! Prendre la poudre d'escampette sans même m'en avertir ! »

— « Heu, j'en avais l'intention, poulet, je t'assure ! Mais je n'ai pas eu le temps, excuse-moi... »

Son expression s'adouçit. Elle sourit :

— « Bon, ça va. Je préfère te voir là que... Au moins tu as *fait* quelque chose, Johnnie. Je commençais à craindre que tu ne sois devenu un gros Lummox, toi aussi, à te laisser bousculer par tout le monde sans rien dire... »

Trop content de la voir pour être vexé, il ne protesta pas.

— « Heu... Ben... Dis, comment es-tu parvenue à nous découvrir? »

Elle haussa les épaules.

— « Le vieux truc : Je me suis demandé ce que ferait un âne, et je suis allée là où il serait allé. Je savais que vous emprunteriez cette route, alors je me suis lancée à votre poursuite. Si tu ne veux pas qu'on te rattrape d'ici quelques minutes, il faut faire vite et nous mettre à l'abri. Allons, Lummie, mon vieux ! Mets tes moteurs en marche ! »

Elle tendit la main et Johnnie sauta à bord.

— Je cherche à quitter la route, » expliqua-t-il avec nervosité, « mais je ne trouve aucun coin convenable. »

— Ah? Eh bien, tiens-toi : après ce tournant, nous trouverons les chutes Adam et Eve, et nous pourrons certainement dénicher une cachette tranquille, une fois que nous les aurons passées.

— « Ah? C'est là que nous sommes? »

— « Oui »

Betty se pencha, essayant de voir par-delà un rocher dressé devant eux. Ce faisant, elle aperçut les bras de Lummox pour la première fois. Elle agrippa John Thomas.

— « Johnnie ! Il y a un boa sur Lummie ! »

— « Quoi ? Mais non ! Que tu es bête ! Ce n'est que son bras droit ! »

— « Son *quoi?* »

— « Calme-toi et cesse de me pincer ! J'ai dit *bras*. Ces espèces de tumeurs, c'étaient ses bras. »

— « Ces tumeurs... des bras? Dis-lui de s'arrêter. Je veux voir. »

— « Si on se mettait d'abord à l'abri? Voilà les chutes. »

Ils les dépassèrent. Le sol de la vallée avoisinante monta à leur rencontre. Dès qu'ils repérèrent un endroit ressemblant au bivouac du jour précédent, ils s'arrêtèrent.

Pendant que Johnnie préparait leur déjeuner, Betty examina les nouveaux bras de Lummox.

— « Lummox, » dit-elle d'un ton de reproche, tu n'as rien dit à maman de ça... »

— « Tu ne m'as rien demandé, » objecta Lummox.

— « Des excuses ! Toujours des excuses ! Dis-moi, qu'est-ce que tu sais faire, avec ces nouveaux bras? »

— « Ben, je sais jeter des pierres, je peux, Johnnie? »

— « Non ! » répondit vivement John Thomas. « Tu veux du café, Betty? »

— « Noir, sans sucre, » dit-elle, l'air absent, en continuant d'inspecter les membres.

Quelque chose, à leur sujet, lui tournait dans l'esprit, sans qu'elle pût en saisir la signification exacte, et ça l'agaçait. Tant pis, le déjeuner d'abord !

Après qu'ils eurent donné la vaisselle à manger à Lummox, Betty s'allongea et dit à John Thomas :

— « Dis moi, enfant prodige, te rends-tu compte de la tempête que tu as soulevée? »

— « Heu... J'ai soulevé les lièvres de l'Inspecteur Dreiser. »

— « Les lièvres !... Johnnie, Dreiser a fait proclamer l'état général d'alerte, et a offert une récompense à quiconque ramènera Lummie, mort ou vif, de préférence mort. C'est sérieux, Johnnie, très sérieux. Voilà pourquoi, quelque sensationnels que puissent être tes plans, nous allons les abandonner pour en adopter un sans failles. Qu'avais-tu à l'esprit? »

John Thomas pâlit et répondit lentement :

— « Eh bien... je voulais continuer comme ça pendant une nuit ou deux encore, jusqu'à ce que nous trouvions un endroit qui puisse réellement nous abriter.

Elle secoua la tête.

— « Ça ne vaut rien. Ils doivent avoir compris, maintenant, compte tenu de la lenteur d'esprit officielle, que tu es dans les parages, et ils

fouilleront la forêt, arbre après arbre. Ils tiennent à vous retrouver, coûte que coûte, Johnnie, comprends-le. »

— « Tu ne m'as pas laissé terminer. Tu connais la vieille mine d'uranium? La Power et Glory? C'est là que nous nous rendions. On peut cacher Lummox très complètement, là-bas, la galerie principale est suffisamment grande. »

— « Il y a des éclairs de bon sens, dans ce que tu dis, mais ce n'est pas encore ça. »

— « Tu crois? Alors, puisque ça ne vaut rien, que suggères-tu? »

— « Tais-toi, je réfléchis. »

Elle demeura étendue, à fixer le bleu profond du ciel.

— « En t'enfuyant, tu n'as rien résolu. »

— « Non, je n'ai fait que tout embrouiller. »

— « Oui, et jusqu'ici, ça vaut mieux. Il nous faut à tout prix gagner du temps. Ton idée de la mine Power et Glory n'est pas mauvaise ; on va s'en servir jusqu'à ce que j'aie trouver mieux. »

— « Je ne vois pas comment ils nous découvriront jamais là-bas. C'est l'endroit le plus solitaire qui se puisse imaginer. »

— « C'est la raison même pour laquelle on le fouillera. Oh ! l'inspecteur Dreiser seul aurait pu s'en laisser conter, mais il a mis sur pied une véritable petite armée de reconnaissance aérienne. Si je t'ai trouvé, ils te trouveront également. Moi, je connaissais tes manies. Eux devront se contenter de déductions basées sur la logique, ce sera plus lent. Mais ils te trouveront, et alors... ce sera la fin de Lummox. »

John Thomas médita cette sombre prophétie.

— « Alors, à quoi bon le cacher dans la mine? »

— « Pour gagner un jour ou deux. Ecoute, tu te souviens du décret Cygnus? »

— « Le décret Cygnus? On apprend ça dans les cours élémentaires de Droit des civilisations? »

— « Oui. Tu te rappelles assez bien le texte pour le dire par cœur? »

— « A quoi joues-tu? A l'examen surprise? »

John Thomas fronça les sourcils et fit travailler sa mémoire :

« *Tout être doué de parole et doté de moyens de manipulation est présumé doté d'intelligence, et par là-même, a droit au statut humain, à moins que le contraire soit expressément prouvé.* »

Il s'assit brusquement.

— « Hé ! Ils ne peuvent pas tuer Lummox ! Il a des mains ! »

XI

— « Ne t'emballe pas, » le prévint-elle. « Tu connais la vieille histoire de l'homme à qui son avocat soutenait qu'on ne pouvait pas le mettre en prison pour *ça?* »

— « *Ça* représentant quoi? »

— « Peu importe. » Et le client lui répondit : « Mais, maître, je suis *en ce moment* en prison ! » Ceci pour te dire que le décret Cygnus n'est que de la théorie. Il nous faudra mettre Lummox à l'abri tant que le tribunal n'aura pas changé son verdict. »

— « Heu, je comprends... Je suppose que tu dois avoir raison... » Il s'interrompit soudain. « Tu entends? »

Elle tendit l'oreille et acquiesça gravement.

— « Quelle vitesse? »

— « Pas plus de deux cents. »

— « Dans ce cas, ils sont en plein repérage, Lummox ! ne bouge pas d'un poil ! »

— « Entendu, Johnnie. Pourquoi un poil? »

— « Ne t'énerve pas, » conseilla Betty. « Ils sont probablement en train d'établir un plan de recherche. Il y a de fortes chances pour qu'ils ne puissent nous détecter par radar, ces arbres brouilleront les images. »

Mais elle semblait soucieuse.

— « J'aimerais bien que Lummie soit déjà dans cette mine. Si l'un d'eux est assez malin pour « run a selective scan » le long de la route, cette nuit, pendant que nous y trotterons. »

John Thomas se tenait penché en avant, les mains en coquille autour de ses oreilles.

— « Chut ! » souffla-t-il, « Betty ! Ils reviennent ! »

— « Ne t'affole pas. Ils complètent simplement leurs recherches. »

Mais en prononçant ces mots, elle savait déjà que ce n'était pas vrai.

Le son arriva au-dessus d'eux, stationna un moment, puis descendit en piqué. Ils levèrent la tête, mais la densité de la forêt et l'altitude de l'appareil les empêchèrent de le voir.

Subitement, ils furent enveloppés d'une lueur si vive que la lumière solaire parut crépusculaire après son passage. Betty en eut la gorge serrée.

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « Photo ultraflash, » répondit-il. « Ils vérifient ce qu'ils ont détecté au radar. »

Le son s'éloigna, puis fondit à nouveau sur eux. Il y eut un nouvel éclair aveuglant.

— « A présent, la stéréo, » annonça calmement Johnnie. « S'ils avaient le moindre doute sur notre présence, ils ne l'ont plus. »

— « Johnnie, il nous faut sortir Lummox d'ici ! »

— « Et comment? Le mener sur la route, leur donner l'occasion de le viser avec une bombe? Non, notre seul espoir est qu'ils le prennent pour un gros rocher. Je suis bien content de lui avoir dit de rester tapi. »

Il ajouta :

— « Ne bougeons pas, nous non plus. Ils finiront peut-être par s'en aller. »

Cet espoir s'avéra aussi vain que les autres. L'un après l'autre, quatre hélis passèrent. Johnnie les énuméra.

— « Celui-là s'est posté au Sud. Le troisième au Nord, il me semble.

Il ne reste plus qu'à couvrir l'Ouest... Nous voilà sous bonne garde. Ils nous ont pris au piège, lapin. »

Mortellement pâle, elle le regarda.

— « Qu'est-ce qu'on fait, Johnnie? »

— « Hein? Rien. Non, écoute, Betty. Tu vas te faufiler à travers les arbres jusqu'à cette crevasse, là-bas. Prends ton héli avec toi. Ensuite, tu suivras la rivière pendant un bout de temps, puis tu prendras l'air. Vole bas, jusqu'à ce que tu sois sortie de leur champ d'action. Ils te laisseront partir. Ce n'est pas après toi qu'ils en ont. »

— « Et *toi?* »

— « Moi? Je reste ici. »

— « Que crois-tu pouvoir faire? Tu n'as même pas une arme! »

— « Écoute, mon lapin, ce n'est pas le moment de discuter. Sauve-toi, et vite. Moi, je reste avec Lummox, c'est mon droit. Il m'appartient. »

Elle fondit en larmes.

— « Et toi, *tu* m'appartiens, grand idiot! »

Il essaya de lui répondre, mais en fut incapable, le visage agité de ces tremblements spasmodiques qui dénoncent une lutte intérieure contre les larmes. Lummox, s'agita, contrarié.

— « Qu'y a-t-il, Johnnie? »

— « Hein? » répondit John Thomas d'une voix étouffée. « Rien. »

Il étendit la main pour caresser son ami.

— « Rien du tout, vieille branche. Johnnie est là. Tout va bien. »

— « Oui, » enchaîna faiblement Betty, « tout va bien, Lumnie. »

A voix basse, elle ajouta pour John Thomas :

— « Ça ira vite, dis, Johnnie? On ne sentira rien? »

— « Heu, sans doute. Hé là! Pas de ça! Dans exactement une demi-seconde, je vais t'envoyer dinguer au bas de la côte. Ça t'éloignera suffisamment de la déflagration. »

Un coup de tonnerre subit évita toute réponse. Le grincement d'un héli suivit, et cette fois, ils purent l'apercevoir, à environ trois cents mètres au-dessus de leurs têtes. Une voix métallique tomba du ciel.

— « Stuart! John Stuart! Sortez de là! »

Johnnie sorti son couteau de poche, releva la tête, et cria :

— « Venez donc me chercher! »

Le voix de géant reprit :

— « Nous ne vous voulons aucun mal. Rendez-vous! Sortez! »

Renonçant à certaine réponse bisyllabique, Johnnie dit seulement :

— « Nous ne sortirons pas. »

La voix tonna :

— « Dernier avertissement, John Stuart. Sortez, les mains vides. Nous vous envoyons un héli. »

John Thomas hurla sa réponse :

— « Envoyez-le, nous le démolirons! »

D'une voie enrouée, à Lummox :

— « Tu as des gros rochers, à portée? »

— « Hein? Sûr! Maintenant, Johnnie? »

— « Pas encore, je te dirai. »

La voix demeura silencieuse. Aucun héli ne descendit vers eux. Mais un appareil, qui n'était pas l'héli commandant effectua une rapide glissade dans leur direction, se stabilisa à environ trente mètres au-dessus des sapins et à la même distance latérale de leur groupe. Il se mit à décrire un cercle bas autour d'eux, à une allure fort lente.

Immédiatement, un bruit déchirant se produisit, suivi aussitôt d'un craquement, et un géant de la forêt s'abattit. Un autre subit le même sort. Pareil à une grande main invisible, un champ de force émis du navire balaya les arbres de sa route. Inexorablement, il les encercla d'une large bande de terre nue, un coupe-feu.

— « Pourquoi font-ils ça ? » chuchota Betty.

— « C'est un héli du service des Eaux et Forêts. Ils nous isolent. »

— « Mais pourquoi ? Pourquoi n'en pas venir tout de suite à la fin, et qu'on n'en parle plus ? »

— « Je ne sais pas, lapin. Ce sont eux qui mènent le jeu. »

L'héli boucla la boucle, puis leur fit face, et, avec le soin délicat d'un dentiste extrayant une dent, l'opérateur choisit un arbre, le déracina et le lança au loin. Il en cueillit un autre, un autre encore. Graduellement, un large chemin se creusait dans la forêt jusqu'à l'endroit où ils attendaient.

Et il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. L'héli du service forestier déplaça le dernier arbre qui les abritait encore, et, ce faisant, les effleura de son champ de force, les secouant et arrachant un gémissement de terreur à Lummox. John Thomas retrouva son équilibre et tapota la bête. »

— « Tout doux, petit. Johnnie est là. »

Il calcula la possibilité d'un retraite éventuelle, mais toute tentative de fuite semblait dérisoire.

L'héli s'arrêta, un chasseur prit sa place. Il descendit brusquement, et se posa à l'autre extrémité du corridor. Johnnie sentit sa gorge se serrer et dit :

— « *Maintenant,* Lummox. Tout ce qui sortira du navire, essaie de l'atteindre. »

— « T'en fais pas, Johnnie ! »

Des deux mains, Lummox chercha des munitions.

Mais il n'atteignit pas les rochers. John Thomas eut l'impression d'être brutalement plongé jusqu'à la poitrine dans du ciment mouillé. Betty s'exclama, et Lummox gémit :

— « Johnnie ! Les rochers sont collés ! »

John Thomas fit un effort pour parler.

— « Tout va bien, petit. Ne te débats pas. Tiens-toi tranquille. Ça va, Betty ? »

— « Je ne peux pas respirer, » haleta-t-elle.

— « Ne te débats pas. Il nous ont pris. »

(*La fin au prochain numéro.*)

(*Traduit par Régine Vivier.*)

Le Livre des Fantômes

Maison à vendre

par JEAN RAY

« Le Livre des Fantômes », *édité à Paris en 1947, est un recueil peu connu de Jean Ray où se mêlent histoires de fantômes et histoires de terreur. Avec* « Maison à vendre », *nous commençons la publication, qui se poursuivra dans les mois à venir, d'un certain nombre de nouvelles extraites de cet ouvrage introuvable, persuadés de satisfaire ainsi les nombreux admirateurs de Jean Ray. Ce sont là des récits plus simples de facture, moins « orchestrés », que ceux du grand cycle fantastique auquel nous avions naguère emprunté* « La ruelle ténébreuse » (*n°* 9), « Le Psautier de Mayence » (*n°* 18) *et* « Le grand nocturne » (*n°* 38). *Mais ils portent à un égal degré la marque de l'auteur, comme au fer rouge. Car Jean Ray est de ces créateurs qui mettent tout d'eux-mêmes dans la moindre évocation de l'univers édifié par eux.*



C'est en vain que les juges des hommes imploreront la clémence divine. Ils connaîtront l'épouvante et la pérennité du châtiment.

Le Livre de la Sagesse.

CONFUCIUS.

JE n'aurais pas attaché une bien grande importance à cette histoire de fantômes si elle ne m'avait été contée par Dunstable.

Or Maple Dunstable est certainement un des démonographes les plus éclairés de ce siècle, et la démonographie, science terrible mais décriée, ne compte qu'un nombre restreint d'initiés. Dieu merci, d'ailleurs.

Il la nomma lui-même « une histoire de fantômes à rebours », l'expression me laissant notablement perplexe. Aussi je la donne telle quelle. Elle m'intéresse également parce qu'il y est question, bien passagèrement il est vrai, du grimoire Stein.

Qui donc est l'auteur de cet effroyable mémoire du sortilège raisonné et, par vénéfices et formules, mis à la portée de tous? On cite trois ou quatre noms obscurs qui n'éclaireraient en rien le lecteur si je les transcrivais ici. Tout ce que l'on sait, ou plutôt ce que l'on admet, c'est qu'il est né au XVIIIe siècle à Stein, petite ville suisse du canton d'Appenzell. C'est là que le document fut découvert plus tard par Simon Rowledge, un descendant de l'énigmatique Dr. John Dee, le constructeur

Copyright, 1957, by Fiction and Jean Ray.

du miroir noir qui fit l'orgueil et le malheur de la famille Walpole, aux siècles passés.

Ecoutons Dunstable au sujet du grimoire Stein.

L'auteur a distillé en quelque sorte l'œuvre du Grand Albert, *La Clavicule du Roi Salomon, Le Livre de la Kabbale,* rejeté comme résidu inutilisable leur hermétisme, leur obscurité, voire leur fantaisie, pour en arriver à une quintessence claire, nette et redoutable. Il a fourni des formules précises comme des équations algébriques ou chimiques, sans probabilités ni défaillances. Qui l'eut en sa possession? Ici suivent quelques grands noms de l'histoire, tant de la Révolution française que de l'épopée napoléonienne, que de la vie moderne.

Si je l'avais en ma possession, je n'hésiterais pas à le détruire quand je me sentirais aux approches de mon terme, tant ces écrits insolites pourraient, bien plus que les conflits, pousser les hommes aux pires fins.

Il se fait que, vaguement, je sache de quoi on y traite. Cela m'a suffi à en perdre le repos et la quiétude d'âme, si nécessaires à ceux qui affrontent l'Inconnu. Et le chapitre le plus effroyable est certainement celui qui ose empiéter sur la justice souveraine. Celui qui incite et permet directement de voler Dieu ! *Il s'agit de punir les morts!*

Or c'est ce que fit Merrick.

Et Merrick, qui était un homme tout à fait ordinaire, n'eût pu le faire s'il n'avait pas eu connaissance du grimoire Stein.

Je n'en suis que médiocrement étonné.

Flavien Merrick était un voleur ; la fortune en fit plus tard et sans mérite aucun un honnête homme, mais dans l'âme il resta un voleur, un forban. Têtu, persévérant, plus rusé qu'intelligent mais ne manquant pas de culture et par-dessus tout terriblement rancunier, c'était bien l'homme à s'approprier, par tous les moyens, une arme comme le grimoire Stein et pour s'en servir.

Jusque-là, Maple Dunstable.

Il se fait que moi aussi j'ai connu Flavien Merrick, et j'avoue que le jugement à son endroit du célèbre démonographe me déconcerte quelque peu. Mais cela contribue à me faire entreprendre ce bref et terrible récit.

Merrick, à l'époque où je le connaissais, sans le fréquenter pourtant, était un homme de bien ordinaire apparence, aventurier sans envergure, courtier marron peu redouté dont les fautes n'étaient pas lourdes.

Pourtant, à propos d'une affaire de faux et de chèques sans provision, la justice s'occupa de lui et l'envoya pour quelques mois à l'ombre. Cela se passa dans une petite ville du Nord de la France où M. Larrivier siégeait au tribunal comme Premier Président.

A Paris ou dans un grand centre, Flavien Merrick s'en serait tiré à bon compte, avec un sursis, même il aurait eu bien des chances de se voir acquitter, tant les preuves qu'on évoquait contre lui étaient faibles et fragiles. Mais il fallait compter avec la mentalité du président Larrivier. C'était un magistrat de la vieille et noble école, intègre et intraitable, appliquant la loi avec une rigidité extrême et pour qui la circons-

tance atténuante était lettre morte. Il partait du principe que chez l'inculpé les chances de non-culpabilité atteignaient à peine le chiffre dérisoire d'un pour cent. Aussi avait-il quelque orgueil à déclarer n'avoir, dans toute sa carrière, qu'acquitté cinq prévenus ; cela à son corps défendant, mais vaincu par des preuves d'innocence trop formelles.

Pourtant Flavien Merrick se présenta le cœur léger devant le juge sévère. Il croyait avoir quelque droit à la gratitude de la part de ce dernier.

Le président Larrivier, célibataire farouche, habitait une grande et vieille maison des remparts, avec ses livres et un unique ami, qu'il chérissait par-dessus tout : Fram, un vieux chien terre-neuve. Un jour le Président se promenait avec son cher compagnon le long du canal, au moment où les écluses ouvertes chassaient les eaux à grands remous.

Fram, qui épiait sur la berge la fuite d'un rat, fit un faux mouvement et tomba à l'eau. Ce qui pour tout autre chien n'aurait été qu'une baignade faillit être fatal au vieux chien.

Le pauvre souffrait de rhumatismes, et son train de derrière en était quelque peu paralysé. Pris dans un tourbillon, il allait se noyer lamentablement quand Merrick parut sur la scène du drame. Le courtier marron était sans nul doute un mauvais garçon, mais il aimait les bêtes et ne manquait pas de courage.

Il se jeta résolument à l'eau et sauva Fram.

M. Larrivier pleura de reconnaissance et Merrick, qui, au fond, était un malin, refusa les offres d'une récompense qui promettait d'être généreuse.

Aussi fut-ce avec un sourire amer et désabusé aux lèvres que Flavien Merrick quitta entre deux gendarmes la salle d'audience où Larrivier venait de lui infliger le maximum de la peine : vingt mois de détention.

En prison, il refusa avec hauteur les douceurs et les cigarettes que Larrivier lui envoyait, et l'on affirme que le juge en fut aussi désolé qu'étonné : pour lui, la gratitude et la justice étaient choses bien distinctes et semblait ne pouvoir comprendre que Merrick, délinquant, et Merrick, sauveur de Fram, formaient une seule et même personnalité.

Merrick, à l'expiration de sa peine, quitta la ville où Larrivier continua pendant dix ans encore à prononcer des sentences sans mansuétude, avant de comparaître lui-même devant le Juge Suprême.

La vieille maison des remparts fut mise en vente, mais sombre et inconfortable, elle ne trouva guère d'amateurs, d'ailleurs les héritiers du Président en demandaient un prix élevé. Elle menaçait réellement ruine, quand Flavien Merrick reparut dans la ville.

On ne sait de quelle lointaine terre d'aventures il revenait, mais on ne tarda pas à apprendre que la fortune lui avait été scandaleusement favorable.

A ce prix on oublie vite les fautes, voire les hontes passées ; la ville fit fête au nouveau nabab, surtout quand on apprit que cet étrange enfant prodigue avait l'intention de s'y fixer. Certes on s'étonna quelque peu

du choix que fit Merrick en fait d'habitation, alors qu'il aurait pu s'offrir les plus fastueux domiciles.

Il acheta la vieille maison des remparts...

Il la fit mettre en ordre, sans y apporter toutefois de notables changements.

Un autre sujet d'étonnement pour les bonnes gens de la petite ville fut le choix bizarre de Merrick dans l'engagement de son personnel. Deux ou trois domestiques au teint café au lait débarquèrent un jour du train et furent aussitôt intronisés dans la sombre demeure. C'étaient des gens taciturnes et peu liants, s'opposant farouchement à toute intrusion dans la maison de leur maître.

Des voisins curieux déclarèrent qu'ils y circulaient en riches et exotiques atours, le front ceint d'imposants turbans scintillants d'or et de pierreries. On les voyait parfois dans le jardin se livrer à d'incompréhensibles pantomimes ayant l'air de rites orientaux. Mais ce furent là surtout des racontars de petite ville, et la véracité de ces dires est sujette à caution.

Un jour, sans crier gare, Merrick et ses serviteurs quittèrent la ville et la maison fut mise à louer par les soins d'un notaire voisin. Le prix de la location était minime, aussi l'amateur ne se fit-il pas trop attendre. Ce fut un certain M. Lantelme, professeur au lycée communal.

Ceux qui connaissent cet homme de bien, disons même éclairé, car il était membre de nombreuses sociétés savantes, n'oseraient mettre en doute les troublants témoignages qui vont suivre et qui furent écrits de sa main.

*
* *

Nous nous sommes installés, ma femme et moi, dans la maison des remparts, le 1er août, dans l'intention d'employer nos vacances à nous y organiser une vie aussi confortable que possible.

Nous avons pris à notre service un couple d'âge mûr, aux excellentes références, les époux Blomme, originaires des Flandres françaises.

Nous avons été tranquilles et rien ne vint troubler notre vie jusqu'à la mi-septembre, à peu près vers la date de la rentrée des classes.

Un matin, entrant dans mon cabinet de travail, qui fut également, à ce qu'il paraît, celui de feu le président Larrivier, je fus surpris par la chaleur intolérable qui y régnait.

Le poêle, une vaste salamandre, n'avait pas été allumé depuis notre installation, car la saison était radieuse.

Je consultai le thermomètre : il indiquait trente-huit degrés. Celui qui se trouvait au dehors, contre la fenêtre, n'en accusait que dix-huit. J'interrogeai ma femme et mes domestiques, qui s'en montrèrent aussi stupéfaits que moi-même.

Pendant quelques jours tout resta dans la norme, quand le phénomène se répéta d'une façon accrue : cet autre matin, je faillis tomber à la renverse dès mon entrée dans la pièce où régnait une chaleur atroce : quarante-cinq degrés !

Nous nous confondîmes tous en conjectures, dont aucune ne pouvait être acceptable. J'interchangeai les thermomètres intérieur et extérieur, parce que ce dernier était un appareil à indications maxima.

Une semaine se passa avant le retour de la chose insolite : le thermomètre marquait quarante-cinq degrés, mais le curseur témoin avait remonté la nuit à soixante-dix degrés !

Je constatai alors que les vases que ma femme se complaisait à garnir journellement de fleurs fraîches étaient à sec, et les fleurs parcheminées. Mon encrier aussi avait été complètement asséché et sur mon bureau des feuilles de papier étaient racornies. Mon domestique qui furetait à mes côtés dans la pièce poussa tout à coup un cri de frayeur.

— « Là !... Là !... Regardez le tapis, Monsieur ! »

Robinson sur son île n'a pas pu être plus effrayé que je ne le fus, en relevant une trace de pied nu dans le sable de la plage déserte...

En deux endroits le tapis était brûlé de part en part par les traces de deux pieds nus d'une repoussante maigreur ; de vrais pieds de squelette !

Je me penchai sur elles : une odeur rebutante de brûlé s'en exhalait. Je me proposai de veiller les nuits suivantes, mais ma femme s'y opposa formellement et manifesta son intention de déménager dans le plus bref délai. Mais le vieux Blomme, un ancien marin, et un homme qui n'avait pas froid aux yeux, me pria de le charger de cette surveillance. J'acceptai volontiers son offre.

Il veillait la nuit à la porte de mon cabinet, dormant pendant la journée, mais nous étions déjà aux premiers jours d'octobre sans que le phénomène se fût reproduit.

Je décidai de décharger mon brave serviteur de ces veilles fatigantes, mais il ne voulut rien entendre.

Sa persévérance fut récompensée, si récompenser on peut dire.

Une nuit, je fus réveillé par des coups frappés sur la porte de ma chambre ; c'était Blomme qui venait me tirer hors de mon sommeil.

— « Venez vite, Monsieur, souffla-t-il, je sens la chaleur à travers la porte et une faible lueur glisse sous elle. »

Il disait vrai : sous la porte une clarté bleuâtre, lunaire, était visible et le trou de la serrure semblait un œil pâle dans l'ombre du panneau.

Je poussai brusquement les deux battants qui s'ouvrirent avec bruit.

Un souffle de fournaise nous fit reculer, mais nous vîmes entre le bureau et la cheminée une haute flamme violette, immobile et comme rigide.

Elle ne disparut qu'au bout de quelques secondes, qui nous suffirent toutefois à voir toute l'horreur qui y était enclose.

Elle entourait, comme une gaine translucide, une effroyable forme humaine, d'une maigreur de momie, et qui tournait vers nous un visage atroce.

L'apparition s'évanouit rapidement, ai-je dit, mais j'eus le temps de la reconnaître, malgré son affreuse déformation : c'était celle du juge Larrivier.

*
* *

Cette épouvante ne se renouvela plus.

La paix fut retrouvée, mais ma femme ainsi que l'épouse Blomme refusèrent de rester plus longtemps dans la maison hantée. Après bien des larmes, ma femme accepta d'aller passer quelques semaines chez sa mère à Dijon et la servante à Lille, promettant de revenir quand les fantômes auraient été définitivement chassés.

Le vieux Blomme resta, jurant de venir à bout de ce qu'il appelait les diables.

Nous approchions de novembre. A la belle et généreuse saison avait succédé un froid brusque et brutal ; les dernières feuilles n'avaient pas encore quitté les arbres qu'un peu de neige avait déjà valsé dans l'air.

La solitude du vaste cabinet de travail me déplaisait, d'ailleurs la salamandre brûlait difficilement à cause de la cheminée qui tirait mal : j'avais très froid dans cette pièce où j'avais senti le souffle torride du Sahara... Aussi je préférais me tenir dans la cuisine où le feu était clair et gai, et où la compagnie, bien que silencieuse, de Blomme m'était chère.

Je me souviens fort bien du livre que je lisais : l'*Emile* de Jean-Jacques... Blomme fumait sa pipe au coin du feu, les regards perdus au loin, comme s'il se trouvait encore à bord.

Tout à coup je levai les yeux de mon livre et je rencontrai ceux de mon domestique.

— « Vous entendez quelque chose, Blomme? »

— « Pour dire que j'entends, Monsieur, non je n'entends rien, mais... »

Moi non plus je n'entendais rien, mais...

Sans rien nous dire, sans rien voir ni entendre, nous savions que tous les deux nous avions peur, affreusement peur.

— « Il se passe quelque chose, Blomme... »

— « Oui, Monsieur, il se passe quelque chose de terrible. »

Nous gardâmes le silence ; pour ma part, j'étais incapable d'exprimer une pensée, quelque chose d'inconnu, mais d'abominable, me figeait le cerveau.

Alors Blomme articula avec une peine extrême :

— « Toute la maison a peur ! »

Eh bien, c'était cela, je n'aurais pu mieux l'exprimer : toutes les choses inertes, sans vie ni âme, qui nous entouraient, tout, depuis les simples meubles jusqu'aux briques de la vieille demeure, se recroquevillait d'épouvante.

La grande horloge à balancier se tut, le feu cessa de ronfler, la lumière même de la grosse lampe électrique sembla se transformer, perdant son pouvoir de rayonnement, les ombres des objets furent soudainement noires comme des profondeurs de gouffre. Et tout à coup l'énorme vague de feu sombre fut sur nous.

Je sentis mes chairs se serrer sur mes os, ma langue se durcir comme cuir dans la bouche, mes yeux rentrer dans ma tête.

De nouveau, Blomme fit un immense effort pour parler et sa voix me parvint comme à travers une ouate épaisse.

— « Le vieux... dans la flamme. »

Mes yeux ne distinguaient rien en dehors du décor ordinaire, bien que hideusement transformé dans son essence, mais nul besoin n'était de voir : la présence de Larrivier était réelle, bien qu'invisible. Un Larrivier qui hurlait d'inaudibles plaintes nous prenait à témoin d'inhumaines tortures, implorait le secours.

Mais je sentis également qu'une autre présence était là qui, à cette minute, fixait sur moi une attention pleine de haine et de rage. Ma pensée s'était tournée vers l'ultime sauveur : Dieu, et j'essayais de faire le signe de la croix.

Une souffrance inouïe, se vrillant au plus profond de mon être, m'avertit alors que cette terrifiante présence ennemie s'opposait de toutes ses forces à mon geste.

Mon poignet fit un bruit de sarment dans la flamme : il venait d'être cassé net, et ma main un instant levée retomba comme gantée de plomb. Blomme avait-il eu la même pensée que moi? J'en fus certain, car je le vis lutter contre l'invisible adversaire, son bras se leva pourtant comme s'il soulevait un monstrueux fardeau et soudain il fit le signe sacré...

La maison trembla sur ses bases, dans le buffet la vaisselle et la verrerie firent un bruit furieux de casse, la fenêtre fut arrachée et nous couvrit d'éclats de verre, mais le feu se remit à ronfler, le balancier de l'horloge reprit son mouvement de va-et-vient et la lumière s'épanouit comme une immense fleur claire.

Blomme et moi, délivrés de la diabolique emprise, nous eûmes alors fort à faire : les meubles commençaient à brûler.

Ici s'achève le témoignage du professeur Lantelme qui, le jour même, quita la maison des remparts et demanda son changement.

Un nouvel écriteau jaune parut sur la façade de l'immeuble et n'y resta pas longtemps, en raison de la modicité du prix de location.

Le nouvel occupant fut un M. Boisson, qui s'y installa avec une nombreuse famille.

Boisson ne semble pas avoir eu à souffrir des colères de l'Inconnu, du moins il n'en fit confidence à personne.

C'était un homme qui gagnait péniblement sa vie et avait une ribambelle d'enfants à élever, ce qui le rendait de commerce peu facile.

Il est vrai qu'à différentes reprises il se plaignit au notaire, son voisin, des mauvaises odeurs persistantes qui régnaient dans la maison : soufre et cuir brûlé, précisait-il.

Sa femme, une personne lymphatique, affaiblie par de trop fréquentes maternités, consulta quelques fois un pharmacien de la ville, qui lui donna des calmants et des somnifères.

— « Je fais beaucoup de mauvais rêves, » disait-elle, « où je revois toujours le même vieux monsieur se tordant dans les flammes. »

Les Boisson venaient de Grenoble et n'avaient donc pu connaître le président Larrivier. D'ailleurs, ils ne firent pas long feu dans la ville,

un an plus tard, un copieux héritage les rappela dans l'ancienne capitale du Dauphiné.

Il convient de rappeler peut-être qu'un des petits Boisson, en faisant ses adieux à ses camarades de classe, s'écria :

— « Au moins nous n'habiterons plus une maison où l'on entend toujours pleurer et hurler dans les caves ! »

La maison ne fut remise à louer que plusieurs mois plus tard, et de nouveau elle trouva promptement un locataire, un peintre aux désuètes allures de bohème, Anatole Grenelle.

Certes, si quelque chose d'inhabituel se fût passé entre ses quatre murs, Grenelle, bavard, pilier de cabaret, vaniteux comme Alcibiade, n'en aurait pas fait mystère.

Il y fut parfaitement tranquille et le serait resté si, lors d'une exposition de ses tabeaux à Lille, il n'avait fait la connaissance de la femme Blomme. Veuve depuis quelque temps de l'excellent Blomme, l'ancienne servante avait ouvert un petit café dans le voisinage de la salle d'exposition. Grenelle venait s'y désaltérer régulièrement et un jour, quand la tenancière apprit le lieu de résidence de son client, elle lui raconta les mésaventures du professeur Lantelme.

Le grain tombait en bonne terre : dans sa jeunesse, Grenelle s'était occupé quelque peu d'occultisme, même avait-il collaboré à une petite revue de spiritisme et de métapsychique.

Il ne lui en fallut pas davantage pour enfourcher son vieux dada. De retour en sa maison, et ne parvenant guère à y découvrir quelque chose d'insolite, il résolut de provoquer l'Au-delà.

Il fit l'acquisition du traditionnel guéridon à trois pieds, le posa au beau milieu de l'ancien cabinet de travail du juge et, selon la formule consacrée, invoqua l'esprit du mort.

Il fut satisfait au-delà de toutes ses espérances.

La petite table traversa l'air comme un bolide et fut réduite en échardes, tandis qu'un monstrueux fantôme, bruquement surgi, se jetait à la tête du téméraire, le terrassait, lui mettait le visage en sang et le laissait évanoui comme une femmelette.

Sa première terreur passée, Grenelle sentit vaguement qu'il pourrait tirer quelque profit de la fantastique situation.

Il s'en alla trouver le notaire.

— « Au temps de nos rois, vous n'auriez échappé ni à l'estrapade ni au bûcher, » menaça-t-il. « N'empêche... »

Contre toute attente, le tabellion se montra fort troublé. Il supplia Grenelle de n'en souffler mot à quiconque et, contre une récompense fort acceptable, lui en arracha la promesse. Flavien Merrik fut averti.

Il arriva deux jours plus tard et se présenta au peintre.

Exactement vingt mois s'étaient écoulés alors depuis la première apparition du fantôme de Larrivier.

Au récit de Grenelle, Flavien Merrick ne manifesta ni étonnement ni émotion ; au contraire une lueur de joie était dans ses yeux.

— « Monsieur Grenelle, » dit-il, « vous allez être le témoin d'un acte de justice. Veuillez refaire votre expérience de l'autre jour. »

— « Jamais de la vie ! » s'écria le peintre, « d'ailleurs mon guéridon a été détruit. »

— « Qu'à cela ne tienne, la première table venue fera l'affaire, même si elle pesait une tonne ! »

Une liasse de billets bleus eut raison de l'hésitation du spirite. Il posa la main sur la lourde table de travail et, d'une voix mal assurée, somma l'esprit du président Larrivier de se manifester. La table frémit, glissa de côté, et Grenelle eut la désagréable sensation de se sentir soulevé comme par une houle furieuse.

Le fantôme se tenait devant lui, hagard, atroce.

Aussitôt une voix claire s'éleva, celle de Flavien Merrick.

— « Larrivier, » disait-il, ses yeux brillant d'une lumière inaccoutumée, « Larrivier, vous m'avez condamné à vingt mois de prison et, ce faisant, vous vous êtes rendu coupable du plus vil crime des hommes : l'ingratitude. Fort d'une science qui restera à jamais au-dessus de celle des mortels, je vous ai tiré du repos éternel pour vous infliger vingt mois d'enfer. Votre peine est expiée, je vous libère. Retrouvez à jamais la paix de la tombe ! »

Grenelle entendit une immense clameur de joie et le fantôme, se prosternant d'abord devant Merrick, se fondit lentement en une légère buée qui s'évanouit dans l'air.

*
* *

Il nous reste peu de chose à dire encore.

Flavien Merrick donna l'ordre de démolir la vieille maison des remparts et sur son emplacement il fit bâtir une maison de retraite pour les vieillards nécessiteux de la ville. La rente d'un capital considérable en assura l'entretien.

Merrick n'était pas un mauvais bougre, en somme, et je l'ai toujours dit.

Maple Dunstable, qui s'intéresse avant tout au grimoire Stein, a essayé vainement d'entrer en relation avec lui.

Merrick quitta la France pour les Indes anglaises. Le démonographe a pu suivre ses traces jusqu'à Delhi, mais là il semble avoir disparu définitivement.

Lentement le leit-motiv de Maple Dunstable est devenu mien depuis lors.

— « Sans doute Flavien Merrick n'est pas homme à persévérer dans la voie abominable qu'il suivit pour sa vengeance, mais le grimoire Stein reste et, après Merrick, dans quelles mains tombera-t-il? »



Soyez membre d'un club du livre comme il n'en existait pas encore !

club du livre policier

• POURQUOI LE ROMAN POLICIER SERAIT-IL UN PARENT PAUVRE ?

Beaucoup d'amateurs de bons romans policiers, en même temps bibliophiles, déploraient jusqu'à présent de ne pouvoir conserver sur les rayons de leur bibliothèque des exemplaires sélectionnés d'un de leurs genres littéraires préférés.

En raison de la modicité de leur prix de vente, la présentation habituelle des romans policiers, malgré la valeur littéraire et l'intérêt de nombre d'entre eux, interdit leur voisinage dans une bibliothèque aux côtés d'ouvrages plus richement présentés auprès desquels ils feraient figure de " parents pauvres ".

• LE CLUB DU LIVRE POLICIER COMBLE CETTE LACUNE

Le CLUB DU LIVRE POLICIER vient à point pour combler cette lacune.

Il est indéniable que tous ceux qui aiment le roman policier — et ils sont légion — seront enchantés désormais de pouvoir enfin posséder en exemplaires de luxe à tirage limité, imprimés avec soin sur beau papier, présentés sous une reliure artistique, les " Classiques " qui ont fait leurs délices (sans en exclure pour autant les inédits qui seront dignes de cette présentation).

• *LES CLASSIQUES DU ROMAN POLICIER*

Le CLUB DU LIVRE POLICIER inaugure cette collection nouvelle des Classiques du Roman Policier par un ouvrage que tous les amateurs du genre voudront posséder :

LES AVENTURES d'ARSÈNE LUPIN

par Maurice LEBLANC



Cet ouvrage en 2 tomes comprend :

- Arsène Lupin, gentleman cambrioleur.
- Les confidences d'Arsène Lupin.
- Les huit coups de l'horloge.
- L'agence Barnett et Cie.

soit, réunies pour la première fois, les 34 nouvelles dont Arsène Lupin est le héros.

(Voir description technique au verso.)

Les œuvres les plus marquantes de tous les grands auteurs policiers français et étrangers, sélectionnées et présentées sous la direction de Maurice RENAULT, animateur de la revue spécialisée " MYSTÈRE-MAGAZINE ", figureront ultérieurement au programme de présentation du :

club du livre policier

96, rue de la Victoire PARIS-IXe - Tél. : TRI. 16-31

LES AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN

par Maurice LEBLANC

Deux volumes sous jaquette rhodoïd, reliés pleine toile bleue et décorés d'une reproduction en deux couleurs. Format 13,5 × 19,5. Impression soignée en deux couleurs sur pur bouffant Alfa Cellunaf. Gardes illustrées en deux couleurs. Composition en Bodoni.

- **Introduction de Thomas Narcejac.**
- Préface de Jules Claretie, de l'Académie française (écrite en 1907 pour la première édition de **"Arsène Lupin, gentleman cambrioleur"** et reproduite ici pour la première fois).
- Biographie et portrait hors texte de Maurice Leblanc.
- Maquettes de Joop Van Couwelaar.

★

Attention! Le tirage des AVENTURES D'ARSÈNE LUPIN est limité à **cinq mille exemplaires numérotés,** qui seront strictement réservés aux cinq mille premiers membres du CLUB DU LIVRE POLICIER.

Pour être sûrs d'avoir **"votre Lupin"**, vous avez donc intérêt à adhérer immédiatement au CLUB DU LIVRE POLICIER en souscrivant à ce premier ouvrage et en profitant du **prix spécial** réservé aux souscripteurs avant la mise en vente.

PRIX SPÉCIAL DE SOUSCRIPTION

valable jusqu'au 20 novembre 1957

Les deux volumes, soit au total près de 850 pages

(non vendus séparément) Fcs 1 800

(+ Fcs 200 pour frais d'expédition).

Prix définitif après le 20 novembre : Fcs ***2 200***

(+ Fcs 200 pour frais d'expédition).

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Pour la France et l'Union Française

A retourner sous enveloppe au CLUB du LIVRE POLICIER, 96, rue de la Victoire, Paris-9e, ***avant le 20 novembre*** *pour profiter du prix spécial de souscription.*

Je souscris à l'édition en deux volumes des AVENTURES d'ARSÈNE LUPIN par Maurice LEBLANC, présentée par le CLUB DU LIVRE POLICIER, au prix spécial de 1.800 Fcs. Je désire que l'envoi m'en soit fait dès parution (1) à l'adresse ci-dessous et

j'ajoute 200 Fcs pour frais d'expédition
(ou 250 Fcs pour l'envoi recommandé)

(Remplir en lettres capitales S. V. P.)

NOM : .... PRÉNOM : ....

RUE : .... N° : ....

VILLE : .... DÉPARTEMENT : ....

Je règle le montant de cette commande par :

Un chèque bancaire ci-joint ou un mandat-poste ci-joint
Un mandat de versement C/C } C.C.P. 15 813-98
Un virement chèque postal }

(Rayer la mention inutile)

adressé au CLUB DU LIVRE POLICIER,
96, rue de la Victoire, PARIS-IXe.

Cette souscription me permet d'être inscrit d'office comme membre du club et d'être directement documenté par vous sur les ouvrages à paraître ultérieurement et dont l'acquisition sera réservée aux seuls membres du Club.

Il est bien entendu que le fait d'être membre ne me crée néanmoins aucune obligation ultérieure d'achat.

Le ....   *Signature*

(1) L'ouvrage sortira des presses dans la 2e quinzaine de décembre.

'our la SUISSE
M. VUILLEUMIER
, rue Micheli-du-Crest,
GENÈVE

ıur la BELGIQUE
AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE
', av. des Citrinelles,
Auderghem,
BRUXELLES

A découper suivant le pointillé.

Offrez à vos amis amateurs de romans policiers "les aventures d'Arsène Lupin", vous leur ferez plaisir à coup sûr

Vous pouvez en effet faire plusieurs commandes de l'ouvrage en bénéficiant ***pour chacune*** **du prix de souscription valable jusqu'au 20 novembre 1957.**

« C'EST A DIRE »

Vous venez de vivre un trimestre rempli d'événements lourds de conséquences : avez-vous eu le temps, préoccupés par vos affaires et par la vie trépidante de 1957, de survoler l'actualité pour saisir le sens et la vérité des faits?

Une brillante équipe de journalistes, de spécialistes et d'hommes de lettres répond NON. Elle pense que l'honnête homme du XXe siècle ne peut plus faire le point par ses propres moyens. Pour lui, elle a créé « C'EST A DIRE ».

Après six mois d'existence, « C'EST A DIRE » est devenue l'une des meilleures et des plus luxueuses revues d'information générale du monde. Elle a pris chez les hommes d'affaires des cinq continents, dans tous les ministères, dans toutes les ambassades, une position primordiale. En France, cent mille personnes la lisent et la commentent chaque mois. « C'EST A DIRE » est sur le bureau de chaque homme d'action, au foyer de chaque femme à la page, dans les documents de chaque intellectuel.

(« C'EST A DIRE » est en vente, en France et en Afrique du Nord, chez tous les marchands de journaux.)

En vous recommandant de cette revue, vous pourrez recevoir un spécimen gratuit. Une réduction de 10 % sur l'abonnement d'un an vous sera consentie.

« C'EST A DIRE », 18, rue d'Enghien, Paris-10e.

A l'occasion de la controverse

RENARD - MATHESON

jugez et comparez sur pièces
en lisant :

UN HOMME CHEZ LES MICROBES

par MAURICE RENARD

Un certain nombre d'exemplaires sont encore disponibles. Faites-en la commande au Service Bibliographique de **« FICTION », 96, rue de la Victoire, Paris (9e)**

Le volume : 450 F.

(Envoi par poste recommandé contre 545 F. franco.)

A PROPOS DE L'AFFAIRE RENARD-MATHESON

Enquête en forme de débat

(*Suite et fin.*)

Pour mettre le point final à ce débat, qui occupa nos numéros 45 et 47, nous publions un « point de vue américain » : celui d'Anthony Boucher, rédacteur en chef de notre édition américaine « Fantasy and Science-Fiction » *(Mr. Boucher lit le français, et nous a écrit à ce sujet une lettre dont nous avons traduit les principaux passages), ainsi que le point de vue du principal intéressé : M. Rémi Renard, fils de Maurice Renard, qui a décidé lui-même d'enterrer cette affaire et nous explique les raisons de son attitude.*

Une communication d'Anthony BOUCHER

Si je puis ajouter un mot sur « l'affaire Renard-Matheson » :

Le commentaire le plus judicieux me semble être celui d'Alain Dorémieux. L'auteur américain moyen de science-fiction est effectivement « fermé à la culture européenne », et l'influence de la science-fiction française dans notre pays a été totalement négligeable. Je doute qu'un seul écrivain américain sur cent connaisse le nom de Renard — sans parler de l'avoir lu — et certainement pas en tout cas Matheson qui (comme la plupart de ses confrères) ne connaît que sa propre langue.

Je suis pratiquement certain que « *Un homme chez les microbes* » n'a jamais été traduit en anglais. Il ne figure pas dans le « *Répertoire de littérature fantastique* » d'Everett Bleiler qui est pourtant exhaustif. Le seul livre de Renard auquel j'aie jamais vu faire allusion en anglais est « *Les mains d'Orlac* » — qui a été « plagié » ou tout au moins imité nombre de fois.

Dorémieux a tout à fait raison quand il décrit la façon dont les Américains peuvent juger cet imbroglio.

Les explications de Rémi RENARD

L'enquête en forme de débat sur la controverse Renard-Matheson est fort bien en scène sur votre tribune, mais vous l'avez lancée sur des données qui ne pouvaient amener, de la part des écrivains au jugement de qui vous avez fait appel, que les réactions très bien fondées qu'ils ont légitimement et unanimement exprimées. Veuillez les remercier grandement tous d'avoir aussi sagement répondu ; en effet, je n'ai jamais fait de parallèle entre le *livre* de M. Matheson et le *livre* de mon père, Maurice Renard. Je sais mieux que personne l'inanité de ce genre de procès.

Et puisque désormais nous sommes convenus, la Société des Gens de Lettres et moi, de n'inquiéter en rien M. Matheson et de laisser filer cette affaire au gré de l'oubli, qu'il me soit permis d'exposer à ceux qui me font grief de m'être regimbé le pourquoi de la chose.

Supposons un instant que MM. Jean-Louis Bouquet, Philippe Curval, Alain Dorémieux, Jacques Van Herp, Jacques Sternberg, Gérard Klein et Jacques Bergier aient, chacun, écrit en 1928 le roman « *Un homme chez les microbes* », et qu'il leur soit advenu de lire dans un grand quotidien l'entrefilet suivant : « L'homme qui rétrécit », *réalisé actuellement à Hollywood, montrera un homme qui, exposé à des radiations atomiques, rétrécit progressivement. Sa femme le soigne d'abord comme s'il était un enfant, puis le couche dans*

la maison de poupée de sa fillette. Mais, devenu de plus en plus petit, le pauvre homme est obligé de livrer combat à une araignée deux fois grosse comme lui et d'escalader une chaise comme un Himalaya pour s'emparer d'une miette de pain qui lui fait un repas. Le héros du film apparaît sur l'écran à peu près seul pendant le tiers du film. »

(France ROCHE, *France-Soir,* 14 *février* 1956.)

Je prétends qu'en toute bonne foi, chacun d'eux se serait dit : « Fichtre, mais c'est exactement la première partie de *mon* bouquin. Voilà *mon* sujet défloré, aucun metteur en scène ne me le prendra plus avant cinquante ans. Et dans cinquante ans je serai mort... » Puis chacun aurait réagi, voulu savoir de quoi il retournait et aurait écrit au journal. C'est ce que j'ai fait et j'ai lu non sans plaisir quelques jours après le deuxième entrefilet suivant :

« *Rémi Renard, fils de l'écrivain Maurice Renard, m'écrit que le sujet du film américain* « L'homme qui rétrécit » *avait été traité par son père, en* 1928, *dans* « Un homme chez les microbes ».

(France ROCHE, *France-Soir,* 19-20-2-57.)

J'ai, dans la suite, pu détenir très momentanément une photocopie du *script* du film. Ce script, véritable père de toute l'affaire, n'était pas, si ma mémoire est bien fidèle, signé du seul M. Matheson et j'y ai relevé 21 points communs avec la première partie du roman « *Un homme chez les microbes* ». C'est cela seul qui a provoqué ma réclamation à la S. G. L. J'ajoute tout de suite que plusieurs de ces points communs, gags très drôles (les pantalons, la toise, la fenêtre, les habits minuscules) ont été supprimés dans le film « *L'homme qui rétrécit* ». Pourquoi ? C'est dommage.

Le *script* offre au lecteur le déroulement sage et classique de l'affabulation.

Quant au roman « *L'homme qui rétrécit* », paru chez Denoël quelques jours avant la présentation du film à Paris, au cinéma Monte-Carlo (17 mai 1957), il ressemble encore moins au *script* que le film lui-même. Il est chaotique et chahuté, les chapitres sont intervertis cocassement et l'action inutilement syncopée donne au lecteur éberlué l'impression d'avoir enfourché par erreur quelque mustang de rodéo. Il m'a personnellement offert le visage labouré d'un qu'on aurait voulu méconnaissable.

Ce qui le sauve, à mes yeux, c'est qu'il porte au dos de sa couverture : « ... *redonner à la science-fiction l'éclat qui était le sien à la grande époque de H. G. Wells ou de Maurice Renard.* » Il est vrai qu'il ne s'agit pas du roman mais de la collection dans laquelle il est édité sans l'enrichir pour autant.

C'est aussi ce qui m'a déterminé à m'en tenir là.

Cet épilogue imprévu, mon père, monoclé et cravatapoisé, en eût aimé le tour et goûté la saveur. J'aurais bien mauvaise grâce à me montrer moins philosophe.



HOMMAGE A RÉGIS MESSAC

par J.-J. BRIDENNE

Traiter d'histoire et de doctrine du roman policier sans évoquer Régis Messac ne se concevrait pas. Malgré les années écoulées, les changements intervenus et quelque opinion personnelle qu'on nourrisse, « *Le Detective-novel et l'influence de la pensée scientifique* » demeure comme une somme dans ce secteur des lettres, si longtemps et injustement décrié, à peu près reconnu enfin « majeur » de nos jours.

Ce qu'on perd volontiers de vue, c'est que l'auteur de cette célèbre thèse n'était pas spécialisé en critique de la « littérature policière » ou, plus exactement, qu'il l'intégrait dans de plus larges et synthétiques perspectives ; lesquelles sont d'autant plus intéressantes à connaître qu'elles marquent avec rigueur l'étroite parenté de deux genres chers à nos esprits et nos cœurs : le roman policier et la science-fiction. Parfois, en effet, on a reproché à la thèse de Messac d'avoir posé et fait fructifier une conception restrictive du roman policier. C'est oublier que son titre dit bien ce qu'il veut dire et indique clairement que l'auteur a voulu, par principe, s'en tenir aux histoires de détection ; ce qui explique à la fois qu'on le voie traiter d'ouvrages auxquels on serait tenté de refuser la qualification de romans policiers et en délaisser d'autres qui ont brillamment place dans le genre. Mais Régis Messac avait bien précisé dès le départ les limites dans lesquelles il opérait, la forme de roman policier qu'il entendait étudier.

« *Un récit consacré avant tout à la découverte méthodique et graduelle, par des moyens rationnels, des circonstances exactes, d'un événement mystérieux.* »

Et sans prétendre que le roman policier n'était — et ne pouvait être — autre chose, il s'en est tenu à cette formule qui lui permettait directement de rechercher des influences scientifiques sur un certain genre littéraire ; recherche qui semble bien avoir constitué l'essentiel de ses préoccupations. Car Régis Messac ne fut qu'accidentellement historien-critique du « *Detective-novel* » ou, si l'on veut, ne le fut que parce qu'étant historien-critique en littérature scientifique d'Imagination. Exégète, oui, mais créateur aussi, comme un rapide rappel biographique le fera apparaître.

Né près de Jonzac, le 2 août 1893, Régis Messac avait exactement 21 ans à l'ouverture de la Première Guerre mondiale. Il était alors en « khagne » au lycée Condorcet, y préparant Normale supérieure. Mobilisé du premier jour, il est blessé, dès la fin de 1914, et trépané, mais n'en fait pas moins toute la guerre, après avoir passé sa licence ès lettres à la faveur d'un congé de convalescence. Secrétaire du Directeur de l'Ecole Sainte-Barbe, il écrit des « *Poèmes guerriers* », donne un premier feuilleton au journal *Le Quotidien* et obtient l'agrégation de grammaire. Professeur à Auch, lecteur de français à l'université de Glasgow, il part en 1924 au Canada comme lecteur de l'université de Montréal et y demeure jusqu'en 1929. A son retour en France, il est nommé professeur au lycée de Montpellier et passe bientôt le doctorat ès lettres. Nous n'insisterons pas ici sur sa thèse principale, nous contentant de souligner l'espèce de révolution, dans le Landerneau universitaire, qu'elle constitua du fait même de son sujet. Il nous souvient avoir eu, potache vers 1930-1931, des échos de cette audace intellectuelle rare que représentait la victorieuse introduction du « *Detective-novel* » dans la critique officielle.

Sa thèse complémentaire, Régis Messac la consacra aux « *Influences françaises dans l'œuvre d'Edgar Poe* ». Avec une érudite pénétration, elle fait apparaître le rôle que des écrits de Cyrano, de Voltaire, de Nodier, de Balzac première manière et autres promoteurs du romantisme français ont pu exercer dans l'inspiration du rénovateur américain de la littérature fantastique. Elle finit bien, en outre, de faire apparaître le souci fondamental de son auteur : l'analyse des plus diverses formes de merveilleux moderne, la confrontation des données scientifiques avec toute littérature

de mystère. Après avoir magistralement examiné le thème « détective », Régis Messac s'attaqua à d'autres. En 1936, son « *Micromégas* » traitait le thème des créatures gigantifiées ou rapetissées, en somme, thème classique du Géant et du Nain revu à la lumière de l'anticipation scientifique... ou pseudo-scientifique.

Rédacteur en chef de la revue « *Les Primaires* », il y consacra de même des articles à l'Homme singe, l'Homme greffé, l'Homme invisible dans la littérature mondiale. La mort devait empêcher que voie le jour son étude sur le roman du centre de la Terre, des voyages souterrains. Essayiste et conteur, Régis Messac fut loin de limiter son activité à ce domaine, comme le prouvent son pamphlet « *A bas le latin* », son roman d'une universitté américaine intitulé « *Smith Conundrum* » et autres écrits dont, si intéressants soient-ils, nous ne saurions nous occuper ici. Mais ce qui doit être rappelé, c'est sa traduction de « *La guerre du lierre* », de David H. Keller, ce sont ses romans ou nouvelles parus soit sous son nom, soit sous des pseudonymes divers : « *Ardinghera* », « *La taupe d'or* », « *Le miroir flexible* », « *Musique arachnéenne* », etc.

A ces œuvres romanesques, on a pu reprocher de sentir à la fois le polémiste et l'universitaire (bien que Messac fût le spirituel et impitoyable critique des défauts Universitaires). Il n'empêche que deux d'entre elles, appartenant bien à ce qui est devenu la science-fiction, sont d'incontestables chefs-d'œuvre. Il s'agit de « *La cité des asphyxiés* » et de « *Quinzinzinzili* ». La première est un transport dans l'avenir qui ne doit pratiquement rien à Wells. L'homme du XXe siècle, qui a été « projeté de l'avant », trouve un nouvel âge des cavernes qui n'est d'ailleurs point un retour à la préhistoire. La civilisation a continué, simplement réfugiée dans le soussol, du fait d'une sorte de dissolution de l'atmosphère terrestre et adaptée à ces nouvelles et surprenantes conditions de vie. Stocké en d'énormes grottes naturelles ou artificielles, l'air respirable est devenu la denrée précieuse par excellence. Seule, une partie de la société en jouit sans contraintes alors que le petit peuple travailleur et cavernicole est réduit à la portion congrue, vivant dans la plus dégradante misère physique. La question sociale tout entière se joue autour de la possession de l'air dont les « Zeroës » réclament en vain une plus équitable répartition, les deux parties en présence se menaçant d'asphyxie. Finalement, ce sera le sort général, les Zeroës qu'on a exaspérés à souhait faisant sauter les magasins à air et les immenses voûtes des cités. Tragique aboutissement d'autant plus dérisoire que, lorsque le cataclysme est déclenché, des savants venaient de trouver le moyen de produire artificiellement de l'air respirable à satiété. Cette vigoureuse satire, à peine déguisée ou extrapolée, de notre économie actuelle s'accompagne de railleries analogues des mœurs mondaines, pédagogiques, parlementaires qui, malgré un heureux accent voltairien, ne laissent pas de « systématiser » et alourdir l'ensemble.

A « *La cité des asphyxiés* », nous préférons encore « *Quinzinzinzili* », un des meilleurs romans de fin du monde qui aient été écrits. La guerre chimique, intervenant brusquement entre 1935 et 1940, cause un bouleversement général de l'atmosphère qui tue l'espèce humaine. Y échappent un groupe d'enfants et leur précepteur qui, à cet instant, visitaient les grottes de Lozère. C'est à la peinture mordante de ce microcosme et de son évolution qu'est consacré l'essentiel du livre. Le magister qui pourrait jouer utilement un rôle de démiurge s'y refuse dans son désespoir du monde éteint et son dégoût du Recommencement. Celui-ci ne s'en opère pas moins déjà sous ses yeux. Une nouvelle humanité, un peu différente de la précédente, va naître... et connaître les mêmes errements que celle dont elle est issue. Et c'est la renaissance des sentiments magico-religieux qui procure au livre son titre déconcertant. Sans le comprendre, les enfants retournés à l'état sauvage répètent comme formule propitiatoire un lambeau de prière : « *Pater noster qui es in cœlis... Qui es in cœlis... Quinzinzinzili...* » Un pessimisme souvent amer anime ces deux anticipations qui, aujourd'hui encore, apparaissent

excellentes, surtout la seconde dont le thème a pourtant été banalisé depuis quelques années. Mais nous dirons que c'est là un pessimisme « actif », celui des mises en garde saisissantes et grandioses impliquant (fût-ce contre le gré de l'auteur) une subsistance d'espoir en la raison humaine et en sa sensibilité aux prophéties et satires sociales.

Nous sommes d'ailleurs persuadé que d'autres glanes fructueuses seraient à réaliser parmi les récits (en livres ou en feuilletons) donnés dans les genres anticipateur et policier par celui qui fut Régis Messac, Sancho Llorente, Columbus North, inspirateur de la collection « *Les hypermondes* », aux éditions de la Fenêtre ouverte (1). Mais il va de soi que c'est encore son œuvre d'érudit qui mérite le plus notre attention vigilante, nos regrets de la méconnaissance s'étendant sur cette œuvre, sur ce nom. Lettré de haute classe, Régis Messac savait quelle influence croissante le mouvement scientifique était appelé à exercer sur la production des conteurs, romanciers et même poètes et, à condition d'en transcender les données, quelle source d'inspirations il leur pouvait assurer. Il savait que la littérature anticipatrice était autre chose que du roman « enfantin » et « populaire », genres qu'à juste titre il ne méprisait d'ailleurs nullement. L'indulgence amusée pour les romanciers dits populaires, qu'il manifesta sans pudeur hypocrite dans sa thèse principale de doctorat, lui inspira même cette anthologie vraisemblablement unique de son espèce (et introuvable, comme de juste!) intitulée « *Dents de vautour et mains de serpent* ». Il faut dire que chez Régis Messac l'humoriste était inséparable du penseur! Et le trait est aussi caractéristique pour le moins dans une étude littéraire comme « *Micromégas* » ou dans un pamphlet pédagogique comme « *A bas le latin* » que dans son utopie « *Valcrétin* » malheureusement inédite.

Mais trop d'écrits de cet étonnant précurseur sont restés dans l'ombre, voire inachevés. Professeur de lettres aux lycées de Montpellier, puis de Coutances, n'ayant jamais sollicité la chaire de Faculté à laquelle il pouvait prétendre (et que l'enseignement supérieur se serait honoré en lui attribuant), le pacifiste désabusé de « *Quinzinzinzili* » et des « *Poèmes guerriers* », rescapé de la Première Guerre mondiale, devait être victime de la seconde. Sa brillante activité de résistant lui valut le 10 mai 1943 une arrestation suivie de la déportation en Allemagne. Le premier exégète français de la littérature policière et scientifique ne devait jamais en revenir ; et en juin 1946 un « jugement déclaratif de décès » consacrait légalement la disparition de cet étincelant et profond érudit, critique et créateur en un domaine alors presque vierge ou plutôt tabou. Disparition d'un esprit hautement aiguisé et clairvoyant à la lucidité savante, au verbe souvent dur et caustique, mais puissamment nourri, et d'une conscience généreuse, libre et incorruptible.

(1) Collection qui, dès les années 1930, indiquait les voies et principes de la Science-Fiction en des termes auxquels rien aujourd'hui ne serait à reprendre.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

ANTICIPATION SCIENTIFIQUE

« *Retour à demain* » (Return to tomorrow), par L. Ron Hubbard (Fleuve Noir). Alain Corday, ingénieur de dixième classe, ne pouvant épouser la jeune fille qu'il aime, faute d'argent, décide de s'expatrier sur Mars pour deux ans afin d'y faire fortune. Hélas ! tandis qu'il cherche à se procurer un passage gratuit sur une fusée, il se fait enlever par le capitaine d'un engin intersidéral, lequel recrute ses hommes à la façon des gens du roi, du temps de Fanfan la Tulipe. Et Alain se retrouve sur le « Chien du Ciel », filant vers des mondes si lointains que, quand il reviendra sur Terre au bout de quelques semaines, quinze années se seront écoulées sur notre Planète. Car la vitesse du « Chien du Ciel » est telle (186.000 milles à la seconde) que, pour ceux qui sont à bord, le Temps se rapproche de zéro. Et c'est un monde complètement changé que retrouve Alain, un monde qui a subi guerres et révolutions. Quant à sa fiancée, elle est devenue folle. Dès lors, c'est un homme amer et impitoyable qui reprendra sa place à bord du « Chien » dont un des passagers (60 ans-fusée) a près de 3 000 ans terrestres. Et quand il deviendra à son tour capitaine de l'engin, il appliquera les méthodes de celui qui fut cause de son malheur « pour que triomphe l'Humanité sur les races rampantes et autres ».

Un très beau roman qui allie admirablement de profondes pensées philosophiques avec une intrigue tout ce qu'il y a de « space opera de luxe ». A lire par tous les amateurs de S. F.

« *Pas de planète pour les Terriens* », par Maurice Limat (Grand Damier). La Terre a flambé à la suite d'une explosion nucléaire trop puissante, mais une fusée a réussi à s'envoler au dernier moment et les deux cents et quelque hommes et femmes qui s'y trouvent sont les seuls survivants de notre Humanité. Le capitaine voudrait bien chercher refuge sur une des planètes du système solaire, mais des quatre coins du monde vient la réponse impitoyable : « Non! », car les hommes sont partout haïs pour des raisons philosophiques, morales, économiques, politiques ou militaires. Mais de drôles d'événements se passent pendant ce temps à bord. Plusieurs membres de l'équipage ont l'impression de revivre brusquement des moments déjà vécus ou, au contraire, de se trouver projetés vers des situations futures, invraisemblables. Que se passe-t-il ? On découvre enfin qu'un des rescapés, un certain Philogène Tumultueux, qui a tout d'un inventeur farfelu, a mis au point une machine à supprimer le Temps. Et, chose plus curieuse encore, lorsque la fusée, attaquée et désintégrée au-dessus d'une petite planète, se trouve réduite en poussière, cinq de ses occupants se réveillent l'un sous son aspect normal, le second rajeuni de trente ans, les trois autres transformés en... chien, phoque et insecte respectivement.

Je ne vous raconterai pas la suite, car ce serait détruire certains effets de surprise fort ingénieux. Maurice Limat a écrit un roman très intéressant, encore qu'un peu complexe à lire, en y intégrant la matière de deux ou trois ouvrages. A-t-il eu raison? A-t-il eu tort? Ce sera à vous de décider car, personnellement, j'ai bien aimé « *Pas de planète pour les Terriens* ».

Dans « *La deuxième Terre* », de F. Richard-Bessière (Fleuve Noir), nous retrouvons ses protagonistes habituels, le journaliste Syd et sa douce Margaret, Archie et Gloria Brent, l'impitoyable Funnigan, etc. Et, cette fois, ils se retrouvent (à l'exception de Funnigan, bien sûr) sur une fusée qui, à l'issue d'une traversée-éclair de la Bulle-Univers, les mènera vers une Terre absolument identique à la nôtre.

Je crains que l'auteur n'ait pas exploité à fond son sujet, préférant renoncer au monolithisme de l'intrigue pour faire échouer ses héros sur un

autre monde où ils connaissent, comme on peut s'y attendre, la captivité, les humiliations, etc., mais qu'ils réussissent néanmoins à fuir. Certains passages de « *La deuxième Terre* » sont excellents, mais l'ensemble laisse une impression assez curieuse de deux longues nouvelles qu'on aurait essayé d'amalgamer en un seul ouvrage.

Igor B. MASLOWSKI.

●

DOCUMENTAIRES ET DIVERS

Peu d'ouvrages pendant cette période. Le plus intéressant est celui de M. Lucien Barnier : « *L'Année Géophysique* ». (Ed. Savoir et Connaître, 3, cour du Commerce Saint-André-des-Arts).

Cet excellent livre, dû à la plume du chroniqueur scientifique d'un grand quotidien du matin, traite de l'année géophysique, du satellite artificiel, des divers mystères de notre planète. Il est illustré par de nombreux diagrammes intéressants et rédigé sur un ton très « science-fiction », tout en étant extrêmement sérieux.

Dans le domaine des périodiques, il faut signaler un nouveau confrère, « *Le Bulletin d'astronautique scientifique et technique* », édité par la Société française d'Astronautique, 7, avenue Raymond-Poincaré, Paris-16e, et dont deux numéros sont jusqu'à présent parus. Cette excellente publication trimestrielle fait le point d'un domaine qui, de plus en plus, échappe à la science-fiction pour gagner les premières pages des journaux.

A signaler dans le numéro 1, un remarquable article du professeur Max Serrueys sur « La sélection des propulsifs ».

Ceux de nos lecteurs qui sont plus intéressés par le côté fantastique que par le côté science-fiction de notre revue vont être comblés. La très sérieuse collection « *Que sais-je ?* » va publier un ouvrage du professeur Jean Palou, sur la sorcellerie.

Je rendrai compte de cet ouvrage dès que je l'aurai reçu.

Pour les jeunes, il faut signaler un nouvel ouvrage sur l'astronautique de M. J. Louvière, Larousse.

C'est une fort bonne introduction à des problèmes qui se poseront dans la première époque de l'astronautique, celle de l'exploration de la lune et des planètes de notre système solaire.

La revue russe « *Autour du Monde* » n° 8, 1957, publie une curiosité : la première nouvelle de science-fiction chinoise. C'est un court récit décrivant la construction d'une digue géante qui barre le détroit de Bering et rend habitables la Sibérie et le nord du Canada.

L'auteur imagine que cette construction, qu'il place en 1963, est faite ensemble par des Américains, des Russes et des Chinois, vivant en paix.

Souhaitons que notre confrère chinois se montre bon prophète!

Jacques BERGIER.



SERVICE BIBLIOGRAPHIQUE

Nous informons nos lecteurs qu'à partir du 15 novembre le service bibliographique, tant français qu'étranger, sera assuré par la librairie « L'Atome », 37, rue de Seine, Paris (6e). Ecrire à cette adresse pour tous renseignements.

Les commandes qui parviendraient encore au service bibliographique de la revue seront automatiquement transmises à cette librairie.

LA CRITIQUE DES REVUES

EUROPE (juillet-août 1957). — Pour la première fois, une revue communiste a étudié pour de bon la science-fiction. On se souvient des analyses discutables parues sur la question dans « *La Nouvelle Critique* » et « *Les Lettres Françaises* », et auxquelles nous avons fait écho respectivement dans nos numéros 10 et 24. Rien de comparable dans le numéro entièrement consacré à la S. F. qu'a publié la revue « *Europe* ». Cette fois, c'est dans une véritable perspective critique que sont rédigés les articles, au lieu d'être enlisés dans une ornière fielleuse ; et s'il s'y trouve quelques erreurs d'information, elles sont involontaires et non pas conscientes et minutieusement aiguisées. Dire que l'on partage entièrement toutes les opinions exprimées dans ces pages serait inexact, mais c'est la bonne foi qui compte! En outre, de nombreux articles ont un réel intérêt critique ou documentaire, notamment : « *Science-fiction ou réalisme irrationnel* », de Jean-Charles Pichon ; « *Science-fiction et littérature* », de Hubert Juin ; « *Bradbury, fabuliste de notre temps* », de Charles Dobzynski. La couverture, jolie, est dans le goût de Camille Flammarion. Numéro à conserver. (« *Europe* » est diffusée par les Editeurs Français Réunis, 24, rue Racine, Paris-VIe.)

***

CINÉMA 1957 (juillet-août 1957). — Autre réalisation intéressante que ce numéro spécial du sympathique « *Cinéma* 1957 » sur le cinéma fantastique. Numéro bien fait, soigneusement conçu, abondamment documenté et remarquablement illustré. Le niveau des articles n'est pas toujours génial, mais cela change de cette autre revue de cinéma dont les collaborateurs se prennent parfois trop pour des petits génies. Et ne serait-ce que du point de vue de l'intérêt historique, tous les cinéphiles et tous les amateurs de fantastique seront passionnés par la lecture de ce numéro.

***

LE PETIT SILENCE ILLUSTRÉ (2e édition). — Les six premiers numéros du « *Petit Silence Illustré* », dont le tirage limité était épuisé, viennent d'être réédités — « revus et *augmentés* » — par Jacques Sternberg. La consécration d'un succès! Tous les fervents de saugrenu, de fantastique, d'humour noir, de satire au vitriol et de bizarre à l'état pur, connaissent maintenant le « *Petit Silence Illustré* »... ou sont impardonnables de ne pas le connaître. Cette réimpression nouvelle fera des heureux. (Dépositaire principal : Librairie l'Atome, 37, rue de Seine, Paris-VIe.)

Alain DORÉMIEUX.



UN MONSTRE BRITANNIQUE

par F. HODA

Décidément, le cinéma anglais s'enlise dans une médiocrité quasi irrémédiable. Quelque genre qu'il aborde, il tombe dans le navet. Avec « *Le monstre* », le cactus est à l'honneur, mais il garde un goût maraîcher. On reste dans les plantes, et on cherche en vain le phénomène appelé cinéma. Côté science-fiction, même perplexité. Ni science ni fiction, mais un mélange aussi hybride que le monstre qui prétend nous faire peur.

Je vais vous raconter l'histoire, non pas tant pour vous ôter l'envie d'aller voir cette bande insipide, mais plutôt pour essayer de retrouver le sujet, si sujet il y a. Après un voyage dans l'espace la fusée Q1 (au nom prédestiné) lancée par le Professeur Quatermass revient sur terre, mais avec un seul occupant au lieu de trois. Comme le rescapé ne parle plus, n'écrit plus, etc., impossible de s'y retrouver. Le Professeur fait transporter l'homme à l'hôpital pour le soigner et le surveiller. Mais la femme du rescapé s'arrange pour le faire évader. Ah! j'oubliais : avant de monter dans la voiture de sa femme, l'homme écrase un cactus de sa main et frappe au visage le faux infirmier qui l'accompagnait : infirmier et cactus se dessèchent. La femme, voyant la main et l'avant-bras informes de son silencieux mari, pousse un cri, arrête la voiture. L'homme s'échappe et entre dans une droguerie où le vendeur subit le sort du cactus et du faux infirmier. Cependant, le Professeur et Scotland Yard collaborent. On regarde les films des caméras automatiques et intermittentes qui confirment l'évaporation soudaine des deux autres occupants de la fusée. Un peu plus tard on découvre dans la fusée des parcelles d'un tissu vivant qu'une matière organique existant dans l'espace fait, paraît-il, se multiplier à l'infini. On nous dit alors que le rescapé a subi dans la fusée une « transmutation » physiologique. Finalement, dans Westminster, au-dessus des échafaudages on trouve un monstre qui tient de la pieuvre et de l'escargot géant. On ne comprend pas très bien si c'est le dernier état du rescapé ou la multiplication des nombreuses parcelles de tissu, ou bien encore l'amalgame de l'un et des autres. A vrai dire, à ce moment, on se trouve plongé déjà dans un ennui si profond qu'on ne cherche plus à comprendre. L'organisme monstrueux se nourrit de sang humain, dit quelqu'un. Et de sève, ainsi qu'on l'a vu sur le cactus. Que fait-il sur l'échafaudage de Westminster ? Mystère. Le Professeur et l'homme de Scotland Yard concentrent tout le courant électrique de Londres pour électrocuter le monstre qui s'enflamme. Puis le spectateur qui ne s'est pas encore endormi lit sur l'écran le mot fin, en anglais, cela s'entend puisqu'on est à Londres.

Par hasard, les appréciations d'un collègue plus heureux que moi (puisqu'il semble avoir tout compris, lui) me sont tombées entre les mains. Je ne puis m'empêcher de rapporter ses explications : « L'originalité du sujet, les nombreux moments d'intense suspense, le réalisme violent de certaines séquences agissent sur les nerfs des spectateurs. Sans tomber à aucun moment dans l'invraisemblable et l'incroyable, évitant les impossibilités et les facilités de la science-fiction (sic), le déroulement de cette extraordinaire enquête de Scotland Yard utilise à merveille les possibilités imprévues des mutations. » Tiens, tiens...

Vous voyez, je n'y ai rien compris, moi. Ce n'était pas de la science-fiction, mais du policier. Je dois donc m'excuser auprès de mon ami Dorémieux d'avoir empiété sur le domaine de sa chronique de « *Mystère-Magazine* ». Mais vraiment ça n'est pas ma faute. On m'avait parlé de monstre, de science-fiction, d'épouvante. Comme quoi il ne faut pas écouter ce qu'on vous dit. Et comme je me suis moi-même fourvoyé, je me demande si je ne tombe pas dans le

gâtisme et si je ne ferai pas mieux de changer de métier, d'aller, par exemple, et pour rester dans la note, vendre des navets sur le carreau des Halles ou des cactus aux amateurs de sensations piquantes.

Une chose me rassure : la lettre d'un lecteur de Moulins, M. André Lepont, qui a vu le film avant moi, et qui résume d'un mot mes propres impressions : « Bref, conclut-il », « c'est assez obscur. » Combien il a raison !

Je me rappelle avoir vu il y a quelques années un film sur un monstre mi-végétal, mi-humain produit par Howard Hawks sous le titre « *La chose* ». M. Rank pourrait envoyer ses metteurs en scènes faire un stage à Hollywood. Alors seulement peut-être le cinéma anglais reprendra-t-il un chemin moins glissant.

LE MONSTRE (*The Quatermass xpériment*).

Réalisation : Val Guest. Images : Walter Harvey. Effets spéciaux : Leslie Bowie. Scénario : Richard Landau et Val Guest, d'après la pièce télévisée de Nigel Keale. Musique : James Bernard. Interprétation : Margia Dean, Brian Donlevy, Jack Warner, Richard Wordsworth, David King Wood, Harold Lang, Margaret Anderson, Gordon Jackson, etc. Production : Hammer. Angleterre, 1955.

■ *Le roi de la science-fiction à Paris.*

Les Editions Denoël ont donné, dans le courant du mois de septembre, un cocktail « intime » à l'occasion du passage à Paris du « poulain » n° 1 de la collection « Présence du Futur » : Ray Bradbury. La rédaction de « *Fiction* » y était bien sûr invitée. Au cours de l'entretien que nous avons eu avec lui, Bradbury nous confirma que, malgré certains bruits qui avaient couru, il restait fidèle à la science-fiction, et que, loin d'y renoncer, il comptait en écrire de plus en plus. La parution de son prochain livre, « *Pays d'Octobre* », est annoncée chez Denoël (avec un mois de retard !) pour... novembre. Il s'agit d'un recueil de nouvelles fantastiques datant des premiers temps de la carrière de Bradbury. Nous en rendrons compte prochainement.

■ *Une peinture de science-fiction.*

Gianni Frassati, qui expose actuellement ses toiles à la Galerie Jean-Claude-de-Chaudun, 36, rue Mazarine, à Paris, est bien connu en Italie, où il est considéré, par les critiques, comme le véritable continuateur de Chirico. Il crée des paysages extraordinaires, composés de formes inventées et disposées en fonction de la tactilité. « Celui qui voit pour la première fois un tableau de Frassati », écrivait Gian Filippo Uselli, en 1952, « peut avoir l'impression qu'il vient d'un autre monde... » Cependant qu'un autre critique, à la même époque, affirmait : « Les personnes (elles sont déjà plusieurs centaines, paraît-il) qui ont retenu une place dans le premier avion interplanétaire à destination de la Lune, sont priées de visiter l'exposition Frassati... » et, plus sérieusement, il ajoutait : « La vision de Frassati est le produit de recherches intimes, d'expéditions dans le monde de son subconscient... Tout son art est au fond surréaliste, lunaire ou astral... »

Pour sa première exposition parisienne importante, Frassati s'est montré à la hauteur de sa réputation. Nous ne pouvons que conseiller à nos lecteurs d'aller contempler ses toiles qui pourraient toutes être des décors étonnants pour des récits de science-fiction.

COURRIER DES LECTEURS

Les Américains et la S. F.

Notre correspondant nous a envoyé une violente attaque de la science-fiction américaine. Nous publions ses remarques sans en changer une ligne, tout en espérant — car il y a là matière à controverse — que d'autres lecteurs nous donneront leur opinion à ce sujet.

●

Monsieur G. AUTHIER
(*Melle, Deux-Sèvres*).

Quand donc ces abrutis d'Américains, qui pensent que leur petite teinture para-scientifique leur tient lieu de culture, comprendront-ils que leurs conceptions actuelles ne sont qu'un microscopique événement dans la vie universelle, événement destiné à s'éteindre dans une ou deux générations ? Que les gens d'autres lieux et d'autres temps ne parlent pas et ne pensent pas comme eux ? Que lorsqu'on veut imaginer des situations nouvelles, il faut aussi imaginer une psychologie nouvelle ? Que leur Démocratie, leur idéal d'Industrie-et-de-Commerce, leur divinisation des Applications-de-la-Science, tout cela n'existera peut-être même plus dans l'esprit des hommes de l'an 2000? ... Ce peuple dans lequel le moindre ramasseur de mégots se pique d'être « instruit » grâce à ses magazines de pseudo-culture, se montre aussi superbement niais que les hommes du moyen âge (eux, au moins, avaient l'excuse de manquer de documentation exacte) qui, sur leurs tableaux, représentaient la scène de la « Nativité » en costumes et décors de leur époque. C'est exactement la même chose.

Une des histoires les plus répugnantes, dans ce genre d'état d'esprit, que j'aie lues dans « *Fiction* » était celle (je ne me rappelle plus le titre) de cet ange qui venait rendre visite à cet Américain plus ou moins moyen. Outre un effroyable mauvais goût (Dieu qui, avant de prendre une décision, la fait étudier — selon les lois de la sacro-sainte Démocratie, ainsi soit-il — par un comité des Anges les plus anciens !... A-t-on idée d'écrire des choses pareilles... Et comment un éditeur ose-t-il les publier ?...), outre l'habituelle grossièreté de l' « humour » américain, c'était inepte et même pas drôle...

On a beau prêcher que les Américains sont les rois de la science-fiction, je prétends — et je ne suis pas le seul — que la science-fiction doit être une vraie littérature et pas seulement un recueil d'idées plus ou moins ingénieuses basées sur des connaissances scientifiques (ou prétendues telles). A ce titre, il ne suffit pas de parler des planètes et des étoiles (d'ailleurs, 9 fois sur 10, de façon erronée), ou de l'hyperespace, ou de la fission nucléaire, ou de la télépathie (si commode...), pour faire de la vraie science-fiction. Avoir un peu de plomb dans la tête, quelques connaissances en dehors du domaine scientifique moderne, et aussi — simple détail ! — savoir écrire, cela peut servir aussi...

Heureusement, bien sûr, tous les Américains ne sont pas comme cela, ni toutes les histoires américaines de S. F. Mais la grosse majorité répond à ces déplorables normes, et il est navrant de voir une revue comme « *Fiction* » (la meilleure du genre), non seulement leur réserver une large place, mais encore présenter tous ces navets comme des chefs-d'œuvre.

Les écrivains anglais sont à cent pieds au-dessus de cela. « *Le Silence de la Terre* », « *Le Triangle à quatre côtés* » sont de petits chefs-d'œuvre, pensés avec intelligence et culture. Mais même les grands « as » de la science-fiction américaine ne valent pas un bon Maurice Renard. Et l'insipide histoire de gangters agrémentée du Héros-Unique-sur-qui-repose le-dénouement-de-toute-l'affaire du « *Monde des A* » n'arrive pas à la cheville (si j'ose dire) du « *Péril bleu* » ou du « *Docteur Lerne* ». Quelques heureuses exceptions : « *L'Univers en folie* », « *Germes de Vie* », « *Cristal qui songe* », etc. sont des chefs-d'œuvre. Mais enfin, ce sont des exceptions; et les *vraiment bonnes* nouvelles de S. F. américaine que l'on trouve dans « *Fiction* » sont, elles aussi, des exceptions.

Au sommaire du numéro de Décembre de

Fiction

vous pourrez lire entre autres :

LOUP Y ES-TU ?

par Poul ANDERSON

•

LE VAISSEAU FANTÔME

par Ward MOORE

•

VOS PASSEPORTS, MESSIEURS !

par Jacques STERNBERG

•

Et la dernière partie de

TRANSFUGE D'OUTRE-CIEL

par Robert HEINLEIN

•

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 4e *trimestre* 1957. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois.......	650	920	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1250	1790		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois.......	800	1070	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	1560	2100		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1 et 2 sont épuisés.	N° 1 à N° 40 incl.	100	125
	à partir du N° 41	120	145

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** *F — Étranger (tous pays) :* **45** *F*

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré.
Type A - large - Pour les n°s 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°s 8 à 37 inclus.

		France et U.F.	Étranger
ajouter les frais de port et de recom.	1 rel.	95 F	75 F
	2 rel.	115 F	105 F
	3 rel.	150 F	130 F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N^os antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

N^os .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire ou C. C. P. Editions O. P. T. A. Paris 1848-38 (1)
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : Agence Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9e)

à plier suivant le pointillé